

Vie secrète d'un muscadin

Pierre d'Anniel

Pierre d'Anniel

Vie secrète d'un muscadin

Au Cabinet du livre, 1933 (p. 9-235).

AVANT-PROPOS

La consternation régnait, le premier Messidor de l'an II de la République, parmi les détenus de la maison Belhomme, le seul asile de Paris où on pouvait encore faire des projets d'avenir sans les voir brusquement coupés par le Rasoir National. D'où provenait cette sécurité relative ? d'un pacte avec Fouquier-Tinville, d'une association avec Robespierre, ou plus simplement d'une entente avec les membres du Comité de salut public ? Nul n'aurait su le dire. Mais le prix exorbitant que réclamait Belhomme de ses pensionnaires pour les nourrir chichement autorisait toutes les suppositions.

Quoiqu'il en soit, c'était la première fois, depuis l'inauguration en France du régime de la Terreur, qu'un aboyeur des prisons s'était permis de porter atteinte à l'immunité de ce refuge, en prélevant quatre victimes sur ce troupeau privilégié. Il les avait conduites à la Conciergerie, l'antichambre de la Guillotine. Tout bas, on prononçait leurs noms : deux officiers de l'armée de Dumouriez, Fontaine et Aumont, un ci-devant marquis de La Villemorin, vieillard cacochyme, et la pauvre petite duchesse du Châtelet dont les cris de désespoir auraient arraché des larmes d'attendrissement à un tigre.

Aussi, ce matin-là, le salon du docteur Belhomme, d'habitude si animé, présentait l'aspect lamentable d'un désert. L'âme du clavecin semblait s'être envolée, la harpe sur laquelle M^{me} de Saint-Aulaire faisait courir ses doigts agiles, gisait dans un coin avec la partition à jamais tragique du dernier menuet, sur les tables, les jeux de cartes avaient été brouillés, comme si une lutte violente avait mis fin à la partie. On eût dit qu'un cataclysme avait subitement passé sur cette maison, la veille encore si vivante, si gaie et remplie des éclats de rire des deux plus jolies artistes du Théâtre-Français : Mademoiselle Lange et la belle Mézeray que le destin n'avait pas voulu séparer.

Il y avait encore là l'avocat Linguet, victime de son esprit caustique, Volney rêvant mélancoliquement sur les Ruines et la chute des Empires, le député Tissier, le conventionnel Rouzet, en délicatesse avec la duchesse d'Orléans, l'abbé Lambourg qui n'avait pas son pareil pour déclamer les vers de Voltaire, enfin les représentants de toutes les classes et de toutes les sociétés. Les Noyant, les Nicolai, les Talleyrand, plus en sécurité chez Belhomme qu'en leurs superbes hôtels du Faubourg Saint-Honoré ou de la Chaussée d'Antin, sympathisaient avec des individus qu'ils eussent traités d'espèces quelques années auparavant.

Chaque soir on recevait. Une file de voitures stationnait aux portes de cette étrange prison, on donnait des concerts, on jouait au reversi et Belhomme lui-même, en geôlier benévole, commentait avec ses pensionnaires les terribles nouvelles du jour.

Hélas ! dans cette matinée néfaste, sentant gronder les haines et les colères autour de lui, il se cachait en murmurant : « Les imbéciles ! ils ne voient pas que j'en ai sacrifié quelques-uns pour sauver les autres ! »

Un jeune homme, un de ces excentriques qu'on nommait à l'époque Muscadin, rasé de frais, vêtu à la dernière mode d'un habit bleu barbeau, d'un gilet à fleurs chargé de breloques, de bas de soie chinés, de souliers évasés à becs pointus, le cou entortillé dans cette immense cravate écrouelique chère à Robespierre, entra en se dandinant dans la solitude désolée du salon. Sa chevelure d'un blond naturel, frisée par un maître, discrètement musquée et saupoudrée d'une légère poussière d'argent, lui donnait l'aspect d'une tête de cire évadée du musée de Curtius.

Ses compagnons de geôle le connaissaient sous le nom de Chevalier, ignorant cependant si cette appellation était un nom patronymique ou un titre. Sans être mélancolique, il était d'humeur rêveuse et sauf les artistes de la Comédie-Française qui le tutoyaient, mais comme on tutoie Chérubin sur la scène, il ne fréquentait aucun des détenus de marque de cette aristocratique retraite.

Du reste, on se méfiait de lui ; on l'accusait tout bas de remplir dans ce petit Purgatoire le rôle de mouton, c'est-à-dire d'être un de ces pourvoyeurs de la guillotine, placés dans les prisons par le Comité de

surveillance pour espionner les suspects, écouter les conversations et dresser la liste des futures victimes du Tribunal Révolutionnaire. Aussi, était-il l'objet de la réprobation générale et tout le monde s'écartait de lui avec effroi.

Lui-même, peut-être par étourderie, donnait prise à de pareils soupçons en se barricadant dans sa chambre comme une bête puante, sans jamais adresser la parole à personne. Ses voisins se demandaient quel infâme rapport ou quelle dénonciation sortait de cette plume qu'on entendait grincer sur le papier, non seulement le jour, mais parfois pendant des nuits entières.

Après avoir fait trois pirouettes sur les talons, le muscadin se dirigea vers l'épinette et avec le chic qu'octroie le goût de la musique, plaqua un accord sur l'instrument et entonna d'une voix de ténor, très juste et bien timbrée, la célèbre romance de M^{me} de Bombelles qui, paraît-il, avait été chantée un soir à la barbe des Jacobins, sous les fenêtres des prisonniers du Temple, par le chevalier de Rougeville :

Pauvre Jacques quand j'étais près de toi

Je ne sentais pas ma misère
Mais à présent que tu vis loin de moi
Je manque de tout sur la terre

Quand tu venais partager mes travaux
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souvient-il ? tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère ?

Quand le soleil brille sur nos guérets
Je ne puis souffrir sa lumière
Et quand je suis à l'ombre des forêts
J'accuse la nature entière.

— Veux-tu donc te faire raccourcir, Chevalier ? s'écria Mademoiselle Lange en passant sa tête blonde par la porte entr'ouverte. N'est-ce pas assez des victimes de l'infâme Belhomme sans vouloir se faire inscrire par bravade sur la liste des gagnants à la loterie de Sainte Guillotine ? Quelle imprudence ou quelle impudence ! ajouta-t-elle à mi-voix en jetant un coup d'œil furtif autour d'elle.

— Oh ! mon siège est fait, répliqua le musicien en se retournant vers la charmante comédienne. C'est bon à toi, belle Paméla^[1], de vouloir conserver une si fine miniature dessinée par la main des Grâces et peinte par le pinceau de l'Amour pour les amateurs d'objets d'art. Moi, j'ai perdu les plus jolies pièces de ma collection ; je ne tiens pas à conserver la dernière.

— Écoute-moi, mon cher, dit Mademoiselle Lange en refermant soigneusement la porte, cette nuit, quatre de nos infortunés compagnons de captivité ont été enlevés d'ici pour être traduits devant le terrible tribunal. On te soupçonne d'être l'artisan de leur perte.

Elle lui saisit le poignet et le fixa dans le blanc des yeux.

— Est-ce vrai ? ... réponds, misérable !

Le Chevalier haussa les épaules et lui rendit son regard impertinent en ayant l'air de dire : « Te moques-tu de moi ? »

— Des bruits sinistres circulent sur ta personne et tu ne fais rien pour les dissiper. Au contraire, tu t'isoles, tu gardes une attitude équivoque ; ne viens-tu pas de chanter des paroles séditeuses à l'heure où nous sommes tous dans le deuil et la désolation ? Vraiment, un agent provocateur n'agirait pas autrement ! Tu dois te disculper, il y va de ton honneur et même de ta sécurité.

Le Chevalier ferma l'instrument et resta pensif.

— Tu as raison, murmura-t-il enfin, mais ne crains-tu pas qu'il soit difficile de réduire à néant cette absurde calomnie ?

— Certes, j'en suis convaincue, répondit la comédienne, nous habitons une prison, la méfiance règne autour de nous, chacun croit voir un espion embusqué derrière sa porte. Mais parmi les soixante et quelques détenus qu'empoisonne chaque jour la cuisine de Belhomme, quatre ou cinq seulement dirigent l'opinion. Il suffirait de les convoquer et de déchirer devant eux le voile mystérieux qui t'enveloppe pour retourner les autres.

Le jeune homme arpenta nerveusement le salon de long en large, pinça en passant les cordes d'une harpe puis, se campant au milieu de la pièce, répondit :

— Soit ! mais charge-toi de cette mission. Je viens justement de mettre un point final à mes Mémoires. Ce sera, je crois, le plus éloquent des plaidoyers. Réunis les juges, je vais chercher l'avocat.

Demi-heure plus tard, le Chevalier, portant sous son bras un volumineux dossier, pénétra de nouveau dans le salon où déjà étaient dans l'attente une dizaine d'auditeurs parmi lesquels on remarquait l'abbé de Tavannes et sa légendaire tabatière, le comte de Noyan vêtu d'un vieil habit de Cour troué aux coudes, le marquis de La Tour du Pin en robe de chambre vert céladon, Radix de Sainte-Foix l'Ennemi du Genre Humain en pet en l'air, la duchesse douairière de Chabot-Lauzun le prototype de la marquise de Merteuil des Liaisons dangereuses dans un déshabillé suranné, enfin la divine Lange et l'adorable Mézeray.

L'accusé, avec aisance et courtoisie, baisa la main de la duchesse, gratifia les hommes d'un salut respectueux et les comédiennes du plus séduisant sourire, prit place à un guéridon en face de l'assistance et s'exprima en ces termes :

— Madame la Duchesse, Messieurs et Mesdemoiselles, je sollicite toute votre indulgence pour ces Mémoires qui n'étaient pas destinés à être lus devant une pareille assemblée. Ils ont été écrits uniquement pour une femme qui a tenu une si grande place dans mon cœur qu'il ne peut plus, vous en jugerez vous-mêmes, en contenir aucune autre. Je m'excuse, Madame la Duchesse, de prononcer des mots si peu en harmonie avec la galanterie de mon caractère, mais Lucrèce a pris tout ce qu'il y avait de bon en moi et l'a jalousement gardé. Ce qui me resterait à vous offrir,

Mesdemoiselles, serait indigne de vos mérites et de votre beauté. J'ai une dernière prière à vous adresser : veuillez arrêter ces confessions si leur intérêt ne retient plus votre bienveillante attention et accordez-moi d'avance l'absolution, car je suis un grand pécheur, pour les peintures un peu vives et parfois licencieuses que le souci de la vérité m'a forcé d'introduire dans ce récit, C'est un gage de plus de ma sincérité.

Le Chevalier prit dans une minuscule bonbonnière en or une pastille parfumée à l'essence de rose, ouvrit son cahier et commença la lecture.

LES MÉMOIRES DU CHEVALIER

PREMIÈRE PARTIE

J'ignore le lieu où j'ai vu le jour. Ceux qui ont présidé à cet événement peu remarquable m'ont donné le nom de Raymond, Raymond tout court, plutôt sans doute pour fixer la date de ma naissance, le 7 janvier, que pour me placer sous la protection d'un si grand saint. Je suis donc enfant naturel et je n'aurais jamais eu de moi-même la curiosité de rechercher, comme tant de bâtards, quelle divinité était ma mère, si les faits qui vont suivre ne m'avaient aidé à percer le mystère de mes origines. Du reste, je ne suis issu ni d'un roi, ni d'une bergère et l'homme vaut par ses qualités personnelles et nullement par celles de ses ancêtres.

Après avoir été élevé à la campagne, près de Dreux, par une vieille femme, morte depuis, la puissance occulte qui veillait sur moi me fit admettre, à l'âge de douze ans, au collège de Noyon, chez les Révérends Pères Génovéfains, afin d'entrer dans les ordres, devenir docteur en Sorbonne et surprendre le monde par ma science et ma piété. J'aurais sans doute embrassé cette belle carrière si les chaires d'éloquence sacrée n'avaient été détruites et la religion supprimée.

Je restai six ans chez ces bons pères qui m'entourèrent de soins affectueux et éclairés et tentèrent, à défaut d'autres vertus, de créer en moi une âme de chrétien ; mais le temps des Augustin, des Jérôme, des François d'Assise, des Bonaventure, était passé, un vent de liberté soufflait sur les cloîtres et la philosophie avait détrôné le droit canon. J'aurais végété toute mon existence dans la médiocrité de la scolastique, entre le *Magister Albertus* et la Somme de saint Thomas d'Aquin, si Dieu n'avait placé à mes côtés un homme de génie, le Révérend Père Euloge Parjadis, mon bon maître, dont la perte a été pour moi un malheur irréparable.

Ah ! Lucrèce ! puisque j'écris ces mémoires pour vous rapporter les faits et gestes de ma jeunesse, vous dévoiler mes sentiments et vous faire connaître mes affections, laissez-moi m'arrêter quelques instants sur ce nom si cher à mon cœur.

Le père Euloge était un saint, non pas de ces saints que canonise l'Église, mais de ceux qu'elle fait brûler sur les places publiques comme Savonarole, Jérôme de Prague et Jean Huss.

Dans un siècle de foi, il eût péri sur un bûcher ; dans ce siècle de lumière, il a succombé sous les sarcasmes. Tourmenté par ses supérieurs, méprisé par ses collègues, il offrit à toutes ces attaques un front philosophique imperturbable ; mais son esprit se révoltait d'enseigner une croyance qu'il n'avait plus et l'âme abreuvée d'amertume, il résolut de quitter le couvent et de jeter le froc aux orties.

Cet événement se produisit en 89, quelques mois après la réunion des États Généraux. Une nuit, il s'évada, non sans m'avoir fait ses adieux en me pressant paternellement sur sa poitrine. Notre séparation fut déchirante ; je versai d'abondantes larmes, je ne pouvais me résigner à laisser partir l'unique conseiller de mon adolescence et je le suppliai de m'élever au rang de disciple bien-aimé. Il hésita longtemps. Enfin, après de nombreuses objections de sa part, il m'autorisa à l'accompagner. J'avais dix-huit ans, la tête exaltée par les idées nouvelles, je franchis allègrement les murs du cloître et je retombai de l'autre côté, jeune, ardent, rempli d'enthousiasme, avec les deux pieds dans l'avenir. C'est à dater de cette minute mémorable, ma chère Lucrèce, que la vie a commencé pour moi.

Dès que je me suis senti libre, je récitai une hymne d'action de grâce et je rejoignis le père Euloge sous le chêne qu'il m'avait soigneusement indiqué. Je le trouvai en méditation, les yeux levés vers les étoiles. Il m'accueillit les bras ouverts.

— Mon fils, remercions le Ciel qui nous a permis d'échapper aux persécutions de ces prêtres fanatiques. Puisse-t-il continuer ses bienfaits en nous conduisant sains et saufs dans la Capitale où des amis sûrs détourneront l'orage qui s'est amassé sur ma tête.

Je me jetai à genoux et je joignis mes oraisons aux siennes. Pendant plus d'une heure, je restai immobile près de lui, dans cette humble attitude, plus semblable à une statue de pierre qu'à un être vivant. Je l'entendais marmotter ses orémus sans se préoccuper des risques que cette longue dévotion nous faisait courir.

Je me permis de lui rappeler que les moines ne manqueraient pas de se mettre à nos trousses dès qu'ils découvriraient notre fuite. Il me répondit :

— Patience, jeune homme, nous quitterons ces lieux dès que cette étoile brillante aura déserté la voûte céleste.

Il me montra un astre étincelant qui éclairait tout l'horizon.

— C'est Vénus, continua-t-il, c'est notre future patrie. C'est là où la Divinité nous a donné rendez-vous. Nous y goûterons des jouissances et des plaisirs sans mélange.

Interloqué par cette réponse, je regardai le père Euloge avec stupéfaction. Se moquait-il de moi ? était-ce une raillerie ? Son caractère s'y prêtait peu et je repoussai cette pensée aussitôt. Aurait-il perdu la raison ou aurais-je mal interprété ses paroles ? Comment concevoir que le Révérend Parjadis, docteur en théologie, agrégé en droit canon, professeur d'histoire ecclésiastique au collège des Génovéfains, ait pu, dans une minute d'aberration, adresser ses prières, comme un idolâtre, à la planète Vénus ?

Il comprit mon silence réprobateur.

— Asseyons-nous sans crainte, dit-il, et en attendant que l'aurore aux doigts de rose ouvre, suivant le poète, les portes de l'Orient, prêtez, mon cher Raymond, une oreille attentive à la nouvelle formidable qu'il est de mon devoir de vous apprendre.

Un grand prophète, que dis-je, le Père Éternel en personne, m'a fait en rêve, la nuit dernière, d'étranges révélations.

Sachez-le, mon cher élève, j'ai eu beaucoup de songes dans ma vie, mais aucun ne m'a frappé autant que celui-là. Je le crois vraiment d'essence

divine. J'étais plongé dans un profond sommeil, lorsque je vois les murs de ma cellule s'entr'ouvrir et apparaître un vieillard vêtu d'une robe de pourpre. Une barbe blanche descendait en cascade sur sa poitrine, un chapeau pointu, une sorte de coiffure de magicien, parsemé d'étoiles, surmontait sa tête et une lueur mystérieuse illuminait son visage. Il s'assit sur un escabeau au pied de mon lit. J'essayai de parler, de crier, ma langue était figée au palais, je n'avais plus le libre usage de mes membres, l'épouvante me condamnait à l'immobilité d'un cadavre.

Soudain, cet être fantastique articula quelques mots dans un idiome barbare. Je connais, certes, pour les avoir étudiées, les langues anciennes, mais celle-là dépassait mon entendement. Le spectre le comprit et s'exprima en latin. « — Moine, me dit-il, écoute respectueusement la parole du Très-Haut. Je suis venu vers toi pour te révéler de terribles secrets dont de rares humains ont eu connaissance. Tu n'es pas un enfant de la Terre, mais tu descends des anciens habitants de la planète Vénus. À l'époque de la révolte de Lucifer, quelques anges échappés de cet astre se sont égarés sur un monde inférieur et y ont fait souche. Pour les punir, je les ai laissé végéter en exil pendant des siècles, tout en leur permettant d'enseigner aux hommes la philosophie, les sciences et les arts. Mais hélas ! vainement ont-ils essayé de transmettre à ces brutes l'étincelle divine qu'ils avaient reçue de leurs lointains ancêtres, la bête humaine n'est pas susceptible de sentiments élevés, ni d'amélioration morale. Cette expérience suffit. Avec tes frères, moine, reviens sur Vénus. C'est la première des planètes dans l'Ordre des Constellations, c'est là où résident les purs esprits de ta race. J'ai jeté les yeux sur toi pour accomplir cette œuvre. Tu sonneras de la trompette, tu rassembleras mes fidèles et tu les conduiras, nouveau Moïse, vers la terre promise. Voici à quel signe tu reconnaîtras mes élus : ils lèvent la tête vers le ciel et tournent leurs regards vers leur ancienne patrie. Les hommes, au contraire, le front courbé vers la fange, ne songent qu'à satisfaire les appétits grossiers de la nature. Mais les temps sont révolus. Pour faciliter ta tâche, je viens de découvrir à Montgolfier le secret des ballons. Entre en rapport avec ce savant et hâte-toi d'obéir à mes ordres. »

La vision s'effaça aussitôt. Je me réveillai de ce cauchemar suffoqué par l'étonnement. Je crus d'abord avoir été le jouet de ces vaines vapeurs

appelées songes, mais en y réfléchissant, je ne pouvais m'y tromper, je connais trop le style de la Bible pour méconnaître l'accent de l'Éternel.

N'avait-il pas dit à Pierre et à André, des humbles pêcheurs : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes ! » et à Joseph, au moment du massacre des Innocents : « Lève-toi, prends cet enfant et fuis en Égypte ! »

Combien le massacre des Innocents sera peu de chose auprès des événements qui se préparent ! Je vois dans un avenir prochain la folie, la guerre et la terreur remplacer l'ordre, la justice et la paix.

N'êtes-vous pas frappé, mon fils, de la similitude de la situation ? Si ce ne sont pas les mêmes termes, c'est du moins le même esprit. Oui, tout va s'écrouler, je le sens bien ; aussi, j'ai pris la résolution d'abandonner mes chères études et d'agir suivant la volonté de Dieu. Je l'avoue cependant : mon incrédulité et mes idées philosophiques ont été mises à une rude épreuve. Moi, l'ami de Voltaire, un Encyclopédiste, devenir fondateur d'une religion ridicule, *La Religion de l'air* ! quelle dérision ! Mais je ne suis pas athée, je crois en Dieu, non parce que tout le monde y croit, mais parce qu'il se manifeste à nous et j'ajoute, avec une excessive réserve.

Néanmoins, comme saint Thomas, j'ai voulu appuyer ma foi nouvelle sur des preuves plus palpables qu'un rêve issu peut-être de mon imagination. Je sautai en bas de mon lit et je me dirigeai vers la bibliothèque. Il n'était pas possible que les grands thaumaturges aient ignoré l'origine et la fin de l'humanité. J'ouvris le Pœmander, d'Hermès Trimagiste, et j'y trouvai sous un sens caché toute l'explication de mon rêve. Je compulsai Paracelse et La Philosophie occulte de Cornélius Agrippa et je fus vite convaincu que quelques hommes prédestinés avaient eu connaissance de ce mystère.

Je ne pouvais garder pour moi seul le secret de ma mission. Je me suis rendu auprès du Révérend Balthazar, le supérieur de notre ordre, et c'est à lui que j'ai fait mes premières confidences.

Vous ignorez la pauvreté intellectuelle de l'homme qui a reçu la charge de diriger les âmes de ce couvent, plus propre à conduire un convoi de bœufs dans la Beauce qu'à présider un chapitre de Génovéfains. Il fit cependant un effort et après m'avoir écouté avec une bienveillante attention, il eut un

sourire béat et me répondit avec cette onctueuse bêtise qui le caractérise : « — Tout ceci, en effet, mon Révérend, est fort curieux ; mais vous n’avez pas l’air de vous douter que notre Sainte Mère l’Église interdit à ses clercs l’étude des sciences occultes. — Elle n’a jamais défendu la recherche de la vérité. — Elle garde pour elle seule ce privilège. — Mon cas dépasse la doctrine, aussi je viens vous demander humblement ce que je dois faire. » Il réfléchit, forma des méandres avec son rosaire étalé sur la table, se gratta le front d’un index liturgique et me déclara : « — Je vous conseille de fréter un ballon et de tâcher d’atteindre Vénus. À votre retour, vous me ferez un rapport sur ce que vous aurez vu sur cette planète et nous aviserons. » Cet homme n’avait rien compris. L’épaisseur de sa boîte crânienne était une digue infranchissable à son intelligence. Je répliquai : « — Je désire quitter le couvent. — Vos vœux l’interdisent, seul le Pape a le pouvoir de vous libérer. Écrivez-lui et votre histoire aura certainement un gros succès auprès de la Congrégation des Rites. — Je ne resterai pas un jour de plus ici ! me récriai-je. » Il parut contrarié. La situation politique avait produit une certaine effervescence dans les centres religieux et je vis qu’il voulait à tout prix éviter un scandale. Aussi, il reprit d’un ton plus doux : « — Si je ne puis vous relever de vos vœux, je peux favoriser votre évasion, mais j’exige une discrétion absolue. Je porterai moi-même l’échelle qui vous permettra de franchir le mur ; j’ai hâte autant que vous de vous savoir dans la lune. » À mon grand étonnement, ce fourbe a tenu parole. À minuit, nous nous trouvions, moi à cheval sur le mur et lui au pied d’une échelle. « — Et si je vous abandonnais dans cette position ! me cria-t-il en ricanant, vos confrères se gausseraient bien de votre Révérence ! — On crierait au miracle. Pour la première fois de votre vie, vous vous montreriez un père spirituel. Adieu ! ajoutai-je en me laissant glisser de l’autre côté.

Mais voici l’aube, me dit M. Parjadis, fuyons ces lieux maudits et orientons-nous vers le sud.

J’emboitai le pas derrière lui, très perplexe sur l’authenticité du récit que je venais d’entendre. Ce songe, imité d’Athalie, n’était-il qu’un beau prétexte pour mystifier le Révérend Balthazar et mon bon maître, comme Socrate, un merveilleux pince-sans rire ? Mais ceci, ma chère Lucrèce, je ne le saurai jamais^[2].



Nous fîmes route sans incident la majeure partie de la journée, à travers les champs et les bois, évitant avec soin les agglomérations où régnait une grande agitation. Parfois, on percevait au loin le roulement d'un tambour, des coups de fusil, des bruits de toutes sortes. Le père Euloge pensa que la France était à la veille d'une grave crise politique et que nos vêtements religieux étant de nature à attirer l'attention malveillante des districts, il fallait s'en défaire au plus tôt ; aussi, avait-il prudemment dissimulé nos frocs sous des guirlandes de lierre. Il ressemblait à un vénérable druide et moi à un jeune ægypan aux pieds de biche.

— La foule, mon enfant, me dit-il, est un monstre féroce et stupide. C'est un animal, vivant d'une existence particulière et provisoire, dont le corps est formé de vagues individus et l'âme d'idées fixes. Entendez ces cris de mort ! n'est-ce pas un incendie qu'on aperçoit là-bas ? Réfugions-nous dans ce bois, mon fils, et n'en sortons qu'à la nuit. L'instinct des foules est de détruire.

Nous étions au mois de juillet, la chaleur était accablante et mon estomac de dix-huit ans criait famine.

— Quelle est cette ville, mon père ? demandai-je en montrant un clocher dans le lointain.

— C'est Compiègne, monsieur. J'ai ouï dire que le bailli avait été éventré et le curé pendu. Le peuple se révolte contre une tyrannie de dix siècles. Le Clergé et la Noblesse vont passer un mauvais quart d'heure. Nous expions des crimes commis sous Charles IX et sous Louis XIV : la Saint-Barthélemy et les Dragonnades. Gardons-nous de prendre part à ce conflit. Si je n'avais pas oublié ma bourse sur la table de ma cellule, je vous proposerais bien d'acheter un morceau de pain dans cette ferme isolée et de le savourer en philosophant sur le bord d'un ruisseau ; mais contentons-nous de ces fraises sauvages que votre appétit va rendre aussi succulentes que des pralines.

Je m'apprêtais à tromper ma faim avec cette pauvre nourriture, lorsqu'un grand tumulte de voix se fit entendre à proximité de nous.

— Écoutez, écoutez, murmura mon bon maître, ce sont des énergumènes en quête de victimes à immoler au dieu Démos. La terre va devenir inhabitable. Une révolution se prépare sur ce grain de sable, il est temps de le quitter. Oh ! Vénus !... Il serait regrettable, mon fils, dans l'état de maigreur où nous sommes, de servir de plat de résistance à ces anthropophages. Cachons-nous dans ce buisson en attendant l'heure bénie où nous allons pouvoir émigrer vers les régions célestes et vivre en paix sur des terres plus fortunées.

À peine étions-nous tapis dans l'intérieur d'une énorme touffe de houx qu'une foule bruyante, avinée, déguenillée, précédée d'un violon et d'un tambour, défila devant nous, puant la sueur et le vin. D'affreuses mégères en haillons sordides gueulant des refrains immondes, paraissaient diriger le cortège, une charrette traînée par des bœufs et chargée d'énormes futailles, fermait la marche ; debout sur ce char antique, des hommes noirs de poudre distribuaient du vin.

— « *Vive Necker ! vive Necker !* » hurlaient cent poitrines. Parfois cependant, on distinguait : « *À mort les nobles ! à mort le clergé ! Vive le roi ! À Compiègne ! à Compiègne !...* »

Cette tourbe déchaînée mit un quart d'heure à s'écouler ; on eût dit l'invasion des Huns. Les meneurs avaient des fusils, d'autres des faux, la plupart des bâtons. La trace de leur passage était marquée sur la route par des débris de toutes sortes et le soleil dardait ses rayons implacables sur cet immense serpent populaire.

Nous n'osions respirer, il suffisait d'un hasard pour être découverts. M. Parjadis murmurait : « — Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » Moi, je récitai mon acte de contrition.

Dès que le danger fut passé, mon cher professeur me dit :

— Je me suis recommandé à Dieu, mon enfant, parce qu'au fond nous ne savons rien. Il est possible qu'un Être Suprême s'intéresse aux choses de la terre, j'avoue cependant qu'il s'en occupe bien mal. Voilà des gens qui vont en assassiner d'autres au nom de Necker ! Se rendent-ils compte que ce mauvais banquier genevois, dont hier encore ils ignoraient le nom, est le

pire ennemi du peuple ? Si nous avions tâté de leurs griffes, ils nous eussent délivrés du souci de courir à la recherche d'une exécration auberge et d'un méchant souper.

Ce mot-là me fit tressaillir d'espérance. Il s'en aperçut et me déclara :

— Pour nous, monsieur, souper est un problème. Il y a deux méthodes : la première est élégamment contenue dans ces deux vers de Racine :

*Aux petits des oiseaux, Dieu donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.*

C'est d'une belle âme, mais je préfère la seconde, plus brutalement exprimée par le bon La Fontaine :

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Attendez-moi là, Raymond, je vais mettre en pratique le conseil du bonhomme.

Il ramassa sur la route une faux égarée par la troupe des forcenés et se dirigeant vers une maison isolée, il me cria de loin :

— Vous qui êtes en état de grâce, bel ange, priez Dieu qu'il favorise mon expédition. Vous serez exaucé.

Il revint une heure plus tard avec la moitié d'un jambon et une miche de deux livres.

— Enfin ! s'écria-t-il en déposant à mes pieds sa miraculeuse trouvaille, pourquoi médire de la Providence ! Elle seule a guidé mes pas vers cette chaumière habitée par la sorcière de Panzoust. Cette vieille m'eût sans doute montré son derrière si son fils n'avait sottement déserté la ferme pour

aller pendre l'Intendant de Beauvais accusé d'affamer le peuple. Mais je l'ai exorcisée d'un signe de croix et j'ai conquis sans coup férir ce jambon et ce pain aussi noir que la queue de Belzébut. Ceci nous permettra de continuer notre voyage sans avoir recours à la violence.

— Vous avez donc retrouvé votre bourse, mon père ? demandai-je naïvement.

— Hélas, non, mon ami, son contenu servira à faire dire des messes pour le repos de nos âmes si nous avons le malheur de tomber entre les mains des archers de ce pays. Pour l'instant, profitons de l'aubaine, ajouta-t-il en coupant une tranche de jambon avec la lame de la faux.

Il s'assit à mes côtés, mais malgré ma faim, je mangeai avec scrupule cette nourriture suspecte.

— Avec quoi avez-vous donc payé la vieille femme, mon Révérend ? insistai-je timidement.

— Avec ma bénédiction, petit ignorant, dit le moine, la bouche pleine. Croyez-vous, malheureux enfant, que je sois un voleur !... J'ai suivi en ceci les préceptes de l'Église : elle a donné le pouvoir à ses ministres d'échanger quelques grâces divines contre les biens matériels de la terre. Le vol, du reste, n'existe que dans un esprit de lucre, ce qui n'est pas notre cas. Saint Liguori prétend qu'il y a péché mortel lorsqu'on expose le volé à la famine. J'ai laissé à la vieille suffisamment de pain et de jambon pour attendre le retour de son fils qui, pour avoir pendu un intendant, recevra sans doute, en récompense de ce haut fait d'armes, outre la corde qui lui est due, bien plus de pain et de jambon que je lui en ai enlevé.

— Ah ! mon Révérend ! m'écriai-je, rassurez-moi, ce pain me brûle la bouche.

— Mangez sans crainte, bachelier, tous les Pères de l'Église sont d'accord pour déclarer que le vol est grave relativement et non absolument. Le mien est honnête puisque notre existence est en jeu. Au surplus, j'ai pris la ferme résolution de restituer. Enfin, connaissez-vous la compensation occulte ?

— Qu'est-ce que la compensation occulte, mon père ?

— C'est réparer par soi-même le mal qu'on a reçu d'autrui. Simon est condamné par un juge à payer à Gaspard une somme d'argent qu'il lui a déjà rendue. Simon obéit à la sentence, mais il dérobe en cachette à Gaspard cette même somme pour laquelle on l'a condamné injustement. Il ne cause à Gaspard aucun préjudice puisqu'il reprend ce qui lui appartient. Suivez maintenant mon raisonnement : Le fils de la vieille est parti en guerre pour piller un magasin d'abondance ; il va donc s'approprier un bien qui est la propriété de la société dont nous faisons partie. Il est juste que nous exercions à son égard la compensation occulte. Apaisez donc votre faim sans remords et buvez de cette excellente eau-de-vie de fruits, ajouta-t-il en tirant un flacon de dessous sa robe de bure. À la santé de M. Necker qui nous vaut ce nectar ! s'écria mon bon maître en portant le goulot à ses lèvres, et ne soyons pas plus royalistes que le roi. Voilà la sagesse.

— Quel est ce monsieur Necker ? demandai-je à mon professeur ; j'ai entendu prononcer son nom aujourd'hui pour la première fois.

M. Parjadis ignorait encore le renvoi de ce ministre et les réactions violentes qui avaient suivi.

— Une idole éphémère qui demain sera traînée aux gémonies, à moins qu'en chemin on ne la suspende à une lanterne. Je ne puis vous faire ici, mon cher élève, un cours de politique. La politique est l'art de diviser les hommes en ayant l'air de les unir, de les faire se déchirer entre eux au nom d'une abstraction grossière, de donner des hochets aux imbéciles et des chimères aux philosophes. La guerre, les discordes civiles, la famine, la barbarie, sont les filles naturelles de la politique. Saint Jean Chrysostome la considérait comme la neuvième plaie d'Égypte, les Ténèbres sur la terre ; moi, je l'appelle la lèpre des démocraties. Les hommes politiques emballent les foules avec de grands mots : *Liberté, Égalité, Fraternité* ! Où nichent ces dieux ? et *le droit de tous au bonheur* ! Laissez-moi rire ! Mais distribue-t-on le bonheur comme des galettes à la Foire aux pains d'épices ! Ah ! mon fils ! retenez ce que je vous dis : Après avoir été sous le règne des favorites, la France va tomber sous le régime des bavards. Elle en fera une aussi rude expérience que la république d'Athènes.

— Mon père ! mon père ! à quoi sert donc l'expérience ? m'écriai-je.

— L'expérience ! Fi donc ! cette Cassandra qui ne prêche que sagesse et raison, on n'en veut pas. Elle n'a jamais servi au peuple qui possède une cervelle d'alouette. Le Peuple, impulsif, brutal, sanguinaire, n'a qu'une loi : la force — une justice : la corde. Puissions-nous avoir atteint les empyrées de Vénus quand sonnera l'heure de l'hydre populaire.

Ayant prononcé ces paroles définitives, le Révérend Père Euloge Parjadis se leva, mit la faux sur l'épaule et s'éloigna rapidement sous un couchant empourpré.

Je regardai sa longue silhouette se profiler sur l'horizon et pendant un instant, en voyant pointer vers le ciel son instrument symbolique, j'ai eu l'impression de voyager de conserve avec le Temps ou la Mort.



Nous étions au lendemain du 14 Juillet. À Paris, le Peuple avait pris la Bastille. La nouvelle s'était répandue dans les campagnes comme une traînée de poudre. Nous avions rejoint la route de Senlis et nous pensions, à cette heure avancée, la trouver déserte, mais cette nuit-là, on ne dort pas en France. Nous marchions rapidement sur les bas-côtés du chemin, lorsque nous fûmes croisés tout d'abord par deux postillons filant bride abattue sur le pavé du Roi. Bientôt après, un bruit de ferrailles fit trembler les airs et deux grandes berlines, attelées à quatre chevaux, surchargées de malles, entourées de cavaliers portant des torches et armés jusqu'aux dents, passèrent au galop. Nous l'apprîmes plus tard, ces équipages sombres et sinistres n'étaient autres que ceux du Comte d'Artois et de la famille de Polignac gagnant la frontière. Cette lugubre rencontre ne fut pas sans impressionner beaucoup mon bon maître.

— Que se passe-t-il à Paris ? me dit-il, ces gens-là ont l'air d'avoir Jacques Bonhomme à leurs trousses et de désertier avec armes et bagages. Serait-ce déjà la disgrâce de Necker ? Le Roi abandonnerait-il son trône ? Hé ! hé ! Gros Louis pourrait bien abdiquer. C'est, ma foi, le seul parti raisonnable qu'il lui reste à prendre. S'il cède la place à son cousin d'Orléans, on va

rire ! Voici le moment ou jamais de crier : « Vive le Roi ! Vive la Ligue ! »
Hâtons le pas, mon enfant, nous nous reposerons à Senlis.

À la pointe du jour, nous atteignîmes les premières maisons de cette ville.

— C'est là, me dit mon cher professeur, que nous devons changer de vêtements. Nous courons trop de risques sous ces frocs. J'aperçois un barbier, je ne résiste pas au plaisir de me faire raser. À fréquenter le monde, j'ai contracté cette mauvaise habitude et je ne saurais m'en dispenser sans être très malheureux.

L'homme tirait les volets de sa devanture. Le père Euloge entra dans la boutique.

J'étais mort de fatigue, tombant de sommeil. Ne voulant pas m'éloigner de mon bon maître, je m'étendis sur le sol le long du mur de la maison et je m'endormis profondément.

Je ne saurais dire depuis combien de temps j'étais délicieusement plongé dans les bras de Morphée, lorsque le bruit d'une violente querelle me réveilla.

— Canaille ! brigand, hurlait un inconnu, c'est donc toi, moine criminel, qui, à la faveur de l'émeute, a dérobé la bourse du comte de Surville ! Remets-moi l'argent ou je te tranche la gargamelle !

J'entendis la voix de M. Parjadis.

— Hé là ! doucement ! ne vous pressez pas ! vous allez vous tromper de moine.

— Si tu ne rends gorge, je te la coupe !

— Je n'ai jamais vu votre comte de Surville et je ne possède pas plus de bourse qu'un crapaud des plumes.

Une femme s'en mêla.

— Il nous la baille belle, le frocard ! c'est connu de tout le monde, les capucins ont toujours les bourses pleines !

— Vous êtes plus instruite que moi sur ce sujet, ma bonne, je m'en aperçois. Je n'oserais vous offrir la mienne sans confusion.

— La bourse ou la vie !...

Je n'avais pas attendu cette dernière réplique pour me redresser vivement et m'approcher de la boutique sur la pointe des pieds. Ciel ! que vois-je ! mon pauvre compagnon assis sur un fauteuil, la tête renversée, le visage à moitié rasé, tendant son cou tout nu et sans défense au rasoir criminel du maudit barbier. Par surcroît de précautions, une femme tenant un pistolet le visait à la tempe. Mon bon maître était perdu. En fait d'arme, je ne possédais qu'un jambon ; je serrai néanmoins la crosse avec force entre mes doigts et, faisant irruption dans la pièce, j'en appliquai un coup formidable sur la nuque de la femme qui s'écroula comme une masse. Mais hélas ! en même temps le pistolet était parti et je fus obligé d'attendre que la fumée se soit dissipée pour savoir si M. Parjadis comptait encore au nombre des vivants. Soudain, une voix s'éleva :

— Voilà une balle qui m'a passé sous le nez. Où est cet infâme Figaro ? ce monstre m'a défiguré !...

Le Figaro était étendu de tout son long sur le carreau de la boutique, tué raide par le coup de feu de son épouse

— Quelle horreur ! il est mort et ne m'a rasé que la moitié de la figure ! et c'est peut-être le seul barbier de Senlis. Vous, bel oiseau, vous avez la force de Samson avec une mâchoire d'âne. Je mettrai un jambon dans vos armoiries. Si vous n'étiez pas inspiré de Dieu comme le jeune David, je blâmeraï votre précipitation qui aurait pu me coûter la vie. La bourre, en passant, m'a grillé la lèvre et j'ai vu trente-six chandelles.

De la poudre et des balles étaient sur la table. Il ramassa le pistolet et le rechargea.

— Mon petit ami, il ne s’agit pas de moisir ici, on va certainement nous accuser de ce meurtre. J’ai cependant quelques regrets de n’avoir pu donner l’absolution à ce merlan ; il en avait bigrement besoin. Quant à sa femelle, ajouta-t-il, elle n’aura pas à me reprocher une pareille négligence.

Il mit un genou en terre, fit le signe de la croix et murmura :

— *Ego te absolvo in articulo mortis*. Femme, reçois ma bénédiction !

Il se releva et froidement lui brûla la cervelle.

— Et maintenant, au large ! au large !... Je viens de supprimer un faux témoin qui nous aurait fait pendre. C’est un cas prévu par Escobar dans son cinquième commentaire du Décalogue.

Nous prîmes aussitôt le pas de course et sans regarder en arrière, nous allâmes chercher un refuge dans la forêt de Chantilly, Là, nous étions provisoirement en sûreté.

Nous marchions en côtoyant un ruisseau dont les rives étaient bordées d’aulnes et de saules. Leurs immenses chevelures vertes traînaient au fil des eaux, suivant la courbe imprimée par une brise légère. C’était un spectacle réconfortant après la scène de carnage dont je venais d’être acteur et témoin.

Le père Euloge, pensif, la démarche lourde, me précédait de quelques pas. Le pistolet du barbier à sa ceinture, le dos voûté, les bras ballants, on eût dit que son âme de philosophe avait déserté son corps terrestre et voguait vers ces espaces interplanétaires que sa foi vénérienne comptait conquérir. Je le suivais en portant le pain noir et le jambon homicide. Soudain, il s’arrêta, se laissa choir sur la berge du cours d’eau, mit la tête dans ses mains et médita longuement. Au bout d’un quart d’heure, il se décida à parler.

— Mon enfant, me dit-il, je cherche une excuse au crime que je viens de commettre et je n’en trouve pas. Je n’étais pas en état de légitime défense et j’ai sans doute fait un jugement téméraire en traitant cette malheureuse de faux témoin. Je lui ai fait un procès de tendance et je ne m’en consolerais jamais. Ah ! mon cher fils ! comme il est difficile d’ajuster sa conscience

aux nécessités de la vie ! J'ai heureusement pour moi une petite circonstance atténuante : c'était une femme, la bête trois fois impure de l'Apocalypse, l'animal auquel le Concile de Mâcon refusa une âme à la majorité d'une voix. Je sais bien que ce n'est pas très sûr et qu'elle possède sans doute ce qu'on est convenu d'appeler une âme, mais il n'en reste pas moins un doute qui profite au coupable.

— Mon père, m'écriai-je, ce n'est pas croyable ! la femme serait semblable à un vulgaire animal ?

— Oui, Raymond, la femme n'est en réalité qu'un vase d'impureté, *vas iniquitatis* a déclaré le théologien Origène. Mais vous ne pouvez me comprendre, vous avez conservé votre robe d'innocence et ma sollicitude a su vous garder de tout contact impur. Vous ne soupçonnez pas le rite grossier auquel l'homme est condamné pour procréer. Dans Vénus, on ignore la différence des sexes et cette immonde mécanique de l'amour. *L'Être-Substance* est dépouillé de toute animalité, on est translucide et impondérable.

À cet endroit de mes Mémoires, ma chère Lucrèce, je suis obligé d'ouvrir une parenthèse pour excuser et atténuer, dans la mesure de mes faibles moyens, les théories particulières et fort étranges de mon bon maître sur le sexe dont vous faites partie. Le Père Euloge Parjadis, ce philosophe remarquable, ce profond penseur, ce grand philanthrope, de qui la France, en d'autres temps, eût célébré la gloire en vers dithyrambiques, était, comme tous les génies, complètement fou. Aussi déiste que Voltaire et les Encyclopédistes, lui dont l'intelligence s'était, depuis longtemps, élevée au-dessus des croyances vulgaires, professait une cosmographie enfantine, aussi inepte qu'incompréhensible, où le grotesque le disputait à l'invraisemblance. L'invention des ballons avait fini par lui détraquer la cervelle. Il croyait voir dans cette immense bulle de savon le moyen de s'évader de cette terre inhospitalière qui lui brûlait la plante des pieds, prophétisant déjà la fin de ce pouvoir absolu détenu par une classe privilégiée, et la boue de sang dans laquelle une civilisation millénaire allait bientôt disparaître.

Je puis le proclamer aujourd'hui : le sieur Euloge Parjadis, ci-devant moine de l'ordre des Génovéfains, a été moralement le premier émigré de la

Révolution française.

Sa deuxième bête noire était la femme, sur laquelle il répandait le venin de ses sarcasmes. Il mettait sur le compte de sa perversité tous les maux du genre humain, ne lui accordant aucun mérite, aucune vertu, pas même la beauté. Quand on entamait ce chapitre, sa verve mordante était intarissable. C'était à croire qu'ayant eu jadis un grand amour contrarié, il enveloppait depuis toutes les filles d'Ève dans sa haine et sa réprobation.

Ce matin-là, il s'acharna particulièrement contre l'éternelle ennemie de l'homme, une malade qui puise sa puissance dans sa faiblesse et sa faveur dans la volupté. Les Orientaux ont sagement agi en faisant d'elle une bête de somme. — Qui dira jamais ce qu'elle nous a coûté de larmes et de sang, cette indigne femelle du mâle ! et sans vouloir remonter plus haut que la guerre de Troie, suivez l'histoire depuis Ulysse se faisant attacher au mât de son navire pour échapper à la séduction des sirènes, jusqu'à Catherine II, l'ogresse du Nord, et les Messalines qui ont régné dernièrement sur la France ! N'étaient-ils pas fous, ces voluptueux qui achetèrent de leur vie une nuit de Cléopâtre ? Son rôle néfaste effraie la raison. Une reine de France fait égorger ses amants à la Tour de Nesle, Lucrèce Borgia, fille d'un pape, couche avec son père, Guibourg dit la messe sur la peau de la Montespan. Dans l'antiquité, c'étaient des harpies, au Moyen-Age des sorcières, aujourd'hui des catins. L'Église qui connaissait bien le monstre féminin défendit avec raison le mariage à ses clercs ; aux séculiers elle l'autorisa en le limitant à la propagation de l'espèce. Tertulien, dans son *De Cultu feminarum*, s'écrie : « *Femme, tu es la porte du démon, c'est toi qui as corrompu celui que Satan n'osait regarder en face. C'est à cause de toi que Christ est mort sur la Croix.* » Sous les Barbares, la femme était un butin, comme un troupeau de vaches. On se battait pour la capture des vierges, aujourd'hui pour la sensualité du viol. N'est-ce pas avec l'appas de cette récompense que les plus fameux capitaines stimulent l'héroïsme de leurs soudards ? Ah ! mon fils ! gardez votre chasteté, que Dieu vous préserve de la souillure de cette éternelle prostituée ! Ses formes voluptueuses, ses chairs tentatrices, sa beauté de convention, ne sont que pourriture, et ne laissent après y avoir goûté, qu'une écœurante déception.

Comme pour donner un démenti à ses paroles, un chant jeune et suave, suivi d'éclats de rire, réveilla fort à propos les échos de la forêt. Ces lieux solitaires venaient soudain de se peupler de fées comme le bois de Brocéliande.

Le Révérend se leva, je l'imitai. Il me dit tout bas :

— Nous ne devons pas être loin d'un village. Ce sont des amoureux qui taquent le goujon. Évitions-les, bien que ce genre d'insectes soit moins nuisible que les autres. Je me dirige un peu au hasard. Il serait intéressant de savoir où se trouve Chantilly. Approchons-nous sans bruit.

Avec mille précautions, nous suivîmes le sentier et nous aperçûmes bientôt, non loin de nous, une petite charrette attelée d'un âne. Elle était délaissée par ses propriétaires, l'animal broutait dans une quiétude parfaite.

Le docteur en droit canon s'approcha, passa la main sur l'encolure de maître Aliboron et lui adressa ce discours :

— Mon cher camarade, toi seul as le secret du bonheur, tu n'as pas besoin d'égorger un Intendant pour brouter de l'herbe. Ton horizon te suit comme un chien fidèle et ta pensée ne vagabonde pas dans les astres. Malgré tes longues oreilles et ton cri discordant, j'aurai beaucoup de plaisir à voyager avec toi, car tu possèdes des reins solides, une jambe nerveuse et nous sommes philosophes tous les deux.

Ayant jeté un coup d'œil sur la petite voiture :

— Ce sont des femmes qui te conduisent, mon frère, voici leurs robes. Elles se sont dévêtues devant toi sans craindre d'offenser ta pudeur. Tu t'offusques davantage de leurs coups de trique que de la vue de leurs charmes trompeurs. Embrassons-nous puisque nous nous sommes retrouvés.

Il baisa l'âne sur le front et me dit :

— Les maîtresses de ce jeune dieu doivent se baigner. Allez discrètement sur les bords de ce ruisseau vous rendre compte si ces villageoises sont plus

occupées du soin de leur corps que de la surveillance de leur baudet. Ici, n'en doutez pas, mon cher Raymond, c'est le doigt de Seigneur qui se montre pour nous préserver d'un danger imminent.

Je me dirigeai aussitôt vers le cours d'eau, dissimulé à mes regards par une haie de frêles roseaux et c'est en tremblant que j'abordai ces lieux fréquentés par de mystérieuses naïades. J'étais très ému, mon cœur angoissé battait à se rompre dans ma poitrine. Je me raisonnai pour me donner du courage. Je n'avais, on s'en doute bien, jamais vu de femmes nues, les Révérends Pères Génovéfains avaient su m'en inspirer une telle horreur que, sans la curiosité qui malgré tout me dévorait, j'eusse bien volontiers pris la fuite.

Étais-je poussé par le démon de la jeunesse et probablement par un certain penchant à la galanterie, mais je crus sentir une force invincible me prendre par les deux épaules et m'entraîner sur le chemin de ces redoutables divinités. Plus tard, l'amour devait m'y retenir.

DEUXIÈME PARTIE

Il est temps, ma Lucrèce adorée, de faire un retour sur moi-même et de vous révéler l'état de mon âme au seuil de la période la plus critique de ma vie.

J'avais dix-huit ans et déjà, depuis quelques années, la nature avait parlé en moi. Si parfois, par une complaisance coupable, j'avais cédé à des instincts déshonnêtes, je n'en étais pas moins resté dans une ignorance absolue des choses de l'amour. Mais ma dépravation ardente et précoce ne m'ayant procuré qu'une satisfaction incomplète, mon esprit rêvait obscurément à des félicités plus durables pour satisfaire aux exigences de ma puberté. Jamais cependant il ne m'était venu à la pensée de faire intervenir la femme, pourtant le seul être capable d'atténuer en moi les erreurs de la jeunesse. Les rares exemplaires qu'il m'avait été donné d'approcher évoquaient plutôt une idée de servitude qu'un sentiment de sensualité.

Depuis, j'ai bien ri de ma naïveté et, j'y ai souvent réfléchi, j'aurais pu employer mon temps plus heureusement auprès de la sœur lingère qui ne pouvait me rencontrer sans rougir, qu'à m'épuiser en soupirs solitaires. Je mentirais cependant si je n'avouais avoir ressenti quelquefois en sa présence un trouble étrange, indéfinissable, traduit en général par des nuits sans sommeil. Mais mon confesseur m'ayant menacé des flammes éternelles de l'Enfer et des affreux supplices réservés aux voluptueux si je persistais à porter des regards sacrilèges sur une fille de Dieu, je m'abstins désormais de courtiser cette personne sacrée.

Rousseau a raison lorsqu'il écrit au quatrième livre de l'Émile : « *Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des pièges des sens lui font horreur de l'amour. Toutes ces trompeuses leçons que le cœur*

dément ne persuadent point. Le jeune homme, conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer et n'attend que le moment venu de les rendre vaines. Tout cela est contre nature^[3]. »

Pardonnez-moi, ma chère maîtresse, de m'être appesanti quelque peu sur l'innocence de mon esprit et l'inquiétude de ma chair ; mais n'était-il pas nécessaire de soulever le voile du passé, à l'heure où je vais aborder aux rives de Cythère ?

Avec des précautions que vous devez deviner, j'écartai le mur de branches et de feuillages qui me séparait de cette île enchantée et, par cette mince ouverture, je jetai un coup d'œil encore timide sur un nouvel univers. Ce que je vis dépassait en splendeur tout ce qu'avait pu concevoir mon imagination perverse à l'heure de ses plus grandes divagations.

Là, au-dessous d'une cascade, dans une sorte de bassin naturel, assez profond pour que l'eau effleurât les seins d'une personne de taille moyenne, s'ébattaient deux femmes, l'une grosse et rouge, l'autre mince et blanche, avec la gaieté de deux joyeux canards dans une mare aux grenouilles. La blanche paraissait toute jeune, la rouge avait atteint cet âge indécis que les gens du monde appellent par politesse l'âge critique. Deux ballons blancs, attachés sur leur poitrine, afin sans doute de les aider à flotter, attirèrent d'abord mes regards. Ah ! ne souriez pas, Lucrèce, de ma honteuse ignorance. Quelle naïveté ! quelle entorse à l'Histoire Naturelle ! Mais je n'étais pas au bout de ma surprise. La plus grosse s'étant dressée, je m'aperçus avec stupéfaction que ces outres faisaient partie de son corps. À cette vue, enflammé de désirs, j'essayai de découvrir également un autre phénomène physique dont j'avais beaucoup entendu parler au collège et que l'eau, comme un mur de décence, cachait obstinément à mes yeux. Je n'allais pas tarder à satisfaire mon impudique curiosité.

La plus mince, imitant sa compagne, courut se blottir, en poussant des petits cris de joie, sous la pluie de la cascade. Très ému, n'osant respirer, craignant de me trahir j'avançai cependant la tête et je vis sous un arc-en-ciel, formé dans la buée par les rayons du soleil, une femme lumineuse, d'un éclat diaphane, ruisselante de perles, m'offrir le spectacle suggestif de son corps

tout nu. Par une coquetterie bien féminine, elle s'évertuait à prendre les poses les plus gracieuses et les attitudes les plus séduisantes, sans se douter qu'un œil profane plongeait avec perfidie dans les endroits les plus secrets de sa divine nature.

Tout en admirant la rondeur harmonieuse des seins où pointaient, comme deux rubis, des mignons boutons de rose, je me complus à parcourir, d'un regard troublé, la peau nacrée de son cou, de ses bras, de son torse, de sa poitrine, que faisait ressortir la splendeur ondulée d'une sombre chevelure. Mon bon maître, dans ses critiques injustes de la femme, s'était bien gardé de me signaler ces merveilles et j'aurais donné tous les Manuels d'Épictète pour avoir le loisir d'approcher, sans être vu, des riches attributs de la déesse.

J'étais tellement absorbé par ce spectacle si nouveau et si attachant, que j'étouffai un cri de frayeur en sentant deux doigts mystérieux me saisir par une oreille. Je me retournai vivement et me trouvai en présence d'une femme géante, dont le visage grimaçant, à moitié enfoui sous un immense chapeau de plumes vertes, me montrait des dents aussi jaunes que les touches d'un vieux clavecin.

— Est-ce ainsi, petit malheureux, que vous vous acquittez de la mission que je vous ai confiée ! La vue de ces pécores vous a donc fait perdre le sentiment de notre sécurité !

Cette voix ! ces expressions ! serais-je victime d'une plaisanterie ? Cet être ridicule qui m'interpellait ainsi à voix basse, était-ce mon bon maître ? Suis-je bien éveillé ? je n'en croyais pas mes yeux. Je devais avoir l'air ahuri, car M. Parjadis me dit d'un ton agacé :

— Oui, c'est bien moi, dépêchez-vous, vous me contemplerez plus tard tout votre saoul. La potence nous guette si nous n'abandonnons ici nos vêtements de moines. L'occasion est unique. Suivez-moi, il existe tout ce qu'il faut pour vous transformer séance tenante en une jeune et jolie fille. Vous n'êtes pas, à ma façon, affligé d'un pouce de poils aussi durs que l'acier sur la moitié de la figure ; votre museau imberbe vous donne l'aspect d'une nonnette travestie. Mais hâtons-nous, la chance n'a qu'un cheveu qu'il faut savoir saisir.

Je me laissai entraîner vers la voiture, l'abbé me déshabilla en un tournemain et avec plus de dextérité qu'on ne s'y serait attendu de la part d'un pareil misogyne, il m'introduisit dans une superbe robe à paniers, laça le corset, boutonna le corsage, accrocha la jupe, me coiffa d'une perruque poudrée à frimas et me poussa comme un paquet dans le véhicule. Mais avant de prendre place à mes côtés, il rangea minutieusement et bien en vue nos défroques monastiques sur la mousse puis, enjambant le siège et s'emparant des rennes avec autorité, il fit claquer le fouet et la bourrique partit au galop.

— Voilà, me dit l'abbé, des femmes qui vont être bien attrapées. Je leur ai abandonné nos vêtements afin qu'elles puissent rentrer chez elles avec décence. Malheur, lit-on dans l'Évangile, à celui par qui le scandale arrive, il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né. Heu ! c'est une opinion. Peut-on concevoir quelque chose de pire que le néant ! Si jamais Dieu s'érigeait en juge, nous avons trop d'arguments contre lui pour le craindre après la mort.

J'aurais apprécié bien autrement la cruelle ironie de ces paroles si je n'avais été agité par l'émotion de sentir sur ma peau, comme une nouvelle tunique de Nessus, l'étoffe qui avait contenu le corps d'une déesse.

L'âne prit une allure folle et traversa la forêt en moins d'un quart d'heure, après avoir failli vingt fois nous faire rompre le cou. Nous pûmes atteindre enfin un chemin praticable dans lequel il fut possible à mon bon maître de ralentir le train de ce nouveau Bucéphale. Il s'épongea le front avec sa robe et remplaça son chapeau.

Je ne crois pas, de ma vie, avoir observé un spectacle d'une pareille bouffonnerie. M. Parjadis, qui possède une face large, rubiconde, un cou de taureau, des bras noirs et velus, un ventre puissant et sans grâce, avait revêtu une robe de soie bleue à paniers, garnie de rubans, ornée d'un semis de fleurettes rouges de la tête aux pieds. C'était à pouffer de rire.

Soudain, l'âne s'arrêta net. En vertu de la vitesse acquise, le conducteur alla embrasser l'encolure. Je volai à son secours, il paraissait évanoui. « — À l'aide ! à l'aide ! » criai-je en apercevant deux petits gamins sur la route. Mais à mes cris, ces sauvageons prirent la fuite dans la direction d'une ferme qu'on apercevait au loin.

Mon appel eut le don d'exaspérer M. Parjadis. Il souleva la tête et malgré la situation pénible dans laquelle il se trouvait, il me tint ce discours :

— Ah ! jeune imprudent ! quelle inconséquence est la vôtre ! Vous croyez-vous encore sous le préau des Pères Génovéfains, un Plutarque sous le bras, occupé à discuter sur la maladie d'Alexandre ou la longueur du nez de Cléopâtre ? Nous avons deux meurtres sur la conscience, vous paraissez l'oublier, sans parler des autres peccadilles. Vous désirez donc spéculer sur les colliers de chanvre et la graisse de pendu !... Aidez-moi... tirez le pied... là, poussez... vous y êtes, me voici délivré, maintenant en route et filons !... Sera bien malin celui qui nous rattrapera. Ce maître Aliboron rendrait des points au cheval Bayard.

Mais il avait parlé trop tôt. Le baudet était devenu subitement rétif. Non seulement il refusait de faire un pas en avant, mais à chaque coup de trique, il levait le derrière, se cabrait, lançait des ruades et menaçait de nous culbuter dans le fossé. C'était à devenir fou. Ce monstre était ensorcelé, mon maître écumait de rage, surtout en voyant un individu accourir sur la route.

— Voilà bien ce que je redoutais, murmura-t-il, un espion ! Il va falloir encore ôter la vie à quelqu'un ! c'est effroyable ! quelle planète ! Mon cher fils, descendons, je n'ai pas trop de mes deux mains ! mais à brebis tondue, Dieu mesure le vent.

Il vérifia soigneusement l'amorce de son pistolet.

L'inconnu s'était suffisamment approché pour nous permettre de distinguer ses traits et son costume.

Nous vîmes un grand diable, au cou allongé, au teint blême, au nez retroussé, affublé d'un pet en l'air à ramages, d'un haut-de-chausses vert pomme, de souliers à boucle, d'une perruque jaune moutarde et, pour comble de ridicule, comme Paillasse, d'une queue rouge dans le dos. Ce grotesque, le tricorne à la main, marchait en se dandinant. C'était Jocrisse dans tout son appareil. Ce pitre eût fait fortune à Paris sur les tréteaux de la Foire.

Cette vue désarma le pistolet et les craintes de mon bon maître.

— Dieu me damne ! s'écria-t-il, nous tombons sur le chariot de Thespis ! c'est un cirque ambulante ! J'ai rarement vu une frimousse plus piteuse ! Préparez-vous, mon fils, à donner la réplique à Scaramouche et à Zirzinette et à échanger des coups de batte avec Arlequin !

Mais pour une fois M. Parjadis se trompait.

L'homme s'avancait toujours à notre rencontre. Arrivé à quelques pas, il leva les bras au ciel en s'écriant :

— Jarnidié ! c'est ma belle fiancée ! c'est Jeanneton ! J'attendions ce biau jour depuis tant de lunes que, palsambleu, je n'osions plus y croire. Ah ! ma p'tite, je som's ben heureux de vous voir !

Il se tourna vers l'abbé :

— Et vous êtes la maman, sans doute ?

Mon bon maître ne fut pas long à saisir le quiproquo.

— Je suis la tante, répondit M. Parjadis d'une voix de tonnerre.

— Eh bien, madame la tante, j'voudrions ben baiser votre nièce et vous itou, dit Jocrisse en entr'ouvrant les bras.

Mais l'abbé s'interposa :

— Tout doux, mon garçon, il s'agit d'éclairer votre lanterne. On ne baise pas ainsi sur les chemins une fille pucelle sans donner auparavant des gages de son honnêteté. Je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

Ce ton d'autorité parut décontenancer le jeune homme. Il tourna son tricorne entre les doigts, puis l'appuya sur sa poitrine et garda le silence.

— Allons ! mon ami ! insista l'abbé, si vous avez des droits sur Jeanneton, faites-les valoir.

La face du manant s'épanouit en un large sourire et d'une voix chevrotante, il bredouilla dans son jargon :

— Si j'avions des droits sur Jeanneton ?... Eh ! parguienne ! ne sommes-nous pas fiancés depuis dix ans ?... aussi vrai que je m'appelions Augustin Picassou, dit-il en crachant dans sa main et la levant au ciel. On ne se connaît pas, mais on est de parole ! V'la com' je suis ! foi d'Augustin ! Ma cousine, j'ons pu jamais aller vous voir à la Ferté-sous-Jouarre, c'est ben trop loin, mais j'avons ben souvent pensé à vous !... Aussi, jarbondille ! quand j'ons reçu la lettre annonçant votre arrivée, de joie avons tué le cochon, prévenu le curé, commandé les violons et convoqué tous les gars du pays... Faites donc plus la mijaurée, jetez-vous à mon cou et par saint Nicolas, embrassons-nous !

— Doucement, doucement, répliqua M. Parjadis, les violons, le cochon, le curé, voilà bien des choses à la fois ! je ne saurais marcher aussi vite que toi, beau cousin, à moins que tu n'engages poliment cette bourrique, aussi têtue que l'ânesse de Balaam, à continuer sa marche en avant.

— Cornes de biaux ! J'serions ben le dernier des niguedouilles si j'savions pas mettre en branle ce mestre Baud ! s'écria le rustre en se plaçant à la tête de l'animal.

Il fit un petit bruit avec la langue et la bête docilement démarra.

— Vla ! dit-il d'un air narquois.

— Ce n'est pas malin, observa l'abbé, il lui parle par devant et moi je lui parlais par derrière.

— Et maintenant, puis-je baiser ! soupira mon futur époux.

— Un tantinet, mon garçon et avec précaution, ne la détériorez pas avant la cérémonie, c'est une fille sage et les pucelages sont rares.

— Je som's flatté de la préférence, répliqua Augustin en me plantant un gros baiser sur la joue, et j'en demandions pas tant pour l'honneur que vous

me faites. À votre tour, madame la tante, dit le lourdaud en avançant les lèvres.

— Je t'en dispense à cause de mon hérisson, répliqua M. Parjadis en montrant sa face non rasée.

— Morgué ! j'embrassons souvent la génisse qu'est ben pus poilue que vous et j'en som's pas marri !

— Une politesse en vaut une autre ! dit l'abbé offensé de la comparaison, reçois mon pied dans le derrière et porte cela au compte de la noce !

— Si vous n'étiez pas la tante de Jeanneton, maugréa Augustin rouge de colère en se frottant la partie atteinte, je vous rendrions ben la monnaie de la pièce.

— Non, garde tout ! répliqua mon bon maître.

— Vous êtes une fière luronne, lui répondit le paysan, et je vous retenons pour le prochain passe-pied. Excusez-moi de vous brûler la politesse, j'va vous annoncer dans la famille.

À notre stupéfaction, il sauta dans la carriole et se dirigea au galop vers la ferme, avant que M. Parjadis ait eu le temps de s'y opposer.

Penaud comme un renard qu'une poule aurait pris, l'abbé, relevant sa jupe au-dessus du genou, se résigna, visiblement contrarié, à continuer la route à pied.

— Voici, me dit-il après avoir longuement réfléchi, l'aventure la plus dangereuse que nous ayons encore courue. Je m'incline devant les desseins de la Providence, mais elle aurait bien pu nous éviter cette épreuve. C'est vous maintenant, mon cher enfant, qui tenez notre sort entre vos mains. Ce manant, sous son enveloppe grossière, n'est pas dénué d'astuce. Comme tous ses semblables, il voudra tâter de la bête avant de s'en servir. N'hésitez pas, Jeanneton, à le tenir à distance respectueuse de vos minces appas. D'ici le coucher du soleil, j'aviseraï. Nous possédons votre prénom, parlez le

moins possible et surveillez les gestes ; la caresse est le grand danger. Ne livrez vos lèvres qu'aux filles. Mais quels sont ces gens ?

Une foule disparate s'avancait à notre rencontre dans un nuage de poussière. On apercevait des hommes, des femmes, des enfants, toute une théorie villageoise précédée d'un violon. Les sons du crin-crin accompagnaient les chants de la troupe dont les paroles, maintenant, parvenaient distinctement à nos oreilles :

*Vive notre Jeanneton
Tontaine, tontaine !
Vive notre Jeanneton
Tontaine ! tonton !*

— On vient au devant de l'Accordée de Village. Voilà une pastorale digne de M. Greuze. Mon enfant, je me vois dans l'obligation, pour répondre à une si belle manifestation et honorer avec dignité votre noce, d'adopter pour moi-même le prénom poétique de Bérangère. Il est également nécessaire de devenir, pour la circonstance, une tante à héritage. Il va falloir déployer plus d'astuce, plus de talent, plus d'esprit d'intrigue pendant vingt-quatre heures, dit-il en rééditant le mot de Figaro, qu'il en a fallu pendant cent ans pour gouverner cette province. Puisse, la véritable Jeanneton, ne pas survenir, comme le spectre de Banco, pour troubler cette fête !

*
**

Nos appréhensions avaient fort heureusement disparu. Le père et la mère Picassou, leurs quatre filles : Manon, Edmée, Cathos et Victoire, les valets de ferme, les servantes, nous avaient fait le plus chaleureux accueil. Fleurs, compliments, rien n'avait été épargné et sans le malencontreux hérisson de l'abbé, toutes les méfiances, s'il y en avait eu, auraient été aussitôt dissipées. Mais ces crins de brosse, poussant drus et serrés sur la joue gauche de la tante, tandis que la droite était aussi lisse et aussi rose qu'une fesse d'enfant Jésus, les intriguaient profondément. L'indiscrete curiosité de

ces gens ne laissait pas d'inquiéter mon bon maître et il résolut d'en finir une fois pour toutes avec cette question délicate.

— C'est un hérisson de naissance, leur dit-il, dû à un accident survenu à ma mère lorsqu'elle me portait dans ses flancs. Elle avait une peur atroce des hérissons. Un soir, dans un sentier, elle aperçut devant elle un hérisson tout hérissé. Ma mère poussa un cri déchirant et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, ciel ! que vit-elle ? un deuxième hérisson, non moins hérissé et aussi menaçant que le premier, se diriger encore une fois vers elle. La malheureuse poussa un deuxième cri déchirant et ferma de nouveau les paupières. Les ayant rouvertes... ah ! comment vous décrire son épouvante ?... devant ses yeux hagards était quoi ?... je vous le donne en mille... un troisième hérisson...

— Pardon, madame, interrompit Edmée, la cadette des Picassou, fille accorte mais laide, de beaucoup la plus dégourdie de la famille, combien votre mère vit-elle de hérissons ?

— Vingt ! répondit l'abbé sans sourciller. Le lendemain, on trouva ma mère évanouie sur le sol, ayant accouché prématurément de deux jumeaux, un garçon et une fille. Chacun des deux portait sur la joue la moitié d'un hérisson. J'eus le malheur d'être la fille. Plus tard, on découvrit qu'il n'y avait eu qu'un seul hérisson lequel, d'ailleurs, n'avait jamais changé de place.

Cette histoire eut un gros succès, il n'en fallut pas davantage pour rompre la glace. Tous ces gens se disputaient à qui toucherait, caresserait le hérisson de ma tante. Edmée ayant voulu l'examiner de trop près reçut le hérisson dans la figure. Les piquants lui entrèrent dans la peau, elle hurla et tous les rustres rirent à gorge déployée de cette farce grossière.

On venait de dépiquer les blés, de grandes tables chargées de victuailles avaient été dressées dans la cour de la ferme. Chaque invité, à sa convenance, s'installa devant une file de dames-jeannes et bientôt, comme par enchantement, le vin coula à pleins bords, les verres s'emplirent et une joie bruyante et tracassière se répandit sur tous les visages.

J'étais la reine de la fête, chacun désirait me voir, m'approcher, m'embrasser, me servir, j'étais l'objet de toutes les attentions et de toutes les sollicitudes. Les langues se délièrent peu à peu, j'appris ainsi que je me nommais Jeanneton Picassette, cousine éloignée de la tribu des Picassou.

Mais bientôt, pour détourner de moi l'assaut indiscret de mes voisins, ma tante Bérangère parla de la dot qu'elle avait l'intention de me donner. Ce fut magique ; un silence religieux régna, on eût entendu voler les mouches, quelqu'un se leva pour faire taire les canards et les oies, et ma tante, dans l'attention générale, dit de cette voix onctueuse dont les ecclésiastiques seuls ont le secret :

— J'ai élevé Jeanneton, je la considère comme ma fille. Je lui donne en cadeau de noce ma maison d'Arras et à ma mort, je lui léguerais, avec tous mes titres, mon château de la Ferté-sous-Jouarre. Elle sera châtelaine.

Les paysans se regardaient bouche bée, sans oser prononcer une parole, mais on sentait s'épanouir sur leurs faces des sentiments de rapacité, de respect et de considération. Le père Picassou versa une rasade de vin à ma tante et Augustin se moucha d'émotion dans ses doigts.

Timidement, la mère Picassou demanda :

— Vous avez un biau château, madame Bérangère ? Ah ! j'voudrions ben le voir.

— Et un château-fort, ma brave femme, avec pont-levis, tours, mâchicoulis, escarpes et contrescarpes. Je le dois à la libéralité de Monseigneur le Prince de Conti qui eut jadis quelques bontés pour moi. Que Dieu ait son âme.

Il se signa et l'assistance l'imita.

— Jarnigué ! s'écria Augustin, quel honneur ! j'avons une tante qu'a connu le Prince de Conti !

— Je l'ai connu au sens biblique du mot, mon ami, répliqua malicieusement l'abbé en portant un rouge-bord à ses lèvres. Et devant l'interrogation muette de l'assistance, il ajouta en faisant claquer sa langue :

— C'est lui qui a eu ma fleur !

Un murmure d'admiration courut dans l'assistance ; ces crétins considéraient sans doute que de grands biens avaient été attachés à ce droit de cuissage.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater de rire. Qui donc aurait pu supposer que sous ces oripeaux ridicules se dissimulait un docte professeur d'Histoire ecclésiastique et deviner dans cette tante grotesque un Révérend Père Génovéfain !

N'était-il pas juste de s'étonner surtout de cette merveilleuse souplesse d'esprit qui s'adaptait en toute circonstance à n'importe quelle espèce de gens !

Mais la jeunesse, que la question dot n'intéressait plus, s'agitait autour de moi. J'étais placé entre Edmée et Augustin. Je sentais sous la table des mains mystérieuses passer et repasser furtivement sur mes hanches, me frôler les jambes, me tâter les genoux, car on ne se gêne guère entre rustres, et M. l'abbé Parjadis devait être sur des charbons ardents.

Augustin m'avait enlacé la taille et m'embrassait dans le cou. J'avais toutes les peines du monde à me défendre contre ses entreprises galantes. Je me demande aujourd'hui ce qui serait survenu si Edmée ne m'avait délivré de son impertinente assiduité.

Cette bonne fille m'avait pris sous sa protection. Spontanément, je lui avais inspiré une grande sympathie et elle me la témoignait de mille façons par des caresses et des chatteries. Edmée avait des cheveux de filasse, le front bombé, les lèvres épaisses, le nez camard et sauf les yeux d'un bleu limpide, elle ne pouvait prétendre à aucun genre de beauté. Mais elle était jeune et ardente et me pressait avec passion dans ses bras.

Tout en pérorant, mon bon maître ne me perdait pas du regard et frémissait à la vue des pièges innombrables tendus sous mes pas, Pour me libérer, il leva son verre en s'écriant !

— Je bois à la future baronne de la Ferté-sous-Jouarre.

— J'allons être baron ! s'écria Augustin en sautant sur la table.

— Vive le baron ! vive le baron ! crièrent les servantes.

— Chantez-nous quelque chose, madame Bérangère, demanda la mère Picassou.

— Mon rossignol n'a plus de voix, déclara ma tante, mais il pisse encore.

Il dressa sa haute taille et tendit son verre :

— *À boire, Picassou ! Que l'Enfer te confonde
Si tu ne verses pas ton nectar à la ronde !...*

— Je n'ai que du petit bleu, gémit Picassou.

— *N'importe, sifflons-le, rougissons notre trogne,
Le vin des Picassou, c'est presque du bourgogne !*

Ce fut un délire, les applaudissements éclatèrent, la table bascula sous les coups de poings répétés, la gaieté monta au diapason de l'orgie, tout le monde parlait à la fois, on buvait à la régálade. Quand le tumulte se fut un peu apaisé, la mère Picassou, complètement ivre, prit ma tante par le cou et baisa son hérisson.

— M'est avis, madame la baronne, qu'il fait meilleur ici qu'à brouter l'herbe des grands chemins.

Mais mon bon maître n'avait pas la langue dans sa poche. Il répondit en se dégageant de cette dégoûtante étreinte :

— Eh parbleu ! je le vois bien, puisque toutes les vaches sont rentrées à l'étable.

Des rires se firent entendre ; l'ivrogne femelle parut offensée, mais le père Picassou lui dit :

— Ma bonne, t'avions ben dit qu'al est moins bête qu'al en avait l'air !

— C'est justement la différence qu'il y a entre nous, riposta l'abbé sans sourciller.

Cette réplique trop fine passa inaperçue. Augustin, toujours sur la table, une bouteille et un verre à la main, entonna d'une voix de crécelle :

*Quand je suis sous l'ormeau
Seul avec Isabeau,
Par la Jarnidienne,
Je lui file sa laine,
Elle tient le fuseau...*

Des protestations s'élevèrent :

— Non pas, ça !... *Les Navets... Le joli Chose... La Champenoise... on reprendra tous en chœur !... Le Meunier !... Le Meunier !...*

— Voici *Le Meunier*, dit Augustin ne pouvant contenter tout le monde.

*Meunier, meunier, tu es cocu (bis)
J'ai vu ta femme le c... tout nu
Et rue et rue don daine
En passant par ton moulin
Et rin din din.*

*J'ai vu ta femme le c... tout nu (bis)
Et un gros moine était dessus...
Et rue...*

— Assez ! dit Edmée en lui pinçant les mollets, c'est pas digne d'un baron !... notre belle-sœur n'écouterà pas cette horreur !... J' te défendons de continuer... descends ou j'allons te tirer par les grègues.

Mais au lieu d'obéir, Augustin, la queue en l'air, ruait comme un jeune poulain. Je manquai de recevoir un coup de pied dans la figure.

Le père Picassou s'interposa :

— Edmée a raison ! que le diable emporte le meunier, le moine et sa femme ! c'est pas des choses à dire devant la jeunesse. J'allons vous chanter un branle qu'avons entendu à Chantilly lorsque j'étions piqueux de Monsieur le Prince.

Il se leva et se tint debout par miracle. Il cria au violoneux :

— Joue la ritournelle, foutriquet !...

Le ménétrier, aussi saoul que le fermier, fit grincer l'archet sans aucun art sur les cordes.

— Silence, Augustin !

*Près de l'ingrate Estelle
Je consumais mes fours,
Je suis jeune, elle est belle
Inconstante et rebelle
On ne rit pas toujours (bis)
Morgué !
La faridondaine o gué !*

*Je mets sur sa mamelle
Une main de velours.
— Je hais la bagatelle,
Me répond la cruelle.
— On ne hait pas toujours (bis)*

*Morgué !
La faridondaine o gué !*

*Mon soupir lui révèle
Une flamme d'amour.
— Soufflez cette chandelle
Je suis encor pucelle
— On ne l'est pas toujours (bis)
Morgué !
La faridondaine o gué !*

*— Épousez-moi, dit-elle,
C'est le plus beau discours.
— Je craindrais, Mam'selle
Le sort de Sganarelle.
— On n'en meurt pas toujours (bis)
Morgué !
La faridondaine o gué !*

Cette chanson avait peut-être trente-six couplets, mais elle fut interrompue, heureusement pour l'ivrogne, par l'annonce d'un cavalier arrivant bride abattue sur la route. Tout le monde se leva, se bouscula, se précipita à sa rencontre, tant la curiosité de ces rustres était grande. À la lueur du crépuscule, je pus distinguer, se dirigeant vers la ferme, un géant revêtu de l'uniforme des gardes-françaises.

À cette vue, M. Parjadis devint blême et se rapprocha de moi.

— C'était trop beau, me dit-il à voix basse, j'ai tenté le sort, je vais être puni de mon imprudence. Ne nous y trompons pas, mon cher enfant, ce soudard précède apparemment les archers chargés de nous arrêter. Mais je vais vendre chèrement ma vie, ajouta-t-il en vérifiant une fois de plus les amorces de son pistolet.

Le militaire ayant ralenti l'allure de son cheval, cria, dressé sur ses étriers :

— Nous les tenons, nous les tenons, les brigands ! Ah ! cela n'a pas été sans peine ! la victoire est à nous !

Mon bon maître me passa en cachette un gourdin en murmurant :

— Comme avec le jambon, frappe sur la tête !

Mais de toutes les poitrines s'élevèrent des cris de joie ; l'homme mit pied à terre et les bras des Picassou se tendirent pour le recevoir.

Un nom retentit :

— C'est Tranche-Montagne ! c'est Tranche-Montagne !

Le nouveau venu s'écria en s'épongeant le front :

— Ah ! mes enfants ! quelle gloire ! quel triomphe ! c'est à ne pas y croire ! les salauds !... ils sont foutus !

Picassou entraîna malgré lui ce bon La Tulipe vers ma tante.

— Madame, voici notre cousin Guillot, surnommé Tranche-Montagne, le plus fameux Jean-Foutre de l'armée française. Allons Guillot ! sacrebleu ! montre tes talents ! dit-il d'une voix pâteuse, fais tes grimaces, imite le dindon pour faire rire Madame Bérangère ! Il faut plaire à la tante de Jeanneton si tu veux être invité aux épousailles !...

Il titubait de plus en plus, mais il crut indispensable de me présenter céans.

— Eh ! joli cœur ! ouvre tes quinquets ! dit-il au sergent, v'la not' bru !... c'est une grande bringue !... Al est quasiment tant haute que toi !... Al sera baronne, not' fieu itou !... Ah ! mon gaillard, tu ferais ben la paire !... T'as biau friser tes moustaches, al n'est pas pour ton pucier !... Sacré Tranche-Montagne !... J' som's heureux de te voir !... Trinquons !...

Après deux ou trois bourrades dans le dos, il lui versa quelques rasades sans s'oublier et finit par s'affaler comme un paquet sous la table.

Mais M. Parjadis avait recouvré son sang-froid.

— Je suis flatté, dit-il au nouvel arrivant, de serrer la main d'un si grand guerrier. Monsieur le Maréchal de Saxe, qui, jadis, m'a fait sauter sur ses genoux, disait que le métier des armes était le seul où se vendaient encore des savonnettes à vilain.

— Sachez, madame, répliqua vivement Tranche-Montagne, qu'il n'existe plus en France ni vilains, ni nobles depuis deux jours. Tous les Français sont égaux, c'est à moi qu'ils le doivent et je m'en vante. Mais vous m'interceptez, sacrebleu, ma future cousine ! Je désire l'embrasser.

Je fus de nouveau poussé, traîné, précipité par vingt bras sur la poitrine de ce soldat magnanime.

Il me pressa aussitôt avec la force qu'il eût déployée pour monter à un mât de cocagne.

— Par ma foi, s'écria-t-il, voilà un minois qui me revient assez. Tiens ta chandelle droite, Augustin, ou je te montrerai que je peux aussi bien raser un pucelage que les murs de la Bastille.

— Vous avez rasé la Bastille ? demanda l'abbé d'un ton goguenard.

— Oui, grosse maman ! À l'heure où je vous parle, on est en train d'enlever ce qui en reste avec des brouettes. Mais je crève de faim et de soif ! Allez-vous laisser un brave mourir d'inanition sous vos yeux, tas de fainéants ? Allons ! Catherine, Edmée, Manon et toute la clique ! grouillez-vous, Tonnerre de Dieu ! Vive la Nation ! Je vais vous raconter de quel bois nous nous chauffons à Paris.

Pendant qu'on le servait, mon bon maître prit la parole :

— Pardon, capitaine, dit-il...

— Sergent, madame, et je m'en honore.

— Cher sergent, rectifia M. Parjadis, qui décidément, jouait de malheur avec ce militaire.

— Cher sergent !... bannissez de vos discours ce qualificatif ! ça sent l'aristocrate ! Appelez-moi Tranche-Montagne, c'est le nom d'un héros.

Tout le monde était rangé en silence autour de ce nouvel Achille ; seul Augustin, rendu jaloux par les menaces de son cousin, s'était mis à l'écart et m'avait entièrement accaparé.

— Le Roi, demanda M. Parjadis, aurait-il donc ordonné la suppression de cette prison d'État ?

— Le Roi ! ça existe-t-il le Roi !... Non, madame, c'est le Peuple, le Peuple-Souverain qui, conduit par votre serviteur, s'en est emparé après une terrible bataille. Cinq cents canons ont tiré sur nos frères, nous les avons encloués. Mille malheureuses victimes de la tyrannie pourrissaient sur la paille humide des cachots, nous les avons délivrées. Aujourd'hui, la forteresse n'est plus qu'un amas de décombres sur lequel les enfants du peuple jouent à saute-mouton... Vive Necker !

— Enfin, je contemple un héros ! s'écria ma tante en remplissant deux verres. Buvons à vos prouesses. Je regrette, sergent, de n'avoir qu'une seule nièce, j'aurais été fière de posséder un pareil neveu et je n'eusse pas hésité à jeter dans la corbeille de mariage ma maison de Cambrai, celle qui est contiguë au palais de Monseigneur l'Archevêque.

— Patience, riposta Tranche-Montagne, dans quelques jours nous partagerons les biens du Clergé. Les nobles aussi auront leur tour. Et maintenant, mes amis, voici des cocardes, pavoisez !...

Il tira d'un sac quelques insignes bleus et rouges et les étala sur la table.

— Que chacun en orne ses vêtements et ses chapeaux. Hier, c'était un objet séditieux, aujourd'hui, c'est le ralliement des Patriotes. Pour l'avoir foulée aux pieds, on a pu voir comment les gardes-françaises ont promené au bout d'une pique la tête de Delaunay, le lâche gouverneur de la Bastille et celle de l'infâme Flesselle, l'affameur du pays ! Je viens célébrer ce soir avec vous cette grande victoire. Où niche ma belle cousine, l'adorable Jeanneton ? Vive le Peuple ! Je veux placer moi-même l'emblème de la Liberté sur sa poitrine virginale.

Mais Augustin ne l'entendait pas de cette oreille. Ses mains, comme un carcan, avaient emprisonné mes poignets et, en amant jaloux, il ne prétendait pas céder sa proie. Tranche-Montagne démasqua la manœuvre.

— Sacrebleu ! cria-t-il, ne m'oblige pas à me lever, j'ai un pied qui me démange. Vous, ma cousine, approchez sans crainte, je suis terrible pour les ennemis de la Nation, mais j'ai des trésors de tendresse pour les jolies filles. La patrie est mon culte et l'amour est ma faiblesse, ajouta-t-il avec fatuité.

— Viens, ordonna ma tante, embrasse l'*Effroi des Tyrans*.

— Voilà qui est bien parlé, dit le soudard en me serrant le corps entre ses cuisses nerveuses pour me décorer, tout en m'appliquant sur la bouche un baiser puant le tabac et le vin.

Il se pencha vers l'abbé et lui glissa en sourdine :

— Quel dommage qu'elle soit promise à cet imbécile d'Augustin qui n'a jamais su seulement mettre un baril en perce : j'en aurais si bien fait ma femme.

— Il est encore temps, murmura Bérangère avec un sourire engageant, la fleur n'est pas cueillie et je vous la garantis dans toute sa fraîcheur.

À ces mots, Tranche-Montagne m'enveloppa d'un tel regard de concupiscence que, profitant d'une minute d'inattention, je m'évadai de son étreinte, aussi effarouché qu'une jeune fille, pour chercher un refuge dans les bras d'Edmée.

**

Il était tard, lorsqu'après une journée aussi agitée je pus enfin me reprendre auprès de mon bon maître. La lune, dans son plein, éclairait la cour de la ferme, quelques couples s'étaient bien livrés au plaisir de la danse, mais fatigués sans doute par les durs travaux du jour, ils avaient disparu peu à peu. Bientôt, il ne resta plus que ma tante, causant à voix basse avec le sergent devant une hécatombe de bouteilles et Augustin assis près de moi sur un tronc d'arbre. Mon galant me faisait en coulisse des yeux blancs, tout

en poussant par intervalle des soupirs à fendre l'âme. C'était à la fois grotesque et douloureux.

Tranche-Montagne s'avança vers nous.

— Je suis chargé de porter un message à la municipalité de Beauvais, dit-il, mais il m'est impossible d'accomplir cette mission sans un dernier entretien avec ma cousine.

À ces mots, Augustin se dressa sur ses ergots, comme un coq prêt à la bataille. Mais le vainqueur de la Bastille est un rude gaillard. Il le fit pirouetter, l'envoya rouler dans l'herbe comme une toupie d'Allemagne et tandis que mon jaloux se relevait, il lui appliqua un magistral coup de pied dans le postérieur, le deuxième de la journée.

— Va voir là-bas si j'y suis !

Débarrassé de son cousin, mon nouveau prétendant me déclara :

— Tout est convenu avec votre tante, ma chère Jeanneton, je vous enlève. Demain matin à l'aube, un carrosse de louage vous attendra sur la route de Chantilly. Nous nous dirigerons sur Paris où je vous épouserai par-devant le curé de Saint-Roch.

Je ne sais pas, ma chère Lucrèce, si vous vous rendez compte de ma stupeur en entendant ces paroles. Je m'étais bien, depuis quelques heures, familiarisé avec mon rôle et mes vêtements de jeune fille, mais j'avoue qu'en sentant ces larges mains me couvrir de brûlantes caresses, je n'ai pu m'empêcher d'avoir la chair de poule. Tout en me triturant les épaules et les bras, il me disait :

— Ne tremblez pas comme ça, ma belle Jeanneton, je ne suis pas un croquemitaine ! Soyez fière, au contraire, d'épouser Tranche-Montagne, le héros du jour, l'effroi des dragons de Lambesc et du Royal-Allemand, plutôt que ce lamentable Augustin à qui, paraît-il, un sorcier a noué l'aiguillette. L'amour, voyez-vous, ma charmante, est le plus beau des passe-temps.

J'étais vermoulu. J'eus cependant la présence d'esprit de lui dire :

— Mais, sergent, y pensez-vous ? Comment me décrocher de votre cousin ? Ne va-t-il pas passer la nuit à faire sentinelle ?

— Où avais-je la tête ? vous avez raison, cet animal-là est jaloux comme un tigre. Mais je vais lui trouver de la besogne.

Il se dirigea vers une écurie, ouvrit la porte à deux battants, puis ayant détaché de leurs loges une demi-douzaine de poulains, il les poussa dehors à coup de fouet et leur donna la clé des champs.

— Augustin ! Augustin ! cria-t-il, ta cavalerie f... le camp ! Soyez tranquille, me dit-il, il en a bien pour une demi-journée avant de les avoir remis en cage. À bientôt.

Il sauta à cheval, m'envoya un baiser et disparut au galop dans un rayon de lune.

Je reconnus aussitôt dans ce merveilleux dénouement, une habile manœuvre de mon bon maître.

Je pus enfin le rejoindre. À la lueur d'une lampe fumeuse, il traçait sur la table des figures géométriques en trempant le doigt dans son verre.

— Mon cher élève, me dit-il, je calcule la distance qui sépare le ballon de la planète Vénus. Suivez mon raisonnement. Voici Vénus, ce rond crucifié par le bas, voici la Terre, ce cercle surmonté d'une croix, ce point-là est le ballon. Nous connaissons la distance entre la Terre et Vénus, je ne mets pas en doute les calculs de Kepler, ni ceux de Tycho-Brahé ; Cassini les a vérifiés. La puissance ascensionnelle du ballon étant de quatre lieues à l'heure, je parle de son passage dans la région atmosphérique, nous ne possédons plus qu'un inconnu. Il me sera donc facile, à n'importe quel moment du voyage, de faire le point céleste. Ce qu'il fallait démontrer.

— Je quitte à l'instant Tranche-Montagne, mon Révérend, il m'a instruit de vos projets.

— Tranche-Montagne est un joyeux compagnon, un peu hâbleur — il faut croire le quart de ce qu'il raconte — mais il se passe certainement de graves événements à Paris et je crains fort que cela ne retarde mon départ pour les astres.

— Vous ne croyez pas, mon père, que la Bastille ait été détruite ?

— Non, certes, mais elle n'en vaut guère mieux. La Bastille, mon cher petit, n'est qu'un symbole ; on peut la démolir, n'en laisser pierre sur pierre, il y aura toujours des Bastilles sur la terre et sans doute plus dures que celle-là. C'était jadis une puissante frondeuse que le canon de Turenne a bien assagi. Comme les vieilles gens, elle était devenue indulgente à la fin de ses jours. J'y visitai, il y a quelques années, Monsieur de Mirabeau qui expiait, en compagnie du marquis de Sade, son cousin, certaines peccadilles de jeunesse. Ces messieurs recevaient et donnaient des dîners dans leurs appartements, ils sortaient même le soir avec l'autorisation du Gouverneur et rentraient avant l'aube. Ils étaient quatre ou cinq de cet acabit, surveillés par de vieux invalides qui étaient plutôt des domestiques que des gardiens. Quant au millier de personnes et aux cinq cents canons de Tranche-Montagne, c'est une légende inventée par l'imagination populaire sur laquelle ne manqueront pas de broder plus tard les historiens de mauvaise foi. Depuis longtemps, on n'y torturait plus personne et les oubliettes servaient de caves à vin. Mais l'acte de rébellion commis par le peuple est très grave, la Bastille était un piédestal, gare à la statue !

— Croyez-vous, mon Révérend Père, que le sergent nous envoie un carrosse ?

— Ceci, mon fils, ne dépend pas de la volonté de cet homme, mais de l'Être Suprême ou du moins de ce que nous qualifions de tel ici-bas. Ce guerrier est, comme nous-mêmes, entre les mains de cette puissance occulte qui préside aux destinées humaines. Peut-être ne sera-t-il pas au rendez-vous, mais la Providence sera à son poste, soyez-en certain. Tranche-Montagne pourrait aussi bien être pendu haut et court, par un caprice du sort, que vous tenir demain soir dans ses bras. Tout dans la vie est incertitude.

— Ah ! monsieur l'abbé, dis-je en frissonnant, quelle sera la colère de ce galant lorsqu'il va découvrir la supercherie !

Mais mon bon maître ne parut pas s'émouvoir outre mesure de mes craintes.

— À ce sujet, belle Jeanneton, je me suis demandé, dans l'intimité de ma conscience si, poussé par les circonstances, je me trouvais dans la nécessité de vous faire épouser Augustin ou Tranche-Montagne, pour lequel des deux conviendrait-il d'opter.

— Ah ! mon père ! dis-je avec l'accent du désespoir, cette mascarade, j'y compte bien, va prendre fin. Épouser Augustin ou Tranche-Montagne ! ah ! je suis indigné qu'une pareille conjecture ait pu se présenter à votre esprit ! Je n'en désire aucun, l'un sent le corps de garde et l'autre pue l'étable.

— Mon enfant, me répliqua avec calme M. Parjadis, il ne faut jamais dire : je ne ferai pas ceci, je ne ferai pas cela. Le sage doit être prêt à toute éventualité et, pour se mettre à l'abri d'une surprise, envisager le pire. Vos fiancés, dites-vous, ont un fumet de mouton et de pipe ? J'ai connu des jeunes filles, des plus belles et des plus délicates, élevées dans le luxe et les parfums, qui durent convoler avec des vieillards ne fleurant pas la rose. Elles n'en sont point mortes.

— Mais, mon Révérend, à force de me voir sous ces falbalas, perdriez-vous de vue mon sexe ?... je suis un garçon !...

— Demandé en mariage à titre de fille ; je suis bien obligé de vous traiter de la sorte, de mettre dans la balance les avantages et les inconvénients des deux parties, comme si j'étais votre mère. Augustin fait avec vous un mariage d'amour, Tranche-Montagne un mariage d'intérêt et vous un mariage de raison. Augustin est un galant qui se dépense en soupirs et qu'il faut payer en espérances. Avec Tranche-Montagne, comme au jeu du Roi, il faudra éclairer. Avec Augustin, je peux retarder de quelques jours la consommation du mariage, Tranche-Montagne voudra user de ses droits de suite. Avec Augustin, on court à la catastrophe ; son père, un paysan avare et madré, fera ressortir devant le juge qu'il y a tromperie sur la marchandise livrée, que son fils est devenu la risée du pays, qu'aucune fille n'en veut plus. Non, ma chère Jeanneton, il ne faut pas épouser Augustin. Avec Tranche-Montagne, on peut mieux s'arranger. C'est un militaire et ces gens-là prennent un écu sans se soucier de l'effigie. Le dilemme se pose : ou il

consommerait ou il ne consommerait pas. Dans ce dernier cas, je lui ferme la bouche avec ma bicoque de Saint-Omer ; s'il vous viole, c'est nous qui exigerons une indemnité pour crime de sodomie.

J'allais lui demander en quoi consistait ce crime, lorsque l'abbé se leva précipitamment, éteignit la lampe et me dit en me saisissant le poignet :

— Suis-je pris de vin, mon enfant, ou victime d'une hallucination ?
Retournez-vous sans bruit, mon fils, avec prudence interrogez l'horizon.
Des fantômes s'avancent vers nous.

Je fis demi-tour sur moi-même, j'osai un regard. Mes cheveux se hérissèrent sur mon crâne, je ressentis un coup au cœur, je m'accrochai à la table pour ne pas m'effondrer.

Là, à une centaine de toises, sous la pâle lueur de la lune, deux formes indécises, ondulées comme des flammes, se mouvaient dans la pénombre avec des gestes étranges. Ces êtres effrayants, que la terreur m'empêchait de distinguer, paraissaient fluides, transparents, se fondre l'un dans l'autre puis se détacher ensuite, effleurer le sol et finalement s'évanouir.

Je tremblais de tous mes membres, le Révérend soufflait comme un bœuf.

— Ils ont disparu dans l'ombre de l'écurie, me murmura-t-il, mais l'Enfer a préparé quelque chose et ce n'est pas fini.

Je poussai un soupir désespéré.

— Écoute, mon enfant, je ne crois pas aux revenants, mais que savons-nous sur l'au-delà ? L'empire des morts aurait-il vomi le barbier et sa femme ?... Ne l'oublions pas ! nous avons un sinistre compagnon de voyage qui nous accompagne depuis Senlis. Il vit à nos côtés, il marche dans notre sillon, s'est assis à ce festin et a bu dans notre verre : c'est le remords...

— Ah ! mon père, ces spectres vont-ils nous dévorer ? dis-je en frissonnant.

— Ils peuvent nous atteindre et nous entraîner avec eux. On cite des exemples terribles. L'abbé Mesnil-Grand m'a raconté qu'il avait dit trois

messes basses pour un fantôme qui frappait chaque soir à sa porte. En 1699, un chevalier espagnol vit son propre enterrement dans un cimetière et fut assassiné le lendemain. Dom Calmet rapporte qu'une fille étant morte à la suite d'un viol, revint dans la nuit, comme un vampire, sucer le sang de son meurtrier ! Mais silence ! les voyez-vous reparaître ! Ce sont des larves qui rampent sur la terre. Dieu permet parfois ce miracle pour rappeler sa puissance et sa justice à la mémoire des vivants.

La peur appelle la peur. Je n'avais jamais vu mon maître dans un pareil état d'agitation. Mais plus de doute, le couple fantastique, après une légère hésitation, se dirigeait délibérément vers nous.

Tout à coup, M. l'abbé Parjadis poussa un long éclat de rire.

— Était-je fou ! on a parfois des moments d'absence, des paniques de l'âme contre lesquelles l'esprit le mieux équilibré ne saurait se défendre. Mais ce sont nos baigneuses de la forêt de Chantilly, drapées dans nos robes de bure. Je reconnais l'habit si je ne reconnais pas le moine. Cette rencontre n'est pas des plus agréables, nous voilà avec de nouvelles intrigues sur les bras.

Il fit un pas en avant et les interpella :

— Qui êtes-vous ? des êtres humains ou une de ces vagues apparences qui flottent un instant dans la nuit pour se dissiper aussitôt ? De noirs démons ? Si vous sortez de l'Enfer, au nom de la Sainte Trinité, je vous adjure de rentrer sous terre !

Il traça dans l'air un grand signe de croix. Les deux fantômes s'inclinèrent et l'un d'eux dit d'une voix suave, qui me rassura aussitôt sur la suite de cette aventure :

— *Tremble, un dieu te poursuit pour venger nos douleurs,
J'ai voulu sur ta tête attirer des malheurs,
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Rends-nous nos vêtements et reprends ton cilice !*

M. l'abbé Parjadis répondit sur le même ton et dans le même esprit :

— Avancez sans crainte, mes sœurs, vous apportez le miel du Mont Hymète, prenez place auprès de nous, nous ne saurions trop honorer la langue de l'Olympe et les déesses qui la parlent. Auprès de vous, l'abbé Delille n'est qu'un vulgaire versificateur.

— J'accepte, murmura le fantôme en bon français, car nous avons faim, nous avons soif et c'est un bien vilain tour que vous nous avez joué.

— Madame, dit mon bon maître en installant les nouvelles venues devant les reliefs du festin, n'évoquons pas le passé, seul le présent a quelque valeur puisque nous en sommes les maîtres. L'avenir n'est qu'un billet d'escompte sur l'éternité. Jeanneton, mettez-vous aux ordres de ces divinités sylvestres, approchez ce jambon, lavez ces verres, versez l'hydromel, ordonnez tout comme aux Champs Élyséens. En récompense, Eurydice vous donnera deux grains de cinnamome cueillis sur les rivages du Styx, pour prolonger votre vie de cent ans.

— Voici, dit la nymphe Eurydice, ma compagne Io qui eut l'honneur de partager la couche de Jupiter.

— C'est en effet la fille d'Inachos, s'écria mon bon maître. À sa corpulence, à ses yeux ronds, à son museau renflé, je l'avais d'abord prise pour Pasiphaé, mais j'étais trop poli pour prononcer son nom.

— Eh bien moi, je vais vous dire qui vous êtes, riposta Io au comble de la fureur : un voleur, un scélérat, un prêtre sacrilège, un affreux coquin et j'espère vous voir pendre tous deux, demain, dans la cour de cette ferme.

— Évidemment, dit l'abbé, je le reconnais, je ne suis pas une jolie femme.

— Vous y ajoutez l'impertinence. On vous fera votre procès, M. l'abbé Euloge Parjadis !

Mon bon maître reçut sans sourciller le coup en plein visage. La furie continua :

— Le billet de Monsieur de Montgolfier, trouvé dans votre bréviaire, vous a trahi. Quand vous serez branché à dix toises dans les airs, il vous sera loisible de méditer avec fruit sur la direction des ballons.

— Il est exact, rétorqua M. Parjadis, peu ému par ce violent réquisitoire, que je porte ce nom terrestre. Je le dois au hasard de ma naissance, je ne l'ai ni sollicité, ni répudié. Dans peu de jours, je monterai dans la planète Vénus où je pourrai, en connaissance de cause, choisir le nom qu'il me plaira.

— Libertin et séducteur me paraissent vous convenir, si j'en juge par les papiers que j'ai découverts dans vos poches, riposta la nymphe Io.

— Ah ! madame, répliqua le professeur d'Histoire ecclésiastique, vous avez plongé vos mains dans mes poches, hélas ! pour en retirer le mensonge et y laisser la vérité, comme dans *La Besace* du bon La Fontaine. Je ne suis pas un débauché et ma jeune compagne n'est nullement une gourgandine. Apprenez un secret qui m'a été confié sous le sceau de la confession et qui modifiera, j'en suis certain, la sévérité de votre jugement : Jeanneton que voici, issue d'une famille noble, avait été jetée dans les horreurs d'un cloître par un père dénaturé. Une Princesse du sang s'intéressant à elle, me donna l'ordre de la délivrer. Comment désobéir ? Je devins *Le Ravisser malgré lui*. Vous pensez si l'Official a lancé ses plus fins limiers à mes trousses ! Sous cet habit monastique, je devais succomber dans la lutte si Dieu, dans sa bonté, ne vous avait suggéré l'idée, mes chères sœurs, d'abandonner vos vêtements sur le bord d'un ruisseau. Il se sert souvent des plus humbles actions pour exécuter ses plus vastes desseins. Vous avez été l'instrument de la Providence. Réjouissez-vous, ce bain miraculeux vous aura non seulement lavées de la souillure du corps, mais aussi de la crasse de l'âme.

La nymphe Eurydice prit alors la parole :

— Cette histoire est touchante, écartez de votre esprit tout sujet de crainte. Désormais, cette jeune fille est sous ma protection. Suivez-moi au château de Saint-Leu.

Mais la vache Io ne l'entendit pas de cette oreille.

— Eh ! quoi s'écria-t-elle, tu oserais présenter cette coureuse et ce défroqué à Madame la Comtesse de Genlis ?

— Ouvrir les cloîtres ! mais, ma chère, c'est à l'ordre du jour ! Madame de Genlis est trop fine pour refuser d'entrer dans les vues d'une Princesse du sang. Jeanneton fera partie des *Veillées du Château*.

Mais l'abbé aussitôt :

— J'ai connu Madame de Genlis toute jeune, lorsqu'elle était Comtesse de Lancy, chanoinesse au chapitre d'Alix. J'ai lu, comme tout le monde, ses fameuses *Veillées du Château* qu'elle a fait apprendre par cœur aux fils du duc de Chartres, une fêrûle à la main. Jeanneton est très pudique et n'a jamais montré que le bout de son nez. Elle pourrait avantageusement figurer à côté de Mademoiselle Bonne, Mademoiselle Colère, Mademoiselle Patience, sous le nom de Mademoiselle Modeste, dans cette édifiante galerie de fantoches, dit le malin abbé.

— Vous acceptez alors ma proposition ? s'écria Eurydice en battant des mains.

— Avec enthousiasme, nymphe.

— Vous allez suivre la route de Chantilly jusqu'au premier carrefour, expliqua Mademoiselle Eurydice, le château est à un quart de lieue.

— Je n'oserai jamais affronter la Comtesse sous cette mascarade, déclara Io, je n'ai pas envie de tomber dans le ridicule. L'abbé ! rendez-moi ma robe !

— Je ne saurais le faire qu'avec pudeur, répondit M. Parjadis. Io, tournez-vous !

— Il s'agit bien de pudeur, observa l'ex-épouse de Jupiter en enlevant le froc et en le lançant à la tête de mon bon maître, j'ai assez de votre odeur de bouc !

— Et moi de l'odeur du péché, répliqua l'abbé du tac au tac.

— Insolent ! s'écria Io à moitié nue, me prenez-vous pour une catin ?

— Par égard pour les oreilles chastes, madame, n'appelons pas les choses par leur nom.

Il secoua son froc avec ostentation et s'en revêtit.

— Trêve de mots d'esprit, s'écria la bonne Eurydice, les gens d'esprit n'ont pas le sens commun. L'abbé, faites avancer notre équipage. Je conserve cette bure, elle me va à la perfection, Jeanneton et moi avons la même taille. Ma petite, je vous fais cadeau de ma toilette. Je vous présenterai à Madame de Genlis sous cette robe, ce sera plus décent.

— Puisse-t-elle être longtemps encore une robe d'innocence, dit l'abbé avec un petit rire satanique.



— Voilà ce qu'on peut appeler un coup de maître, un revirement de la fortune, s'écria M. l'abbé Parjadis en suivant avec moi la route de Chantilly. Jusqu'à présent, nous n'étions que des aventuriers, nous devenons des voyageurs. Il ne faut jamais désespérer, mon enfant, *carpe diem*, tout se classe dans la vie. Seuls les hommes, par leur ignorance et leur bêtise, dérangent les desseins de Dieu. Il nous délivre de Tranche-Montagne et d'Augustin par surcroît.

Il réfléchit quelques instants et ajouta :

— Madame de Genlis n'est pas une inconnue pour moi. C'est une blonde vaporeuse, un peu passée, nièce de Madame de Montesson et précepteur des enfants d'Orléans. Signes particuliers : cultive la vertu des autres et excelle dans les récits larmoyants. Elle nous fera bon accueil, surtout si nous savons exciter son goût de femme mûre pour les fruits verts. C'est une fausse prude, elle n'a jamais mis Chérubin à la porte de son alcôve, à plus forte raison s'il se présente caché sous les traits d'une innocente jeune fille. Raymond, votre fortune est faite.

Mon bon maître laissa vagabonder sa puissante imagination dans mille conjectures, mais j'étais si loin de M^{me} de Genlis que, malgré moi, je n'écoutais plus.

Depuis l'apparition d'Eurydice, mon cœur était plongé dans une ivresse cachée mais profonde. Sous un masque d'indifférence, je brûlais du désir de la revoir. Je ne puis encore aujourd'hui évoquer ce premier contact de la femme sans en être sincèrement troublé et j'en conserve en moi-même une impression fraîche et délicieuse. Ne connaissant de l'amour ni ses rancœurs, ni ses dégoûts, je me livrai aux impulsions de ma sensibilité naissante avec la fougue de la jeunesse. Je ne m'inquiétais pas de savoir si ma passion serait partagée, ni de tout cet à-côté qui dénature souvent les élans spontanés du cœur ; un instinct très sûr m'attirait vers cette créature que le hasard ou plutôt le destin, avait placée sur mon chemin. Plus tard, je l'ai compris : l'amour-passion est tout autre chose et il ne faudrait pas, ma chère Lucrèce, assimiler ce sentiment physique à celui, beaucoup plus pur et d'une essence plus élevée, que j'ai éprouvé pour vous. Ils sont frères, mais pas du même lit.

Mon professeur marchait d'un pas rapide, bercé par un perpétuel soliloque. Tout à coup, il parla d'Eurydice. Je devins attentif.

— Quel régal littéraire, mon cher élève, pour un vieux latiniste comme moi, d'entendre déclamer, par un fantôme, à minuit, dans la cour d'une ferme, sous les pâles rayons de la lune, ces fameux vers des *Géorgiques* :

*Un jour tu poursuivais ta fidèle Eurydice.
Eurydice fuyait hélas et ne vit pas
Un serpent que des fleurs recélaient sous ses pas.*

*La mort ferma ses yeux, les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes,
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira,
Le Rhodope en gémit et l'Ebre en murmura*^[4].

On exprime rarement la douleur qu'on ressent, Orphée a trouvé dans Virgile le traducteur immortel de la sienne. Mais elle est belle, cette Eurydice, je ne parle pas de celle d'Orphée, mais de la nôtre. Elle est également intelligente et cultivée. Son cœur est accessible à la bonté, cette qualité si rare de la femme, qu'il ne faut pas confondre avec la sensiblerie. Elle possède toutes les qualités susceptibles de séduire un homme. Quelle dangereuse sirène ! Ah ! mon fils, méditons sur le sort d'Orphée !

J'étais suspendu à ses lèvres, me figurant, je ne sais pourquoi, qu'il allait peut-être m'éclairer sur mes propres sentiments, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre sur la route.

La lune était couchée, l'aube pointait à peine, il était difficile de percer les ténèbres, mais mon maître ayant l'ouïe fine reconnut de loin le trot précipité de l'âne.

— Les nymphes rebroussent chemin, que se passe-t-il ?

— Seigneur Jésus ! je suis morte ! s'écria Io en nous apercevant, des brigands entourent le château de Madame de Genlis et vont y mettre le feu.

Eurydice sauta la première de la voiture. Elle paraissait très agitée.

— La Comtesse a pu fuir, dit-elle, avec le marquis de Sérizy, Pamela et le Comte de Custine. C'est une jacquerie. Ils ont failli être massacrés. On criait : « À bas les privilèges ! mort aux aristocrates ! à bas la dîme ! » C'est affreux ! nous avons fait demi-tour qu'allons-nous devenir ?

L'abbé réfléchit.

— Tout est remis en question, c'est un faux départ, dit-il ; la Providence n'en fait pas d'autres. Comme toujours, c'est nous qui en payons les pots cassés. Eh bien, madame ! ajouta-t-il en s'adressant à la nymphe Io, suis-je encore un bandit, un assassin ? Mon larcin vous a sans doute sauvé la vie. Étiez-vous sûre de sortir indemne de cette bagarre ? Mais nous n'avons pas le loisir de perdre un temps précieux en considérations oiseuses. Il faut sur l'heure quitter ce pays, il sent mauvais. Voici mon plan : un militaire veut épouser Jeanneton ; pour rentrer à Paris, il a mis un carrosse à notre

disposition. Cet équipage doit attendre quelque part sur la route à une lieue d'ici, sautons dans votre carriole pour rejoindre ce sauveur.

— Mais nous ne pourrons jamais contenir tous les quatre dans cette petite voiture ! s'écria Eurydice, il va falloir nous diviser.

— Nous diviser ! répliqua vivement M. Parjadis, je n'y consentirai qu'à la dernière extrémité. J'ai charge d'âme et ne puis, même pendant quelques minutes, me séparer de Jeanneton.

— Confiez-moi cette enfant, dit la nymphe, j'en réponds comme de moi-même. Je m'appelle Marie Loiseau et voici ma tante.

— Marie Loiseau ! raison de plus ! rien ne me dit que vous ne vous envolerez pas avec elle, et puis quel esclandre ! un moine courant la prétentaine avec une jeune fille ! mais c'est un cas réservé par l'Église.

— Mon père, donnez-moi l'absolution et pour que les convenances soient gardées, je prends le prénom de Jean et je deviens le frère de votre pupille. Un frère a toujours le droit de veiller sur la vertu de sa sœur.

— Oui, mais à condition que la vertu soit du voyage.

Mon bon maître allait sans doute soulever d'autres objections, lorsque la nymphe Io, que la peur tenaillait, le prit à bras le corps et le poussa malgré lui dans le véhicule. L'âne, se sentant au complet, partit de lui-même comme une flèche.

Mon professeur avait raison de craindre pour ma vertu de garçon, autrement difficile à garder que celle d'une fille. Ce tête-à-tête avec Marie Loiseau était miraculeux et seule la Providence, selon les termes de M. Parjadis, était capable d'avoir placé mon innocence, pour l'éprouver, dans une situation aussi périlleuse.

Pour l'instant, je ne m'en souciais guère. Plongé dans le ravissement d'une pareille aventure, je restais au milieu du chemin, écoutant d'une oreille joyeuse le bruit de la voiture s'éloignant dans le lointain. En me voyant perdu dans les nuages, Marie Loiseau revint sur ses pas.

— Eh bien, ma chère petite amie, à quoi songez-vous donc ? dit ma délicieuse compagne en m'entraînant ; ce n'est pas le moment des rêveries, pressons-nous pour rejoindre ma tante.

Je marchai à ses côtés, en me serrant instinctivement contre elle ; la chaleur de son corps, toute sa chair que je sentais si proche, m'inondaient d'une volupté inconnue.

— Comme vous êtes chatte, dit-elle un peu énervée par ma caresse obscure, nous ferons, je crois, de bonnes petites camarades. Jeanneton est une sainte de cuisine, laissez-moi vous appeler Jeannette, c'est plus joli.

Je pris sa main et je la gardai longtemps dans la mienne.

— Vous me raconterez votre histoire. Oh ! je l'ai comprise, il ne faut pas une grande expérience de la vie pour la deviner ! Vous êtes entre les mains d'un bon vieux séducteur dont les trompeuses promesses vous auront arrachée à votre couvent. Mais les gens d'Église sont des malins, je les connais. Ne pouvant vous épouser, il passe délicatement la main à un galant de fortune afin que la morale soit sauvegardée. Comment s'appelle ce militaire ?

Je n'avais, on le conçoit bien, aucun intérêt à la contredire.

— Tranche-Montagne, répondis-je naïvement.

— Tranche-Montagne ! mais ce n'est pas un nom de chrétien, c'est un saint de contrebandier ! Il est vrai que ce nom est bien trouvé pour faire de la contrebande d'amour ! Vous aimez votre... tuteur ?

— Oh ! non, madame, murmurai-je, honteux de donner un accent de vérité à tous ces affreux mensonges.

— Je m'en doute. À nos âges, les jeunes gens seuls nous séduisent. Vous devez avoir un bel amant qui va mourir de chagrin en apprenant votre trahison. Ne rougissez pas ! À vingt-cinq ans, on n'est plus une ingénue !

— J'ai dix-huit ans, madame.

— Mais c'est une novice ! Vous paraissez davantage ! Je ne m'étonne plus de tant de candeur et d'inconséquence. Pauvre petite ! si on vous a séparée de votre amoureux, vous devez être désespérée ! Serait-ce lui qui vous poursuit ? Rebroussons chemin, tout s'arrange en amour ! je m'en charge !

Elle interpréta mal le silence obstiné, et pour cause, que j'opposai à sa naturelle curiosité.

— Vous vous méfiez de moi ! Nous nous connaissons si peu, il est vrai, et je suis si indiscreète !

Je pris mon courage à deux mains.

— Oui, j'aime quelqu'un, je vous aime, Madame.

Elle tressaillit, s'arrêta, me fixa avec attention, puis éclata de rire. Ah ! que ce rire me fit mal !

— Mais nous ne nous comprenons pas, ma belle, ce n'est pas de ce sentiment-la qu'il s'agit. Vous confondez l'amitié et l'amour. Dieu, qu'elle est naïve !

Les larmes me montèrent aux yeux. Elle s'en aperçut.

— Vraiment ! je vous ai fait de la peine ! Voyons, expliquez-moi : comment m'aimez-vous ? c'est si mystérieux le cœur des jeunes filles !

Je répondis :

— Je vous aime de toute mon âme et je voudrais ne jamais vous quitter.

— Mais c'est charmant ce que vous me racontez là !

Elle me donna un baiser sur la joue et ajouta :

— Je ne me croyais pas capable d'inspirer une telle tendresse. Eh bien ! si cela est possible, je vous garderai auprès de moi, je vous apprendrai à lire dans l'alphabet de l'amour et à écrire avec une encre de volupté. Je vous ferai connaître de grands seigneurs, des amis puissants qui vous prendront

sous leur protection... Mais oui, nous, les femmes, avons besoin de protecteurs. Que deviendrions-nous sans Monsieur de La Tour d'Auvergne ou le duc de Praslin ou Monseigneur de Comminges ? Je vous mènerai à l'Opéra, vous verrez danser Mademoiselle Allard et la Vestris, la fille du grand Vestris surnommé le roi de la danse, et la petite Grandi qui, tous les soirs, monte en carrosse à quatre chevaux avec Monsieur de Narbonne, son amant. Vous n'êtes jamais sortie de votre couvent ?

— Jamais, madame.

— Quelle chance ! c'est toute une éducation à faire ! Moi, j'adore ça ! Levez la tête ! Vous êtes grande et belle fille, vos traits cependant manquent de finesse, j'arrangerai cela. En somme, pour devenir une agréable servante de Vénus, que vous faut-il ? un peu de rouge aux lèvres, un signe bien placé sous la paupière et un coup de fer de Léonard. Si j'étais chargée de votre avenir, je n'hésiterais pas à vous présenter au comte d'Artois, *le seigneur des bagatelles*, le seul gentilhomme qu'une fille de qualité puisse fréquenter sans déchoir.

En devisant ainsi, nous avions abattu du chemin sans nous en apercevoir. Ma compagne avait fait à elle seule les frais de la conversation. Je n'avais retenu de tous ces discours, de tous ces noms inconnus pour moi, que la promesse de ne plus la quitter.

La nature s'éveillait, le concert des oiseaux saluait de cris divers le lever du soleil, des bandes de moineaux s'égayaient devant nous ; jamais je n'ai senti la vie plus intense et plus belle que ce matin-là. J'arrachai à la hâte dans un champ de blé des marguerites, des bleuets et des coquelicots et j'en fis un bouquet rustique pour ma bien-aimée. Mais elle observa que les moines n'avaient pas pour habitude de fleurir leur scapulaire ; elle me prit les fleurs des mains et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle confectionna une délicieuse gerbe qu'elle épingla à mon corsage. C'était le gage de son amitié et l'occasion d'un baiser.

Arrivés au détour d'un chemin, nous vîmes enfin, à notre grande joie, une voiture garée sur la route. Auprès d'elle, un cavalier immobile interrogeait l'horizon. Dès qu'il nous aperçut, il prit le petit galop et se dirigea vers nous.

— Voici sans doute le terrible Tranche-Montagne, me dit Marie, mais où sont nos compagnons ? je ne les aperçois pas, se seraient-ils égarés ? votre tuteur aurait-il enlevé ma tante ? voilà votre fiancé qui approche. C'est un bel homme, mes compliments ! Je suis votre frère, ne l'oubliez pas, ma mie, et quoi qu'il advienne, je ne vous abandonnerai jamais entre les pattes de ce grossier mirliflor.

J'allais, de joie, lui sauter au cou, lorsque Tranche-Montagne parut et mon geste en resta là.

Dès qu'il découvrit le moine, sa figure se rembrunit, il arrêta son cheval et debout sur ses étriers, il plaça la main au-dessus de son front comme quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux. Il s'écria :

— C'est pour bénir notre union que vous traînez ici ce lévite, ma belle ? la graine de curé ne manque pas à Paris !

— C'est mon frère, lui dis-je.

— Jean, pour vous servir, beau sergent, dit Marie en s'inclinant.

— Mais je ne vois pas votre tante, ma chère Jeanneton.

— Elle attend son confesseur, déclara Marie avec un aplomb imperturbable.

— Son confesseur ! c'est donc un couvent tout entier qui vient célébrer le sacrifice d'une vierge ? demanda-t-il avec une grimace significative.

Il mit pied à terre et me souleva dans ses bras comme une plume. Il me couvrit de baisers et toucha dans la main de mon frère.

— Vous vous ressemblez, dit-il visiblement rassuré, les mêmes yeux, le même nez, la même taille...

— Nous n'avons qu'une toute petite différence, dit mon frère.

Tranche-Montagne poussa un grand éclat de rire en disant :

— Il est dégourdi ce garçon pour son âge ! Vive la petite différence !

Il lui tapa sur l'épaule d'un geste amical. Ce seul mot avait rapproché les distances. Ils avaient compris l'un et l'autre qu'ils parlaient la même langue. Inutile de dire que je n'avais nullement saisi la grossièreté de cette grivoiserie et que seul mon cœur s'était serré à la vue d'une familiarité de mauvais goût. Aussi, en parcourant le chemin qui nous séparait du carrosse, je fis peu de cas de leurs propos. Mais là, une discussion s'engagea avec le cocher : cet homme désirait partir de suite, il devait être rentré le soir, disait-il, à Chantilly ; du reste, il déclara ne pas vouloir dépasser Montmorency. On finit par se mettre d'accord et on décida d'attendre quelques minutes encore et de brûler la politesse à la tante et au confesseur s'ils ne paraissaient pas.

À ce moment-là, j'aurais dû protester et ne pas indignement abandonner mon bon maître, refuser de m'embarquer dans la voiture, Tranche-Montagne n'aurait pas passé outre. Je n'en fis rien. Pourquoi ? vous me le demandez avec angoisse, Lucrèce, je le sais bien, hélas, pourquoi ! parce que, connaissant les théories étranges de l'abbé sur les femmes, je redoutais les sarcasmes dont serait l'objet ma passion pour Eurydice. Le respect humain me fit commettre là une première lâcheté dont les conséquences furent incalculables pour moi.

— Mais notre tante n'en finit pas de se confesser ! elle doit avoir la conscience bien noire ! déclara Mademoiselle Loiseau qui caressait le projet de m'enlever au nez et à la barbe de M. Parjadis, mon soi-disant séducteur.

— En avant ! cria Tranche-Montagne, ravi de cette aubaine, en faisant caracoler son cheval à côté de la portière, une tante, sacredieu, ça se retrouve toujours !

La lourde patache s'ébranla. C'était une vieille berline du temps de Louis XIV, sans ressorts, sans coussins, prête à s'effondrer au moindre cahot. Mais que m'importaient la dureté du siège, l'état lamentable des chemins, les secousses à rompre les vertèbres ! Ne tenais-je pas mon idole dans les bras ! Pour un garçon de dix-huit ans, quel plus moelleux oreiller que le sein de la maîtresse aimée et quel remords n'eût pas été étouffé sous ce délicieux coussin de plumes !

Je ne vous raconterai pas ce voyage à Montmorency dans ses détails, ma Lucrèce, un seul mot les contiendra tous : j'aimais et pendant quatorze lieues, j'ai pu m'enivrer de l'objet de mon amour. Le bonheur est un état simple qui se résume en une action qui dure ; on n'est pas sciemment heureux, on est bêtement heureux, comme on a faim, comme on a soif. Ceux qui, pour exciter leurs désirs, recherchent le charme des grands bois, les arômes du printemps, le murmure de la forêt ou la poésie d'un clair ruisseau, exigent de la nature l'aide morale qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes. Mais moi, j'étais l'amoureux intégral. Mon unique soin était de vivre la plénitude de mon rêve et mon seul souci, d'écarter tout objet étranger à ma passion.

Oui, ma chère Lucrèce, je n'ai gardé qu'un souvenir confus des incidents de la route, des galopades de Tranche-Montagne, des stations prolongées dans les vide-bouteilles, d'un déjeuner sur l'herbe où les propos galants échangés sous mon nez entre mon fiancé et ma divine compagne assaisonnaient tous les plats.

Une question cependant me tracassait : devais-je dévoiler mon sexe à M^{lle} Loiseau ? Tôt ou tard, je serai bien obligé de lui apprendre la vérité. Ne me considérerait-elle pas comme un fourbe et un imposteur ? Oui, mais en me découvrant de suite, me garderait-elle l'intérêt qu'elle m'avait si spontanément témoigné ? c'était peu probable. Et puis, n'était-il pas urgent que Tranche-Montagne continuât d'ignorer ma véritable identité afin d'exercer jusqu'au bout ses bons offices à notre égard ? Tout compte fait, la prudence me dicta de conserver cet état-civil jusqu'à notre arrivée à Paris.

Depuis longtemps, le soleil avait disparu lorsque nous atteignîmes le village de Montmorency. Notre cocher nous arrêta devant une auberge de modeste apparence, sans doute la seule du pays. Nous décidâmes de poursuivre notre voyage, mais l'hôtelier nous informa qu'à la suite des événements du 14 Juillet, les barrières de Paris étant fermées, il était imprudent de s'aventurer la nuit dans de mauvais chemins pour, en fin de compte, coucher à la belle étoile. Il nous offrit l'unique chambre de son auberge et nous acceptâmes son offre avec empressement. Un dîner plantureux fut commandé par Tranche-Montagne et le vin commença à circuler sur la table. Un problème se posait : qui de nous occuperait le lit ? L'hôtelier, croyant me faire plaisir,

imagina de prendre avec lui le moinillon afin de me laisser seul avec mon amoureux.

Je frissonnai en entendant une pareille proposition. Qu'allais-je devenir ?

— Je suis une jeune fille ! m'écriai-je.

— Voilà une fière occasion de devenir femme un jour plus tôt, déclara le sergent en se frisant la moustache. Elle ne se doute pas du bonheur qui l'attend.

Mais heureusement Marie s'interposa.

— Je ne quitte pas ma sœur, dit-elle, je coucherai avec elle dans le lit et vous, militaire, vous prendrez vos quartiers d'été dans un fauteuil.

Le sergent fit la grimace, et tout en paraissant se résigner, il réfléchit que le moindre évènement était de nature à rompre l'équilibre de cet arrangement provisoire et qu'il valait mieux dissimuler que protester.

Quant à moi, j'eus de la peine à modérer mes transports de joie. Comment vous décrire, ô ma Lucrèce, dans quel état de surexcitation je me trouvais ! La volupté peut, à la rigueur, s'exprimer avec des mots, mais il n'y a pas de phrases honnêtes capables de dépeindre la sensualité physique. C'était délicieux et énervant à la fois. Quoi ! j'allais me trouver allongé dans un lit avec une femme ! sentir son corps près du mien ! et quelle femme ! une déesse que ma timidité n'eût jamais espéré effleurer du doigt quelques heures auparavant.

J'avais la gorge serrée et j'étais affamé de tout autre mets que de ceux étalés sur les plats. Je n'y touchai que du bout des dents. Il n'en fut pas de même de Marie ; elle fit copieusement honneur à ce festin pantagruélique. Les propos étaient à bâtons rompus, les gaillardises et les sous-entendus galants se croisaient sur la table comme à une partie de jeu des grâces. Parfois, le sergent accompagnait ses paroles de gestes très osés qui eussent fatalement, sans l'intervention de ma compagne, mis un point final à ma carrière de jeune fille. Mais Tranche-Montagne avait un culte de la bouteille égal au moins à celui qu'il rendait à Vénus. Les pintes, les pots, les dames-jeannes

se succédaient sans trêve, à la grande joie de mon amie qui se flattait déjà de noyer ses feux érotiques dans le jus de la treille. Mais nous étions loin du compte ; c'était un solide gaillard qui absorbait le vin à l'instar d'une éponge.

Comme en toute chose il faut considérer la fin, il fut question d'aller se coucher. Tranche-Montagne déclara que ses bottes le faisaient souffrir et me demanda cyniquement de les lui ôter.

— C'est l'office de l'épouse, ne faut-il pas qu'elle commence son apprentissage ? déclara-t-il en m'attirant traîtreusement entre ses genoux.

Mais Marie, aussi prompt que lui, saisit une épingle et lui en fit sentir cruellement la pointe sur la cuisse.

L'homme aux bottes poussa un cri terrible. Il se leva et voulut s'élancer sur son adversaire, mais mon défenseur s'étant emparé d'un landier, s'écria en le brandissant au-dessus de sa tête :

— Est-ce ma faute, enfant chéri de la gloire, si vous vous êtes frotté à mon cilice ! Ceci est un avant-goût de ce qui vous attend si vous venez troubler notre sommeil.

Cette attitude énergique le désarma, il poussa un grognement et pour éteindre sa colère, vida le contenu d'une bouteille de vin.

On accédait à notre chambre, située au premier étage, par un escalier de bois prenant naissance dans la cuisine. Le sergent saisit la chandelle et nous montâmes à sa suite jusqu'au palier ; Marie le taquinait, le pinçait, tout en ayant le désir de se débarrasser de lui. Aussi déclencha-t-il une vive offensive contre ceux qu'il appelait dans son langage des camps : *des constipés de l'amour* et déclara qu'il partagerait notre couche. Marie fut inflexible et finit par lui faire entendre raison.

— C'est un dragon de vertu, ma petite, s'écria-t-il, que vous avez amené là ! Envoyez-le à Trianon fermer le b... de l'Autrichienne.

Comme il était ivre, on se garda bien de relever cette abominable calomnie. Enfin, on le décida à s'étendre sur une botte de paille à la porte de notre chambre en lui abandonnant la chandelle pour qu'il ne s'avisât pas d'éventer le subterfuge de M^{lle} Loiseau. Malheureusement, la porte ne fermait pas et un rai de lumière filtrait par l'ouverture.

Le lit était immense, il aurait pu, à la rigueur, contenir quatre personnes. Après m'être dévêtu, je me plaçai du côté de la ruelle et j'attendis en frémissant l'arrivée de ma chère compagne. Je tremblais dans mon coin et je passais par toutes les phases de la joie et de la crainte. Soudain, le lit craqua et Marie s'étendit à mes côtés, expression très relative, car le champ de bataille était si large, que deux pieds au moins nous séparaient l'un de l'autre.

— Cette porte est un nid à surprise, me dit-elle à voix basse, mais si notre Goliath tente d'en franchir le seuil, je me charge de le lui faire repasser plus vite qu'il ne voudra.

Je me rapprochai d'elle et lui donnai un baiser qu'elle me rendit. J'osai alors avancer la main et la glisser doucement le long de son corps qui tressaillit à ce contact imprévu. Je m'égarai sur ses seins, aussi fermes et aussi froids que le marbre et, je le compris, sa pudeur ne s'effarouchait pas de mon audace.

Enhardi par cette première conquête, mes doigts coururent au hasard un peu partout, maladroitement sans doute, mais guidés par l'intense désir de surprendre ce fameux secret qui, depuis de longues années, troublait mes nuits d'adolescent.

Elle parut se prêter avec complaisance à ce jeu pervers et j'ignore si, dans ma candide simplicité, j'aurais fini par percer l'angoissant mystère de l'amour, mais Tranche-Montagne ne m'en laissa pas le loisir. Le plancher gémit, la porte s'entr'ouvrit et une ombre s'avança vers nous.

— Mes petits agneaux, dit-il d'une voix pâteuse, vous n'aurez pas la cruauté de me laisser sur la paille pendant que vous accaparez un bon lit dans lequel nous pourrions dormir à l'aise tous les trois.

La faible lueur venant du couloir ne lui permettait pas de distinguer nos visages, mais il eut un geste si prompt et si calculé, qu'il s'écria :

— Jeanneton est sur le bord. Ne serait-il pas juste de me laisser divertir avec elle ?

— Où l'Église n'a pas mis son sceau, l'homme ne mettra pas le sien ! retirez-vous ! s'écria Marie en se jetant sur moi.

Ce mouvement fut le signal de notre défaite. Voyant la place libre, l'ivrogne voulut s'en emparer, mais étant sur le point de tomber, il se raccrocha aux rideaux de la courtine et s'affala à plat ventre sur le lit. De là, en agitant les bras et les jambes, il se faufila comme une couleuvre dans la ruelle. En même temps, je sentis le contact de ses mains. Je ne pus réprimer un cri de terreur.

— Ah ! te voilà, galopin ! dit-il, décampe de là et vite ! cède ce poste d'honneur à Jeanneton.

Marie m'attira vers elle et me dit dans le creux de l'oreille : — Changeons de place, je vais le délivrer pour cette nuit du péché de concupiscence.

— Je vous entends chuchoter, que complotez-vous là ? cria-t-il.

Pour lui donner le change, Marie prit la parole :

— Je viens de décider ma sœur à vous obéir, mais promettez-moi de la respecter.

— Elle aura le respect et les hommages qui lui sont dus, hurla Tranche-Montagne, je le jure, par toutes les pucelles du monde ! Que le Grand Turc me fasse eunuque si je viole ce serment !

Je me reculai sur le rebord du lit, de mauvaise grâce, mordu au cœur par un vague instinct de jalousie, puis je n'entendis plus rien. Marie, étendue sur le dos, entre nous deux, ne bougeait pas ; on eût dit que le sommeil avait enfin terrassé l'énergumène, quand soudain les draps se soulevèrent, le lit fut

secoué avec violence, les jambes de Marie s'agitèrent et je compris qu'elle soutenait un corps à corps terrible avec la brute qui l'avait enlacée.

Je me dressai aussitôt pour lui porter secours, lorsqu'un cri effroyable retentit. C'était le sergent qui râlait. Sa respiration haletante m'envoyait le vent d'un soufflet de forge. Il hurlait d'une voix lamentable, en se tordant de douleur comme une anguille :

— N. de D... tu m'arraches les tripes !... tu m'assassines !... J'ai la fourche de Lucifer dans le ventre !

— Je t'avais prévenu ! N'éveillons jamais le chat qui dort !

— Ah ! scélérats ! vous êtes deux contre un : le frère et la sœur ! Qui me déchire de la sorte ? est-ce toi, bougre de frocard ou cette sacrée Jeanneton ? Ce sont des jeux de catin !... desserre cet étau ! grâce ! grâce !...

— Te tiendras-tu tranquille ?

— Vous pouvez bien aller au diable tous les deux et le pucelage avec ! je suis guéri d'une fantaisie où il faut sacrifier sans combattre la moitié de ses armes !

Ce fut tout ; quelques instants après, l'ivrogne libéré s'étant retourné contre la muraille, remplit la chambre d'un ronflement sonore.

Le danger était passé ; néanmoins, je n'osais remuer le petit doigt. Marie paraissait morte. J'allongeai le bras pour m'assurer qu'elle vivait encore.

— Chut ! fit-elle.

Une pendule sonna minuit. Par quel moyen avait-elle vaincu ce colosse ? me demandai-je. Je me rappelai la fable de Samson et Dalila dans la Bible, mais Tranche-Montagne n'avait pas de longs cheveux. À la rigueur, j'eus compris qu'elle eût tranché la tête à ce nouvel Holopherne ou enfoncé un clou dans le crâne de son ennemi comme la courtisane Jahel, mais je redoutais d'approfondir la nature des moyens dont elle s'était servie. J'étais

harassé de fatigue et malgré mon ardente curiosité, je sentais une somnolence invincible m'envahir. Ma compagne, assise sur le lit, était toujours immobile ; sans doute, comme une sentinelle avancée, elle gardait la frontière. Moi, je me laissai vaincre par la mollesse du lit. Mes paupières avaient un poids de vingt livres et, insensiblement, je m'anéantis dans le sommeil.



Je ne sais depuis combien de temps je dormais, lorsque je fus brutalement réveillé par une grêle de coups de poing, de gifles, qui déferlaient sur moi avec l'intensité d'une avalanche : un véritable massacre. On a beau avoir dix-huit ans, ne s'être pas couché depuis quarante-huit heures, tomber de fatigue, aucun sommeil ne résiste à une semblable épreuve. Je me secouai dans une demi-torpeur, instinctivement je levai les bras pour me protéger, mais la volée était si habilement administrée, que mes mains ne rencontraient que du vent. Si c'était un rêve, il était cuisant. Dans mon inconscience, j'imaginai que Tranche-Montagne se vengeait sur ma peau de ses cruelles déceptions. Les horions redoublaient, ils frappaient à la cadence d'un rythme. Il fallut bien se convaincre de la douloureuse réalité ! c'était Marie, ma Marie bien-aimée, qui m'infligeait cette correction. Elle se pencha vers moi et murmura :

— Petit misérable ! tu t'es joué de moi ! Cette canaillerie va te coûter cher !

Elle ne me donna pas le temps de me reprendre, elle enjamba mon corps et sauta hors du lit.

Je compris aussitôt ce qui s'était passé. Mais comment avait-elle découvert ma supercherie ? Profitant de mon sommeil, avait-elle osé ?... Je ne pouvais supposer une pareille perversité de la part d'une jeune fille et cette pensée seule me faisait frémir. Quoiqu'il en soit, elle me rendait en arguments frappants la monnaie de mes mensonges et de mon imposture. Je ne m'attardai pas à ces réflexions. Marie essayait à tâtons de rassembler ses vêtements avec l'intention évidente de s'enfuir ; il fallait prévenir ce dessein. Je me levai à mon tour et j'allai vers elle.

— Mademoiselle, lui dis-je, frappez mais ne m'abandonnez pas !

— Non ! répondit-elle, tout est fini entre nous ! Vous m’avez bafouée, ridiculisée et exposée à la lubricité de cet ivrogne ! je ne vous le pardonnerai jamais !

J’étais plus mort que vif.

— Ah ! fis-je épouvanté, ne m’accablez pas ainsi !... Je suis si malheureux !

— Je cherche ma robe, mes bas, ma perruque, enfin tout ce qui m’appartient. Ne faites pas tant de bruit, vous allez réveiller votre complice !

Ce complice avait glissé de la ruelle sur le plancher et nageait sans doute dans les douceurs d’un rêve militaire :

— Portez armes !... Silence dans le rang !... l’Englumé ! rentrez les tripes !... Attention au deuxième mouvement !...

Marie ouvrit la porte et disparut. Je saisis mes habits de moine et je la suivis.

Dans le couloir, il faisait grand jour, je fus aveuglé par la lumière. J’écarquillai les yeux, mais ma terrible camarade s’était envolée. On eût dit qu’une fée, d’un coup de baguette magique, l’avait subitement fait disparaître. Je montai jusqu’aux combles et je la découvris enfin dans un appentis attenant au grenier. Elle s’était réfugiée là pour procéder à sa toilette. Je n’hésitai pas à affronter sa colère ; elle fut terrible. Je ne puis encore évoquer cette minute émouvante sans me sentir secoué par le vent d’une tempête. Elle-même était méconnaissable, sa figure décomposée respirait la haine et la colère, sa voix harmonieuse était aigre et sifflante, sa beauté n’existait plus, son âme divine s’était évanouie.

Ah ! mon bon maître ! comme à cette minute suprême tous vos conseils me revinrent à la mémoire et combien le remords de vous avoir lâchement délaissé sur la route ajouta une note tragique au malheur qui venait de m’atteindre !

— Que désirez-vous ? me dit Marie ; laissez-moi m’habiller. Allez rejoindre votre compagnon de débauche. Vous faites là un triste métier ! Et l’abbé Parjadis, avec quel aplomb il disait : « Nymphé ! je ne puis me séparer de Jeanneton, une jeune fille noble, protégée par une princesse du sang ! » Et j’ai donné dans le panneau !... et je voulais vous présenter à la comtesse de Genlis !... Vieux satyre ! quelle impudeur ! Le coup était bien monté ! Que vous a-t-on promis pour m’avoir attirée dans ce guet-apens ? Je suis assez grande pour choisir mes amants, monsieur !... je n’ai pas besoin de vos offices !... Je pense maintenant à la pauvre Lacaille ! en compagnie de quel fripon l’ai-je laissée !... Oui, Lacaille, Madame Loiseau... j’ai équivoqué sur le nom. Malheur à vous s’il tombe un cheveu de sa tête !

J’avais revêtu mon froc et m’étais jeté à genoux. Je restai la tête baissée, dans cette attitude, pour écouter cette longue semonce. Je me rends compte aujourd’hui combien devait être plaisant un pareil tableau : un moine prosterné devant une femme à moitié nue ! Quelle merveilleuse évocation de la Tentation de saint Antoine pour un peintre épris de sujets scabreux !

Cette humble position, si elle n’eut pas le don de désarmer ma cruelle interlocutrice, eut le pouvoir de la faire rire.

— Relevez-vous, vous êtes profondément ridicule, j’ai horreur des hypocrites et des cagots ! ne croyez pas m’attendrir avec vos singeries, votre costume ne m’en impose pas. En définitive, comment vous appelez-vous ?

— Raymond, madame.

— Raymond quoi ?

— Raymond tout court.

— Ce n’est pas beaucoup et je ne m’étonne plus que vous soyez un homme de rien !

— Je n’ai jamais connu mon père ni ma mère, j’ai été élevé par des prêtres, je suis licencié en droit canon dans l’ordre des Génovéfains. M. Parjadis est professeur d’Histoire sacrée...

— De sacrées histoires, ce serait plus juste, si j'en juge par celles que je sais. Comment puis-je ajouter foi à vos paroles ? vous avez donné la mesure de votre science en fourberie. Enfin, pourquoi avez-vous quitté votre couvent ?

À cette interrogation, je restai coi. Pouvais-je lui avouer mes projets astronomiques et lui révéler mon intention de monter dans Vénus ? Je me demande de quelle façon elle eût pris cette plaisanterie-là.

Ah ! Monsieur Parjadis ! pour convaincre cette femme de ma stupide innocence, que n'ai-je possédé votre éloquence et ce don de persuasion qui vous permet de présenter les idées les plus fantaisistes sous l'aspect de vérités premières !

Interprétant mal mon silence, Marie me dit :

— Voilà une question embarrassante, vous n'y avez pas encore réfléchi. Comme il ne m'est pas possible d'attendre l'inspiration, rendez-moi, s'il vous plaît, le service de découvrir dans ce village une voiture qui me ramène à Paris.

Je le compris à ces mots, j'allais définitivement la perdre. Subitement, le désespoir me saisit et je résolus d'en finir à l'instant même avec la vie.

Mes yeux se fixèrent sur un vieux sabre rouillé, égaré parmi d'autres objets dans ce triste taudis. Je m'emparai avec rage de cette arme, dans le coupable dessein de m'en frapper. Elle prévint mon geste, m'arrêta le bras, me désarma et jeta cet instrument par la fenêtre.

— Malheureux ! s'écria-t-elle, vous alliez commettre un acte irréparable ! détruire un bien que Dieu nous a prêté avec la mission d'en user sagement. On jouit de la vie, on ne la gaspille pas. Si l'ôter à quelqu'un est un crime, le suicide est une lâcheté. C'est le remords qui vous torture ?

— Non, fis-je de la tête.

— Serait-ce ma colère ? me demanda-t-elle d'un ton plus radouci.

— Oui, dis-je.

— Allons, mauvais sujet, j'ai été peut-être un peu trop sévère. Racontez-moi rapidement par quelles circonstances vous avez été amené à commettre l'acte honteux que je vous reproche ; je serai peut-être plus indulgente quand je vous connaîtrai mieux.

Mais les sanglots me montaient à la gorge et m'empêchaient de parler.

— Viens, dit-elle en m'attirant dans ses bras et en séchant mes pleurs, embrasse-moi. Ne poussons jamais quelqu'un au désespoir, nul ne sait ce que nous réserve l'avenir.

Elle me tendit la joue et me permit d'y déposer un chaste baiser. Je lui fis le récit de mes trois jours d'aventure. Je me confessai entièrement à cette bonne fille, avec franchise et naïveté, sans omettre un détail.

Si elle fut ravie de me voir aux prises avec la niaiserie d'Augustin Picassou, elle rit aux larmes en apprenant que mon bon maître allait s'embarquer pour la planète Vénus.

— Mais pourquoi, me dit-elle, fréter un ballon pour atteindre cet astre ? Vénus se rencontre à chaque coin de rue ! On peut monter au ciel sans être obligé de gravir les nuages. L'abbé a un grain dans la tête, qu'il prenne garde ! Croyez-moi, mon enfant, le bonheur est plus bas.

Je ne lui cachai pas l'histoire du barbier et de sa femme ; elle me rassura sur ce point. Enfin, je lui avouai les regards sensuels que j'avais jetés sur les nymphes de la cascade. Elle devint toute rouge et m'interrogea longuement sur les sensations que j'avais éprouvées.

— Voilà, me dit-elle, votre plus gros péché. Hier matin, vous avez dérobé la pomme sur l'arbre de la science du bien et du mal et cette nuit, vous avez essayé de la manger. N'ayez aucun regret, mon petit ami, je ne vous aurais pas donné le loisir de la croquer jusqu'au bout ; vous eussiez subi le sort de Tranche-Montagne. Mais à l'avenir, sachez-le : il est malhonnête de jouir de la nudité d'une femme à son insu. C'est un outrage à la décence et aux bonnes mœurs. Voilà des paroles qu'aurait dû prononcer Monsieur l'abbé

Parjadis, mais il en est bien incapable, étant aussi naïf que vous. Quant à l'élève, il a voulu jouer à *Daphnis et Chloé*. Comment ! vous n'avez jamais entendu parler de Daphnis et Chloé, monsieur le licencié en droit canonique ? Aurait-on oublié cette jolie fleur dans le *Jardin des racines grecques* ? C'est tout simplement l'histoire d'un berger et d'une bergère, épris l'un de l'autre, qui cherchent à satisfaire leurs désirs. Mais ils sont plus frustes que leurs chèvres auxquelles personne n'a appris l'amour. Ils croyaient que ce plaisir consistait en baisers nombreux, donnés avec volupté sur la bouche. Ils s'étendaient sur l'herbe pendant des jours entiers l'un près de l'autre, se tenant bras à bras, aussi étroitement enlacés que s'ils avaient été liés ensemble, sans rechercher davantage, pensant que ce fût là la dernière limite des conversations amoureuses.

Énervée sans doute par ce récit, M^{lle} Loiseau m'appliqua en guise de taquinerie, deux ou trois baisers du bout des lèvres, d'une façon si rapide, qu'il me fut impossible de les lui rendre. Elle cherchait, c'était visible, à irriter mes sens.

— Voyons, mon cher Raymond, dit-elle tout à coup en me fixant d'une façon étrange, je veux m'éclairer sur vous une fois pour toutes. Montrez-moi ce que vous eussiez fait si, en sortant du bain hier matin, je vous avais serré dans mes bras.

Elle avait fermé les paupières, mais à travers ses cils, je sentais peser son regard sur moi comme un encouragement muet. À ces mots, je la regardai, frappé de stupeur, n'osant croire à la hardiesse d'une pareille proposition, mais je vis qu'elle n'était point feinte. Devant cette attaque brusquée, mon inexpérience étant toute ma faiblesse, un trouble inconnu m'envahit aussitôt et je crus plus sage de me dérober, ignorant qu'en amour surtout, la fortune sourit aux audacieux.

— Je suis aussi embarrassé que Daphnis, me contentai-je de lui répondre.

Elle éclata de rire, un peu nerveusement et, pour dissimuler sans doute sa déception, elle me donna des petites tapes amicales sur la joue.

— Cela, mon mignon, ne fait pas mon compte, il y a longtemps que je ne suis plus Chloé !

Elle se leva pour se soustraire aux caresses pressantes dont rageusement je l'assailais et prit soudain l'aspect d'une grande dame offensée.

— Maintenant, Raymond, me dit-elle, soyons sages. Daphnis chercha un professeur ; peut-être bien vous trouverai-je un jour une initiatrice. Mais à l'heure présente, d'autres soins nous réclament. Il s'agit de quitter cette auberge et d'y laisser en gage Tranche-Montagne, le plus soiffard des sergents de l'armée française.

— Qu'allez-vous faire de moi ? lui demandai-je, ayant hâte d'en finir avec une question aussi angoissante, après la défaite que je venais de subir.

— De vous, mon petit ami ? j'ai besoin d'un secrétaire, je vous garde.

Je me réfugiai de joie dans ses bras.

— Ne vous réjouissez pas outre mesure, ajouta-t-elle ; serez-vous à mon service à titre de garçon ou de fille ? Il convient d'y réfléchir. Vous avez été si bon dans le rôle de pucelle que j'ai quelques remords à vous confier celui de puceau. Vous êtes une Agnès remarquable ! On vous eût pris pour la rosière de Nanterre, c'était à s'y méprendre, je vous souhaite un pareil succès comme galant !

— Ah ! madame, j'ignore, répondis-je, ce que l'avenir me réserve, mais veuillez me considérer, dès aujourd'hui, comme votre esclave le plus tendre et le plus dévoué.

— Eh bien ! dit-elle en me gratifiant d'un sourire dédaigneux, remplissez vos fonctions de suite. Nous sommes à une étape de Paris. Dans un quart d'heure, je veux voir une voiture devant la porte. Voilà qui est très suggestif, vous allez m'enlever à la barbe de Tranche-Montagne, puisque votre talent ne va pas plus loin !

Je me précipitai, mais elle m'arrêta par le bras.

— Vous êtes sans doute tout cousu d'or, car une voiture se règle d'avance et l'hôtelier ne laisse pas sortir les chalands sans qu'ils paient leur écot.

Je restai déconcerté, je ne possédais pas un rouge-liard et le sac de Marie, je le savais bien, brillait par son absence.

— Tranche-Montagne roule carrosse, et quand on roule carrosse, on roule sur l'or ! Ses vêtements sont devant la porte, fouillons ses basques sans scrupules, il a bien essayé de fouiller les miennes !

On en retira quelques louis et de la menue monnaie. Nous tendîmes l'oreille : le ronflement de notre camarade de lit n'avait pas cessé.

— Il cuve son vin, mais dérobons-lui ses vêtements pour lui ôter la tentation de nous poursuivre.

Elle saisit l'uniforme et le lança dans la soupente où nous venions de nous réconcilier.

La vue de l'or produisit son effet habituel. L'aubergiste nous procura un postillon qui promit de faire le trajet en deux heures. Les dépenses furent réglées avec un gros pourboire. Notre hôte nous accompagna chapeau bas jusqu'à la voiture.

Au moment où le cocher rassemblait ses rennes et saisissait le fouet :

— Une seconde ! cria Marie. Monsieur, dit-elle à l'hôtelier, veuillez réveiller le militaire. Informez-le de notre départ et demandez-lui de se pencher à la fenêtre, je ne veux pas partir sans lui faire mes adieux.

Quelques minutes après, est-il besoin de le dire, la tête ébouriffée et congestionnée de Tranche-Montagne à moitié nu, parut au balcon.

Je n'étais pas rassuré. Pourtant, je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'effarement qui se peignit sur son visage à la vue de nos échanges de costumes et l'œil stupide qu'il jeta sur notre équipage.

— Monsieur, lui cria ma maîtresse, je suis au regret de vous quitter si brusquement, mais des affaires pressantes me rappellent à Paris. Tenez, voici votre bourse, ajouta-t-elle en la lui lançant. J'ai payé nos dépenses et je garde un louis comme viatique.

À ces mots, le sergent parut recouvrer l'usage de la parole.

— Arrêtez-les ! cria-t-il en agitant ses bras comme un possédé, arrêtez-les !... on enlève ma fiancée !

Un éclat de rire lui répondit.

— Ah ! ah ! ah ! ce b... là veut épouser un moine ! Quel débauché ! dit Marie d'un ton gouailleur. Souffrez, au nom de la morale, que je m'interpose ! Quant au louis, ce n'est vraiment pas cher pour avoir passé la nuit avec *Clorinde Célestange* de la Comédie-Française !... c'est à peine le prix de la chandelle !... Adieu !

Mais ce nom eut le don d'exaspérer Tranche-Montagne.

— Ah ! tu es la Célestange ! la concubine du Comte d'Artois ! Je peux me vanter d'avoir couché avec la plus fière p... de Paris !

La comédienne haussa les épaules.

— Oh ! pour une simple place de parterre ! dit-elle en faisant une moue dédaigneuse. Si vous vouliez une baignoire, c'est un autre tarif ! Il vous faudrait, mon cher, les quartiers d'un maréchal de France !

— Nous nous retrouverons, ma belle, peut-être pas au théâtre, mais chez la Gourdan !

Mais la voiture était déjà loin.

— Je lui enverrai *[Le Gascon puni](#)*, un conte charmant de La Fontaine, finement illustré par Fragonard, me dit Clorinde. Il a quelque analogie avec son aventure. Nous le lirons ce soir à la veillée et nous ferons des folies, ajouta-t-elle en m'attirant voluptueusement dans ses bras.

C'est là, Lucrèce, dans ce carrosse, sur cette route ensoleillée, que j'ai reçu un baiser qui a été pour moi le baptême de l'amour. Deux heures après, nous étions à Paris.

TROISIÈME PARTIE

Mademoiselle Anne-Marie Célesta, *Clorinde Célestange* pour le théâtre, était âgée, en 89, de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Sa renommée avait, depuis longtemps, dépassé les limites de la scène et Tranche-Montagne, en la saluant avec cette familiarité poissarde qui est l'envers de la gloire, n'avait fait que consacrer, à travers la comédienne, sa popularité de courtisane.

Idole du public par son talent, elle était devenue bientôt reine de la mode par sa beauté.

Née à Turin de parents suisses, elle avait été élevée à Paris par la protection de M^{me} la Comtesse de Provence et destinée à la carrière dramatique, bien qu'elle eût manifesté, dès sa plus tendre enfance, un goût très vif pour la musique. Elle avait reçu les leçons de Dorival, acteur médiocre mais possédant une diction parfaite, qui la fit débiter, à quinze ans, sur la scène du Théâtre Français, dans le rôle d'Iphigénie de Racine ; ce fut un échec. La comédie lui convenait mieux et c'est dans Marianne, de [*L'École des mères*](#), que Clorinde remporta son premier triomphe. Depuis, elle a interprété Isabelle de *La Maison de Molière*, Cidalyse du *Jaloux malgré lui*, Mélite de *La Jeune épouse* et en dernier lieu, elle créa le rôle de Sophie dans *l'Héritière* de l'infortuné Fabre d'Églantine. L'auteur de *Philinte* avait spécialement écrit cette œuvre pour Mademoiselle Célestange qui s'y montra artiste consommée, mais la pièce, froide et sans intérêt, ne résista pas à la critique.

Les véritables succès de M^{lle} Clorinde Célestange se produisirent sur une scène autrement vaste que celle de la Comédie-Française : elle tint le

sceptre de la galanterie dans le royaume de Cythère, avec l'Amour à ses côtés et quelques grands seigneurs comme premiers ministres.

Je ne m'attarderai pas, ma chère Lucrèce, à décrire cette admirable statue de nacre aux yeux de pervenche, à la forme élancée et vigoureuse à la fois, aux hanches saillantes, aux seins fermes et palpitants ; vous avez dû entendre parler de l'émotion qui souleva le parterre lorsque, dans *L'Esclave des Nègres* d'Olympe de Gouge, elle déroula aux yeux des spectateurs émerveillés sa somptueuse chevelure sombre sur ses épaules nues. Aucun corps humain, sauf le vôtre, mon amour, n'a été plus digne d'être adoré à deux genoux.

Joignez à cela l'élégance des gestes, le génie des attitudes, une volupté singulière dans le regard et vous aurez le secret de cette puissance féminine qui a brillé avec tant d'éclat sur nos derniers beaux jours. Mais les vrais amants exigent surtout cette esthétique intérieure de l'âme qui ennoblit la matière et donne un reflet de la divinité à la beauté animale. C'était justement par là que péchait le chef-d'œuvre ; la nature, tout en la comblant de ses dons, avait refusé à Clorinde ces qualités morales qui sont le rachat de nos imperfections terrestres.

Par contre, elle l'avait dotée d'une langue acérée et mordante, cette arme redoutable qui a terrorisé pendant si longtemps les réunions littéraires et mondaines de notre siècle.

Célestange avait le verbe vif, pétillant, plein de saillies et de répliques à l'emporte-pièce, grivoises, parfois obscènes, mais pas plus qu'il ne fallait dans une société où la dignité consistait uniquement en l'art de tenir avec esprit les propos les plus risqués.

On ne saura jamais assez combien nos fameux nouvellistes ont dépensé de patience et de temps pour découvrir un bon mot. Clorinde les trouvait naturellement et c'est ce qui avait fait la renommée et le succès de son salon. Car elle aussi tenait salon — c'était à la mode — comme M^{me} Necker, M^{me} de Beauvau ou M^{me} de Beauharnais et ne le cédait à aucune de ces dames pour le nombre et la qualité des gens qui le fréquentaient. Pour ma part, j'y ai distingué Dorat, Collé, Legouvé parmi les hommes de Lettres, puis dans le monde politique, des Constituants

comme Cazalès, Barnave, plus tard les Girondins Buzot, Vergniaud, Barbaroux et bien d'autres, sans compter, vers la fin, quelques farouches Montagnards.

J'ai reçu bien des confidences et recueilli des tas d'anecdotes graveleuses sur cette courtisane remarquable, le symbole d'une époque à laquelle il n'a manqué qu'un Brantôme pour immortaliser les gloires.

J'ignore à quel âge elle a débuté dans la galanterie. À seize ans, elle est la maîtresse du banquier Adam qui se ruinera pour elle, ce qui fit dire à Sophie Arnoult : « — L'expérience ne sert de rien, voilà la deuxième fois qu'un Adam se fait expulser du Paradis Terrestre par un céleste Ange ! » Le comte de Marbeuf prit la succession. Il était vieux, impotent mais riche ; il loua pour Clorinde une petite folie bâtie par Gabriel à la Chaussée d'Antin et y dépensa une fortune. Le lit avait été placé sous un dôme de soie bleue surmonté de plumes blanches. « — Je vous avertis, dit-elle au Comte, ce n'est pas le dôme des Invalides ! » Le Comte lui ayant répondu que les vieilles bassinoires étaient celles qui chauffaient le mieux les lits, elle déclara : « — Ah ! mon cher, elles sont si longues à s'allumer ! » Elle ajouta ce sous-entendu grivois : « — Ne vous inquiétez pas des frais, j'ai un bail à vie ! » Le prince de La Tour d'Auvergne l'ayant surprise dans les bras d'Elleviou, un jeune chanteur d'opéra, lui dit : « — Vous ! une Célestange ! vous êtes un ange déchu ! » — « Déchu est un tour d'auvergne, Monseigneur, c'est déçu qu'il faut dire et vous êtes assez spirituel pour me répliquer : merci pour la cédille ! »

Le comte d'Artois, qui n'a fait que passer dans son lit par curiosité, se vanta d'avoir couché avec la perfection du vice. Ce propos fut rapporté à Clorinde qui riposta : « Le Prince est un enfant qu'on amuse avec des hochets dangereux. Qu'il prenne garde ! je pourrais bien l'endormir dans l'amour et le réveiller dans les larmes ! » Mais elle se targua partout de cette conquête éphémère.

Pour énumérer les amants de la Célestange pendant les quelques années qui ont précédé le nouvel ordre des choses, il faudrait consulter le Gotha. Je cite au hasard : le beau Lauzun, Sillery, le volage époux de M^{me} de Genlis^[5], le vicomte de Valence — le grand maître du persiflage — Narbonne — le

mignon de M^{me} Adélaïde — et tant d'autres qui se ruinèrent pour la vanité de goûter, au moins une fois, au plus chaud baiser de France. Elle enleva Saint-Prix à la Raucourt, Talma à Vanhove, Saint-Fal à Candeille. Elle les préservait, disait-elle, d'une insolation de laideur à l'ombre tutélaire de sa beauté. Elle n'était indulgente pour aucune camarade. Lorsque M^{lle} Lange abandonna le rôle d'Hermione pour le répertoire de Molière, Clorinde déclara à La Harpe : « — Voilà bien la plus tragique aventure arrivée à ce pauvre Poquelin depuis Armande Béjart. »

Les poètes et les hommes de lettres eurent aussi ses faveurs. Dorat lui dédia *La Roseïde* qui fut une chute lamentable. « — Il n'en reste plus que l'épine, dit-elle. »

Florian lui présenta un jeune comédien, poète sentimental, auteur dramatique et plus célèbre par une chanson champêtre que par ses tragédies. Il s'appelait Fabre d'Églantine. C'est à lui que je dois la plupart des détails qui m'ont ouvert les yeux sur le danger de s'attacher à une courtisane comme Clorinde. Aimons-la, disait-il, comme une fleur au parfum rare, mais gardons-nous de la cueillir. Enferme-t-on un rayon de soleil dans un flacon !

Fabre était un joli garçon, amant de la nature, écrivain délicat et sentimental. Comment cet homme aimable, surtout voluptueux, d'une mise élégante et soignée, s'est-il fourvoyé dans le groupe crapuleux des Chabot, des Chaumette et des Bazire ? Que de fois ne lui ai-je pas montré le gouffre où l'entraînait son ami Danton ; mais il croyait que la France était une bergerie et qu'il suffisait de tuer les chiens pour émanciper le troupeau. Aussi, les loups l'ont mangé. Mais si l'art, le goût, la poésie, survivent à la Terreur, si l'amour de la campagne se conserve au cœur des amants, on chantera longtemps encore :

Il pleut, il pleut bergère.
Presse tes blancs moutons,
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite allons.

*J'entends sous le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit ;
Voici, voici l'orage,
Voici l'éclair qui luit.*

Je rencontrai également dans le salon de M^{lle} Célestange, Camille Desmoulins, rendu populaire par la journée du 14 juillet. Il était toujours accompagné d'une jeune fille, Lucile Duplessis, qui plus tard devait devenir sa femme. On ne pouvait la regarder sans se sentir ému, tant il émanait de sa personne un charme pénétrant. J'y vis une fois M^{me} de Sainte-Amaranthe et la belle Émilie dont la volupté féminine dépassait peut-être la splendeur souveraine de Clorinde. Dans cette curieuse société, le général La Fayette brilla comme partout, avec la rapidité d'un météore, mais ne s'y fixa pas. Pour répondre aux malignités de son entourage, la maîtresse de maison s'en consola avec un mot : « Le frottement de deux corps ne produit pas toujours une étincelle. » Elle passa à autre chose.

De leur côté, les femmes en vue l'accueillaient à titre de comédienne ; M^{me} de Condorcet, par l'intermédiaire de Julie Carreau^[6], pour jouer *Le Barbier de Séville* et M^{me} de Genlis pour interpréter Rosine dans *Le Mariage de Figaro*.

Voici, ma chère Lucrèce, un essai biographique bien rapide de la redoutable Circé qui venait de s'emparer de ma jeunesse. La capture de mon cœur, en ce mois de juillet 1789, fut un événement plus considérable pour ma mince personnalité que la prise de la Bastille. Comme la plupart des romans sensuels, mon aventure sentimentale débuta sous les plus heureux auspices. J'ignorais tout de la femme, je n'aurais su distinguer une courtisane d'une personne de bonne compagnie, je considérai ma protectrice comme la fée Urgèle, de Favart, qui conduit aveuglément au bonheur.

Aux leçons d'un pareil professeur, je ne fus pas long à me déniaiser. On n'aura pas de peine à se figurer l'empreinte que durent laisser, sur la tendre imagination d'un jeune homme sortant du cloître, les enseignements donnés par Melpomène dans le Temple de la Volupté.

En quittant Montmorency, le voyage se fit rapidement et nous arrivâmes à l'hôtel de la Chaussée d'Antin pour dîner.

Un gros concierge à perruque à marteaux, tenant à la main une longue canne d'argent, nous ouvrit la porte. Il nous salua en s'inclinant jusqu'à terre et reçut quelques ordres de Clorinde à voix basse. Je vis ensuite descendre du haut d'un perron un petit nègre, vêtu de soie cerise, coiffé d'un turban à aigrette, qui se précipita sur les mains de sa maîtresse pour les couvrir de baisers.

— Sultan, murmura l'actrice en le repoussant, je n'y suis pour personne ; fais-nous servir un en-cas, je meurs de faim.

Aussi prompt qu'Éole, aussi léger que Zéphire, ce messager des Grâces fit une pirouette, grimpa en sautant les marches d'un immense escalier de marbre et disparut aussitôt. Nous suivîmes. Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour contempler les merveilles qui s'offraient à ma vue. Une tapisserie des Gobelins, *L'Enlèvement d'Europe* par Natoire, me produisit un tel saisissement, que Clorinde ne put s'empêcher de rire follement de ma naïveté.

Quelques instants après, nous nous trouvions assis en tête-à-tête devant une table décorée de fleurs et chargée de mets délicats.

Soyez sans crainte, Lucrèce, je ne m'attarderai pas à faire la description de la salle à manger, des salons, ni de la chambre à coucher où je ne pénétrai que plus tard. Je n'avais de regards que pour mon adorable hôtesse.

La présence continuelle de Sultan me gênait. Il servait de la nourriture à un petit king-charles installé comme un enfant gâté à l'autre extrémité de la table et qui grognait en me regardant.

— Médora a peur des moines, elle n'en a jamais vu ici, me dit Clorinde ; un homme de qualité, même inconnu, a toujours ses faveurs. Vous êtes encore un intrus. Vous logerez au second, mon cher enfant, dans une petite chambre isolée donnant sur le jardin, loin des indiscrets et sous ma surveillance. Vous ne conserverez pas le nom de Raymond, ce serait une erreur d'élégance, c'est la qualité à laquelle je tiens le plus ; je pardonne

tout, sauf d'en manquer. Vous serez Yorick. Les noms anglais sont très à la mode, surtout depuis *l'Hamlet* de Ducis.

Quelle lumière aurait traversé mon cerveau si j'avais pu me douter que Yorick était dans ce drame tout simplement le bouffon du roi !

Le dîner était terminé, Sultan présenta sur un plateau une flûte de champagne. Clorinde en vida lentement la moitié et m'invita à boire le reste à petites gorgées. J'appuyai ma bouche sur les bords du verre, mais le gaz, me passant par le nez, me fit exprimer une horrible grimace, ce qui mit le comble à sa joie. Le nègre apporta une deuxième bouteille, mais quand je vis le bouchon sur le point de sauter, je me bouchai les oreilles.

— Fi ! dit-elle, je ne vous aurais jamais cru aussi poltron pour un licencié en droit canon ! Sachez que M. de Fronsac, pendant sa mission en Russie, obtint les faveurs de la grande-duchesse de Courlande pour avoir rattrapé un bouchon de champagne avec les dents.

Vous le pensez, Lucrèce, à ce petit jeu, je perdis le peu de raison qui me restait, mais j'acquis cette gaieté folle et débordante qu'il est indispensable de posséder sans mesure dans de pareilles circonstances. Le champagne abolit cette tristesse morne qui m'avait assailli dès mon entrée dans ce palais des Mille et une Nuits, en songeant à l'humilité de ma condition et à la distance infranchissable qui semblait me séparer de cette grande dame. Clorinde eut vite fait d'échanger la coupe de Bacchus contre le carquois d'Éros. Me faisant signe de venir m'asseoir à ses côtés sur un sofa, elle me tint comme préface ce joli petit discours :

— Mon cher Yorick, en prenant l'engagement de m'occuper de votre avenir, j'ai contracté le devoir de faire de vous un jeune homme bien élevé. Je vous ai observé à table, vous mangez comme un quarteron de capucins sur le bord d'une route. On vous a enseigné le grec et le latin, mais vous parlez sauvage en français ; vous connaissez le mystère de la Sainte Trinité, mais vous ignorez celui de l'amour. Vous êtes semblable à ces belles plantes qui ont des racines profondes mais qui ne portent jamais de fleurs. Chaque matin, vous recevrez des leçons de grâce et de maintien, vous aurez un maître à danser, je ferai venir Gaviniès, il vous apprendra à jouer du violon et du clavecin, enfin vous m'accompagnerez au théâtre pour vous initier au

secret du beau langage. Si vous êtes un garçon d'esprit, vous saurez dans quelque temps aussi bien tenir une épée que tourner un madrigal.

En parlant ainsi, elle m'avait attiré sur ses genoux. Je sentais à travers l'étoffe souple de son corsage le frémissement de sa chair sur la mienne et le souvenir de la nuit précédente était trop présent à ma mémoire pour ne pas reconnaître le trouble que mes caresses lui avaient causé. Je restai immobile, tapi dans ses bras, n'osant remuer, par crainte d'indisposer cette sévère amante. Soudain, je tressaillis au contact de ses lèvres ; elles m'effleurèrent d'abord comme les ailes d'un papillon, puis lentement se fixèrent sur ma bouche. J'aspirai son souffle avec enivrement et sensualité, que dis-je, avec furie, jusqu'à en perdre haleine.

Je vous respecte trop, ma chère Lucrèce, pour m'appesantir sur ces premiers pas dans le chemin de la volupté.

J'ai toujours considéré l'amour physique comme une chose grave, contrairement à l'opinion de Clorinde. Je prétends qu'on ne saurait en parler à la légère sans violer les règles de l'honnêteté et de la bienséance. D'où vient que cet acte aussi commun que de boire et de manger, pratiqué par des millions de créatures des millions de fois par jour, connu de tout le monde, oblige le langage et la plume à de si grands ménagements ? Devons-nous attribuer à l'intransigeance de la religion cette réticence instinctive qui nous force à rougir d'une indécence et à défendre notre pudeur ? je ne le crois pas. Je n'ai trouvé ni dans Homère, ni dans Virgile, pas même dans Ovide, une description complète de l'acte charnel. Ceci prouverait que la même répugnance existait chez les anciens et que l'Église n'a fait que sanctionner une réserve naturelle. Je ne puis me représenter froidement, je l'avoue, la grossièreté de cette action sans éprouver une violente répulsion. Par contre, je me délecte encore au souvenir de ma chair étroitement enlacée et pressée contre deux seins d'ivoire, aussi frais en apparence que le marbre et toute ma vie je garderai l'impression de ces premières caresses qui ont préludé pour moi à la symphonie de l'amour. Mon innocence et ma simplicité, loin de déplaire à ma vicieuse maîtresse, paraissaient au contraire exciter ses désirs. Longtemps elle s'amusa de mes tâtonnements et de ma maladresse, elle jouait à égarer mes timides audaces et jouissait de voir ma pudeur aux prises avec les préjugés de la morale.

Enfin ayant poussé jusqu'à la dernière limite l'exaspération de mes sens, elle me saisit nerveusement dans ses bras et la nature fit le reste.

Il était je ne sais quelle heure du jour ou de la nuit, quand Clorinde me retira des mains la coupe de la volupté où j'avais plusieurs fois trempé mes lèvres. Elle jugea qu'une trêve était nécessaire. Chose étrange, je m'aperçus pour la première fois que nous étions entièrement nus. Quand et comment avions-nous abandonné nos vêtements ? je ne pourrais le dire, mais le rouge me monta au front et, par décence, je fermai les yeux. Je restai un long moment n'osant les ouvrir, me voilant le visage, tellement je me sentais honteux de cette monstrueuse nudité. Affolé, je cherchai du regard ma robe de bure, elle avait disparu. Mais j'aperçus au fond de la pièce, assis sur un coussin, les jambes croisées, le négrillon qui me regardait attentivement. Il ne bougeait pas, on eût dit une statue de cire ; la chienne Médora dormait à ses pieds.

Depuis combien de temps était-il là ? aurait-il assisté à nos tendres effusions ?... Horreur !... sa vue profane aurait-elle violé l'intimité de ma chair ?... aurait-il été l'indiscret spectateur de nos étreintes ?... découvert ce qu'un honnête homme cache soigneusement comme une chose sacrée ?... Une sueur froide m'envahit tout le corps, mes cheveux se dressèrent sur ma tête...

— Sultan ! s'écria Clorinde, va chercher des flambeaux et de quoi nous frictionner à l'eau de lavande. Il a la main très douce, ajouta ma maîtresse, il connaît les endroits sensibles et rendrait la vigueur à un mort.

*
**

Je demandais un jour à mon bon maître M. l'abbé Parjadis si nous avions une âme.

— Oui, mon fils, me répondit-il, mais une âme collective. J'entends par là qu'il n'existe pas l'âme de Pierre, de Paul ou de Jacques, pas plus que l'âme de l'homme ou l'âme des chiens, mais il y a l'âme planétaire. C'est un fluide invisible, impalpable, dans lequel nous sommes plongés comme le poisson dans l'eau. Il est le produit des vibrations de l'astre et anime toute

la matière, comme un courant électrique. Notre fin n'est qu'apparente car, morts ou vivants, nous sommes toujours immergés dans l'Océan-âme^[7].

Le Grand Ouvrier de l'Univers dut m'immerger également dans l'Océan-volupté pendant près de dix mois, car durant ce long espace de temps, trop court à mon gré, je vécus dans le culte aveugle de mon amour et l'adoration de mon idole. Les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire. Ah !
Lucrèce ! je passerai succinctement sur cette délicieuse période de ma vie qui rappelle, par certains côtés, celle de nos premiers parents dans le Paradis-Terrestre. Comme eux, ne concevant pas le mal, je ne pouvais en souffrir. Je ne puis me rappeler cette éducation sentimentale, cette initiation à la vie galante, sans me représenter la plénitude de la félicité sur la terre. Chaque leçon, chaque progrès dans l'ordre mondain ou artistique, avait presque toujours son épilogue sur le sein d'une maîtresse adorée.

Ce mode d'éducation est bien supérieur à celui de l'*Émile*. Il porte en soi son labeur et sa récompense immédiate et parfois aussi quelques châtiments. J'étais privé de caresses si je n'exécutais pas une révérence avec grâce, on m'enfermait impitoyablement la nuit dans ma chambre s'il m'arrivait de brouiller les figures d'un menuet. Parfois, on me pardonnait. Ah ! ces pardons ! je ne les oublierai jamais ! C'était à rechercher une punition pour la volupté de la voir lever. Après avoir passé des heures à me lamenter sur ma couche solitaire, j'entendais parfois à l'aube la clef de ma chambre tourner dans la serrure, la porte s'ouvrir avec mille précautions, un fantôme parfumé s'avancer à pas de loups vers ma couche, me tendre les bras, m'enlacer et me ranimer dans de délicieuses étreintes.

Clorinde avait ainsi l'art de ménager et de varier la sensualité de nos plaisirs.

Ma béatitude eût été sans mélange si un spectre ne se fût assis à mon chevet pour empoisonner, par d'incessantes apparitions, cette vie d'insouciance et de paresse.

Qu'était devenu mon bon maître, M. l'abbé Euloge Parjadis ? Ne l'avais-je pas odieusement lâché sur la route de Chantilly en compagnie de la vache Io de la Comédie-Française ?

J'avais posé quelques timides questions à Clorinde, mais elle m'avait répondu évasivement. Je compris qu'elle redoutait de s'étendre sur un pareil sujet. Était-ce par jalousie ou plus simplement par crainte que mon ancien maître ne vînt troubler la sérénité de notre liaison ? Dès que je prononçais ce nom suspect elle se hâtait de détourner la conversation. Je me promis d'interroger l'ex-épouse de Jupiter.

Io, de son nom véritable Zéphirine Lacaille, avait débuté au théâtre vers 1760 et après avoir rempli les utilités, elle jouait maintenant les rôles de duègne. Comme comédienne, elle n'était jamais sortie d'une médiocre obscurité, mais elle avait grand air, elle était très Comédie-Française et ressemblait à ces vieilles chambrières qui, à force de vivre auprès de M^{me} la Marquise, finissent par imiter comiquement les défauts et les ridicules de leur maîtresse.

Elle ne sympathisait pas beaucoup avec Clorinde. Témoin oculaire de ses légèretés, elle en voulait à sa jeune camarade de la négliger comme intermédiaire dans ses combinaisons galantes ; aussi, faisait-elle de rares apparitions dans ses salons.

Un soir où j'étais seul à l'hôtel, lisant pour tromper les heures d'attente *Les Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos — ce roman abominablement pervers, recommandé spécialement par ma maîtresse pour développer chez moi, disait-elle, l'esprit d'intrigue —, Mademoiselle Lacaille parut.

Pour la première fois, le hasard nous mettait tous les deux seuls en présence ; c'était l'occasion ou jamais de lui demander dans quelles circonstances elle avait pu regagner Paris avec mon bon maître.

À cette demande, elle me dévisagea et me dit sur le ton d'un odieux persiflage :

— Votre sollicitude est grande de vouloir aujourd'hui s'intéresser à nous et je suis flattée d'attirer votre attention bienveillante... Vous désirez donc connaître à un an de distance les mésaventures où nous ont jetés votre insouciance et votre égoïsme ? Sachez-le, jeune oison, nous nous sommes égarés dans une horrible forêt où le moine, toujours dans les nuages, me fit

errer pendant des heures entières et tourner en rond dans un labyrinthe aussi compliqué que celui de la Crète. Au coucher du soleil, nous étions revenus au point de départ. Qu'ai-je entendu ! Mon acolyte sacrait comme un païen, j'étais exaspérée et nos estomacs criaient famine. Pour apaiser la faim, ce compagnon facétieux me proposa de manger l'âne en commençant par la queue et en finissant par les oreilles. Voilà les propos qu'il tenait au lieu de s'apitoyer sur mon sort ! Enfin, nous risquions fort de finir nos jours dans cette Thébaïde, si un paysan ne nous avait sortis de ce mauvais pas. Moyennant l'abandon de notre petit équipage, il finit par consentir à nous ramener à Paris. Je n'ai jamais revu l'abbé.

— Vous a-t-il parlé de moi ? demandai-je timidement.

— Il n'a pas prononcé votre nom.

Cette indifférence me fit beaucoup de peine, mais ne l'avais-je point méritée ?

La duègne ajouta :

— Quant à vous, je vous félicite, vous avez troqué un vieux satyre contre une princesse et quelle princesse ! une des plus belles du théâtre ! qui vous assure un logis, la table et le reste ; vous êtes un garçon pratique.

— Oh ! madame ! fis-je indigné.

— De son côté, Clorinde a eu la main heureuse. Vous n'êtes pas un débauché ni un joueur, vous n'allez pas perdre au biribi le fruit de ses nombreuses infidélités, ni lui faire des scènes de jalousie, ce qui serait de la dernière impertinence. Vous fermez les yeux et je vous approuve ; en ménage, c'est le secret de la bonne harmonie. Je souhaite que tout cela dure.

Je surpris dans ses yeux un regard méchant. Ceci me révolta. J'ignorais les haines terribles qui s'allument au théâtre et celle-là était du nombre. Je ripostai du tac au tac :

— Cela durera aussi longtemps que les mauvaises langues ne s'en mêleront pas !

— Mon petit monsieur, me répondit Lacaille qui se sentit visée, laissons les mauvaises langues ; il n'est pas besoin d'écouter aux portes pour se faire une opinion, et vous agissez sagement en ne mettant aucun obstacle à la carrière de Clorinde. La fortune n'est pas stable, la noblesse a dû abandonner ses privilèges et M. le prince de La Tour d'Auvergne ses bénéfices. Il a disparu, ne pouvant soutenir le train de la Célestange qui lui dévorait certainement vingt mille livres par mois. La cassette royale est fermée et les profiteurs se serrent la ceinture.

L'affreuse vérité m'apparut.

— Mais, dis-je d'une voix angoissée, n'est-elle pas une grande artiste et ses revenus ne proviennent-ils pas du théâtre ?

— Une grande artiste !... le théâtre !... Ah ! ça ! de quelles nues tombez-vous !... c'est peut-être une grande catin, mais Clorinde n'a jamais été une grande artiste !

Elle venait de prononcer le même mot que Tranche-Montagne. La duègne, avec un sourire sardonique, continua :

— Et quant au théâtre, ce n'est pas avec les cent cinquante francs de feu qu'elle pourrait maintenir ce luxe à la Pompadour.

J'étais pâle comme un linge ; elle s'en aperçut et dut s'en réjouir, car elle me donna aussitôt le coup de grâce :

— Mais tranquillisez-vous, mon petit, Clorinde est une femme intrigante et subtile. Depuis longtemps, elle a vu venir l'orage. Un prince chasse l'autre, le métier l'exige. Elle couche ce soir chez Simond, un des plus gros actionnaires de la Compagnie des Indes, député de Paris, ami de La Fayette et de Barnave et je m'étonnerais fort qu'elle ne l'attelât dès demain au char de sa fortune.

Le coup était porté, elle sortit. Mais arrivée sur le seuil, elle me lança ce dernier trait :

— Les hommes nouveaux commencent à collectionner les pièces rares de l’Ancien Régime. Clorinde a été quelque temps la favorite du comte d’Artois et à ce titre, c’est un objet d’art.

Je restai anéanti. Un monde inconnu, insoupçonnable, apparut à mes yeux et j’étais aujourd’hui suffisamment dégrossi par mes lectures pour le découvrir dans toute sa laideur.

Faublas m’avait charmé par ses aventures aimables et galantes, mais j’avais mieux appris à connaître la vie dans *Les Liaisons Dangereuses* que dans tous les contes galants de Crébillon le fils ou les récits érotiques du chevalier de La Morlière.

Ce mauvais livre m’avait inspiré une sainte horreur pour toutes les marquises de Merteuil et les comtes de Valmont. Ne jouais-je pas un aussi vilain rôle ? ne venait-on pas de me le faire comprendre sans ménagement ? Il était inutile de partir à la recherche de la vérité.

Mais bientôt, un vif sentiment de jalousie effaça tous les autres.

— Ah ! m’écriai-je, c’en est fait ! il y va de mon honneur, je ne puis demeurer plus longtemps ici, ni accepter ce partage ! j’étais fait pour aimer une vierge ! Ici, je vis de l’argent des autres et je ramasse les miettes de l’amour. Je n’ai aucun goût pour le personnage de Lescaut. Aussitôt, une image terrible surgit devant mes yeux. Mon imagination, dans une répugnante bassesse, me représenta Clorinde et ce Simond se livrant, avec une sorte de fureur érotique, à tous les plaisirs de la chair. Désormais, me dis-je, il ne me sera plus possible de poser mes baisers sur une seule place de ce corps qui n’ait été souillée par des effusions étrangères. Plus je voulais chasser cette obsession maudite, plus elle revenait avec une douloureuse persistance. Je rentrai dans ma chambre et cette fois-ci, ce fut moi qui clôturai la porte au verrou mais en renfermant dans ma solitude le monstre qui me dévorait.

La crise dura toute la nuit au cours de laquelle je pris la ferme décision de fuir, d’abandonner Clorinde et de laisser à de plus fortunés le soin de l’entretenir. Je me jouais en soliloque une scène de jalousie, car au fond,

j'espérais qu'elle souffrirait cruellement de notre rupture et cet espoir de vengeance m'affermis dans cette atroce résolution.

La voix de ma maîtresse m'arracha à ce cauchemar. Elle secouait violemment la porte ; je me dressai de rage sur mon lit.

— Ouvre-moi, mon Yorick, criait-elle, que signifie cette nouvelle manière de se retirer sous sa tente comme Achille ?

Je me levai pour lui obéir. Elle entra et me dévisagea avec attention.

— Es-tu malade ? me demanda-t-elle, tu as les traits fatigués. Contre qui, monsieur, s'est-on barricadé ? Moi seule ai le droit, entends-tu, de fermer cette porte. J'emporterai la clef et je ferai enlever les verrous. Tu es un grand jocrisse... je devrais te punir sévèrement.

Elle s'assit sur mon lit et, pour tromper son énervement, me tira quelques touffes de cheveux.

— Malheureusement, tu le sais bien, vilain garçon, je ne peux pas te punir sans me punir moi-même.

Loin de répondre à ses caresses, je dérobai obstinément mes lèvres à ses baisers, comme un enfant boudeur, je me cachai sous les draps pour échapper aux tentations de son libertinage. À toutes ses questions, j'opposai le rempart d'un visage taciturne, ce qui parut l'exaspérer. Elle crut trouver dans le refroidissement de ma passion le motif de cette attitude énigmatique et toute nouvelle de ma part.

— Écoute-moi, mon Yorick, murmura-t-elle, le cœur bourré d'appréhensions, il y a une chose extraordinaire qui se passe ici. J'étais persuadée que personne au monde ne connaissait ta présence chez moi. J'avais même pris la précaution de changer ton nom pour égarer les recherches. Comment se fait-il qu'un homme de loi, vêtu de noir comme un corbeau, soit en bas et demande à te parler ?

J'ouvris des yeux effarés, je ne comprenais pas.

— Jure-le moi, mon chéri, tu ne veux pas me quitter ? Je t'aime par dessus tout au monde. Ce serait un crime contre l'amour qui pèserait éternellement sur ton cœur.

Elle vit que mon étonnement n'était pas feint.

— Mais alors, que signifie cette visite ? Viens, mon cher petit, nous allons demander ensemble à ce Brid'oison ce qu'il réclame de toi.

Jamais elle n'avait été plus caressante. Je m'habillai à la hâte et je l'accompagnai de mauvaise grâce.

Un individu, dont les vêtements sombres rappelaient ceux d'un exempt de police, attendait dans l'antichambre. Je pâlis à cette vue et l'assassinat du barbier et de sa femme passa comme un éclair devant ma conscience coupable. L'homme me dit d'un ton obséquieux :

— Vous êtes bien le sieur Raymond, ancien pensionnaire des Pères Génovéfains !

— Oui, monsieur, murmurai-je d'une voix étranglée, comme si un nœud coulant m'avait déjà serré la gorge.

— J'ai eu de la peine à vous trouver, j'aurais dû deviner que vous étiez réfugié dans le Temple des Grâces, dit cet inconnu en me tendant un rouleau de papier.

Clorinde le lui arracha des mains et le parcourut rapidement. Je suivais son regard avec anxiété et je pus voir son visage passer par les diverses émotions qui m'agitaient moi-même. Enfin, il s'éclaira d'un sourire.

— Rien de grave, me dit-elle.

Puis, se tournant vers le noir visiteur :

— C'est vous qui êtes M^e Bobin, notaire royal ?

— Je me mets à vos pieds, répondit le personnage en jouant des prunelles sur le déshabillé suggestif de Clorinde.

— Veuillez passer dans ce salon, monsieur, dit-elle avec déférence, nous sommes à vos ordres.

Quelques instants après, le notaire était installé devant une table et Clorinde et moi étions assis sur le divan, témoin de nos premiers ébats.

L'officier ministériel fouilla dans les basques de son habit et en retira un copieux dossier qu'il étala devant lui.

— Je désirerais, madame, dit-il, un deuxième témoin.

— Sultan ! appela Mademoiselle Célestange.

Le négrillon entra aussitôt, suivi de Médora, et s'assit en tailleur aux pieds de sa maîtresse.

Le notaire perplexe l'examina longuement, mais une œillade de ma belle le décida.

— Depuis le décret de l'Assemblée Constituante émancipant les hommes de couleur, ce garçon peut évidemment servir de témoin. Quel âge a-t-il ?

— Dieu seul le sait ! répondit Clorinde servant d'interprète.

— Son nom ?

— Sultan.

— Sa profession ?

— Il est gardien de ma petite chienne.

— Piqueur, écrivit sans hésiter l'homme de loi. Je vais vous donner connaissance du testament de Haulte et Noble dame Élisabeth, Alphonsine, Framboise, Édith, Radegonde Halbran de La Plume-Hardy, de Beaupoil, de La Sarcelle, de La Canardière et autres lieux, chanoinesse de l'Ordre des

Puritines, Intendante en survivance des Volières royales, aux armes d'azur sur champ de gueule, aux coins-coins d'argent sur fond de sable, en son abbaye de Sainte-Pétronille, le deuxième d'aoust mil sept cent quatre-vingt-neuf, aujourd'hui décédée.

Article premier. — *Moi, Élisabeth, Alphonsine, etc... etc... saine de corps et d'esprit, institue pour légataire universel de mes biens, meubles et immeubles, dotations, prébendes, usufruits, etc... etc... mon neveu Adrien, Charles, Horace, Halbran de La Plume-Hardy, actuellement pensionnaire des Pères Génovéfains sous le nom supposé de Raymond Mon neveu portera mon nom et prendra le titre de Chevalier aux armes des Halbran de La Plume-Hardy, en y ajoutant sept merlettes poignardées, en honneur de Notre-Dame des Sept Douleurs.*

Article deuxième. — *Ma succession se compose : 1^o d'un bénéfice de 25.000 livres sur l'abbaye de Sainte-Pétronille ; 2^o d'une prébende sur les chaises de la cathédrale de Remiremont ; 3^o d'une pension de 6.000 livres sur la cassette royale, réversible sur mon héritier ; 4^o du produit d'un colombier situé au sommet de la Tour de Montléry, vicomté de Paris ; 5^o de la somme d'argent recueillie dans ma cassette au moment de ma mort.*

Article troisième. — *À charge par lui : 1^o d'entrer dans l'ordre des Chevaliers de Malte ; 2^o de se faire fouetter tous les ans par le grand Pénitencier de l'Ordre pour expier dans sa chair un crime que j'ai commis dans ma jeunesse ; 3^o de prononcer des vœux de chasteté.*

En entendant cette dernière clause, Clorinde éclata de rire. M^{re} Bobin eut un œil égrillard ; il plongea les doigts dans sa tabatière et continua :

Article quatrième. — Premier codicille : *Je lègue aux sœurs tourières Sainte Pie et Sainte Corneille une muselière et mon « Manuel du Silence » pour réprimer leurs écarts de langage.*

Deuxième codicille : *Au révérend père Coriace, de l'ordre des Carmes déchaux, ma paire de sandales en cuir de chameau pour remplacer ses talons rouges.*

Troisième codicille : *À Monseigneur l'Évêque de Bar-le-Duc mon cilice, ma discipline et mon lit de sangles pour lui apprendre la chasteté chrétienne.*

Je recommande mon âme à Dieu et je meurs dans le sein de notre sainte Mère l'Église.

— Voici la signature et le sceau de la chanoinesse, dit le notaire en nous montrant le parchemin.

Il ajouta :

— Le susdit testament a été lu et signifié au chevalier Adrien, Charles, Horace Halbran de La Plume-Hardy, en son hôtel de la Chaussée d'Antin à Paris, par M^{re} Bobin soussigné et tenant lieu d'exécuteur testamentaire. Acceptez-vous le testament ? me demanda-t-il.

Comme j'hésitais à cause du fameux article 3.

— C'est uniquement une question de contenance, déclara le notaire.

— Non, de continence plutôt, s'écria Clorinde, je me porte garant de sa chasteté ; quant aux verges, je m'en charge.

— C'est un fidéicommis que vous réclamez, belle dame ! dit le notaire, mais il me paraît bien difficile de rester chaste auprès de vous.

Il toussa, se moucha, aspira une prise de tabac pour dissimuler le trouble où le jetait la vue d'un sein à peine voilé. Il continua d'une voix plus sourde :

— Il me reste à vous faire observer qu’après la nuit du 4 août dernier, tous les bénéfices, dîmes, rentes et autres revenus usufruitaires ayant été supprimés par l’Assemblée Constituante, les articles un, deux et quatre sont en partie inopérants. Les six mille francs sur la cassette royale sont également caducs, Sa Majesté ayant fait remise de ses biens à la Nation. Reste la cassette particulière de M^{me} la Chanoinesse que voici.

Il sortit un sac de sa poche et le déposa sur la table.

— Ce sac contient cent sept louis d’or au poids de l’Hôtel de la Monnaie, soit vingt-quatre livres l’un, frappés à l’effigie du Roi Louis XV — quatre-vingt douze écus d’argent de six livres — sept écus de trois livres — deux sols en cuivre et douze deniers-six. Vous plairait-il de compter ?

— Nous nous en rapportons à vous, dit Clorinde.

— Veuillez alors apposer vos signatures sur cette décharge, dit le notaire en trempant sa plume dans un encrier suspendu à son cou. Demain les actes seront enregistrés par le Parlement.

Je signai, Clorinde mit un paraphe qui n’en finissait plus et M^e Bobin appela Sultan.

— Il ne sait pas écrire, dit-elle, il va mettre une croix.

Le notaire se gratta la tête.

— Y pensez-vous, dit-il, un infidèle signer d’une croix ! ce serait un sacrilège !

— Il est baptisé, je l’ai tenu moi-même sur les fonts.

— À ce prix-là, je consens à devenir infidèle, dit le notaire en se retirant sur ce mot galant, aussi rouge qu’une écrevisse.

Clorinde l’accompagna et je crus saisir le bruit d’un baiser. Elle revint, quelques temps après, les vêtements en désordre, les cheveux en broussaille. J’étais exaspéré.

— Ah ! Chevalier ! cet affreux notaire a voulu me ravir l'honneur ! dit-elle en simulant la plus vive indignation. N'as-tu pas entendu la paire de gifles que je lui ai appliquée !... Quel insolent bonhomme !... je suis hors de moi ! Aussi, mon chéri, je viens me réfugier sur ton cœur.

Elle s'assit sur mes genoux et me passa le bras sur les épaules.

— Ne sois plus jaloux, à quoi bon ! tous les hommes me font la cour ! c'est ma destinée ! Si j'étais laide, on ne me regarderait pas. Sois flatté au contraire. Mon cher chevalier, déride ce front soucieux, je ne veux plus voir de nuages entre nous. Puisque je t'aime, qu'importe le reste !

Ah ! Lucrèce ! comment résister à de si séduisants mensonges unis à de si tendres déclarations ? Conquis une fois de plus par la tyrannie de sa beauté et l'enivrement de ses caresses, je fis taire mes scrupules et me livrai sans remords à toute l'ardeur de ses baisers.

— Viens ! me dit-elle en m'attirant vers le fidèle divan, le chevalier Horace de La Plume-Hardy n'a rien de commun avec le mauvais caractère de feu Raymond ! Une vie nouvelle va commencer pour nous.



En 1790, l'idylle entre le Roi et la Nation touchait à sa fin. On commençait à émigrer et *l'Exécutif*, prisonnier aux Tuileries, n'était plus qu'un mannequin entre les mains de l'Assemblée.

Cette brillante société aristocratique, gardienne pendant plus de cent ans de l'esprit et du goût, n'existait plus et avait fait place à ces cercles agités qui tiennent le milieu entre les Clubs et les maisons de jeu. C'est en maîtresse du logis que la politique, cette *Lèpre des Démocraties*, avait pénétré dans tous les salons. Il n'était pas si petite bourgeoise qui ne vous parlât abus, constitution, bonheur de l'humanité, fraternité des peuples, pas un visiteur qui n'accourût avec quelques nouvelles *mirobolantes* : un grand complot découvert, arrêté de la Commune concernant les aristocrates, partie de tric-trac du Roi avec un garde national. Chez les Jacobins, *La Lanterne* avait eu les honneurs de la séance. Au sein de l'Assemblée règnent le désordre et la

peur. Dans la rue, cent cris divers frappent les oreilles, le peuple enfiévré déserte son foyer, son travail, sa famille, pour gueuler sa colère. Les bornes, les carrefours, les jardins sont autant de chaires en plein vent où s'époumone un énergumène, où l'orateur improvisé gesticule comme un damné. Les faux bruits font le tour des faubourgs comme une traînée de poudre, la Cité se couvre d'arbres de la Liberté, on manque d'étoffe pour fabriquer des insignes tricolores, des affiches étalent sur les murs de violents appels à l'insurrection ; c'est l'anarchie spontanée, le peuple crève de faim.

Voilà l'époque que le destin avait choisie pour me nommer chevalier. L'heure n'était plus aux titres de noblesse, je n'en obtins pas moins au début un vif succès de curiosité de la part des nombreux familiers de ma belle comédienne. Chacun désirait se faire raconter mon histoire et comme je ne la connaissais pas, on brodait mille folies sur la chanoinesse et le mystère de ma naissance. Un poète me dédia une ode intitulée : *Horace ou le Chevalier sans le savoir*, un Cordelier m'invita à brûler mes parchemins sur l'autel de la patrie le jour de la Fédération, un fougueux Jacobin voulut me faire renier ma famille et adopter par la Nation.

Comme on le voit, les salons de M^{lle} Célestange s'étaient démocratisés. Le prince de La Tour d'Auvergne avait émigré et le député Simond trônait maintenant à sa place.

Il représentait au Tiers-État un baillage de la vicomté de Paris. Issu de la plus basse extraction, il était fils d'un racoleur et s'était créé lui-même à coups d'audace et d'intelligence. Tout jeune, il avait franchi les mers, abordé aux Indes et en était revenu avec une immense fortune. Cet homme grossier ne manquait pas d'esprit. On citait de lui des mots amusants ou terribles :

À Cazalès qui lui avait crié du haut de la tribune : « — Vous n'êtes donc pas sensible à l'éloquence ! » — « Une peau d'âne résonne toujours ! » Après les journées d'octobre : « La Fayette a bien ramené le boulanger, mais ce g...-là a oublié la farine ! » À Clorinde, qui lui demandait une définition de l'amour : « — C'est une flamme intérieure qu'on n'éteint qu'en pissant dessus. »

Sa physionomie était atroce. Jadis, il avait eu le visage abîmé, à bord du vaisseau *l'Invincible*, par l'explosion d'une gargousse, et cette face torturée reflétait admirablement les convulsions de son âme. Malgré ses sentiments démagogiques, ce tribun m'était sympathique. J'en voulais à Clorinde d'avoir un pareil amant qui aurait pu devenir mon protecteur si j'avais été tant soit peu courtisan. Moi-même, je lui inspirais un certain intérêt, mais il me faisait trop sentir que ma mince personne ne lui portait aucun ombrage et j'en étais humilié.

À la suite de la visite du notaire, Clorinde eut pour moi une recrudescence d'appétit charnel provoqué par le lustre de mon titre de noblesse. Il n'était plus question de Yorick ; Horace et Chevalier alternaient dans sa bouche à la cadence d'un menuet. Il n'y avait pas de faveurs dont je ne fusse l'objet de sa part, j'étais l'enfant gâté de la maison auquel on passe tous les caprices et toutes les fantaisies. Mais bientôt, cette belle flamme diminua et finit par s'éteindre. Elle fit place à une telle indifférence, que mon inconstante ne se donnait même plus la peine de me cacher les traits journaliers dont elle criblait mon cœur. J'étais devenu le spectateur bienveillant de ses infidélités et même le complice de ses débauches. Que de fois n'étais-je pas obligé de me dissimuler dans l'ombre d'un couloir pour éviter un rival qui sortait de sa chambre.

Cette situation, dont je souffrais cruellement, ne pouvait durer. J'étais dégoûté de tant de mensonges et de ce mélange d'affection et de fourberie. Cent fois, j'avais pris la résolution de m'enfuir et toujours, par une intuition miraculeuse de mes projets, Clorinde s'avisant soudain de mon départ, m'enjôlait de nouveau et m'enchaînait par des promesses et des baisers.

Mais ces ruses ne pouvaient que retarder l'instant fatal de la séparation. N'espérant plus me venger autrement de ma maîtresse, je résolus de la tromper. Dans le monde corrompu où je vivais, une trahison était monnaie courante. Mais si les coups de canif dans le contrat entraînaient parfois des ruptures, on enregistrait rarement des scènes tragiques. Ma situation vis-à-vis de Mademoiselle Célestange était particulièrement délicate. J'avais été recueilli par elle, je vivais à ses côtés, dans une intimité quotidienne, j'étais, non pas le galant, mais l'amant de cœur, aussi, une infidélité de ma part

était d'autant plus grave qu'elle blessait à la fois ses sentiments d'amoureuse et son orgueil de femme.

J'adorais le théâtre et ma plus grande joie était d'y accompagner Clorinde et de l'applaudir dans la salle. Mais le plus souvent, je restais à musarder dans les coulisses avec les artistes qui m'accueillaient comme un des leurs. C'est dans ce milieu jaloux et cancanier que je décidai de choisir l'instrument de ma vengeance.

J'avais remarqué une gentille soubrette de seize ans, Olympe, qui, à côté des Saint-Val, des Contat et des Raucourt, ces beautés passées, incarnait au Théâtre-Français la grâce et la jeunesse ; on ne pouvait la regarder sans en être ravi. Elle était rousse, mais d'un roux cuivré, teinte, paraît-il, d'une rareté exceptionnelle. Dans *Le Comte de Comminge* elle remplissait le rôle d'une petite Alsacienne. Son jupon blanc, son corset haut lacé, les ailes noires de sa coiffure, lui allaient à la perfection. Le poids de ses belles tresses, longues, épaisses, qui descendaient jusqu'aux genoux, paraissait trop lourd pour sa tête. Les yeux bleus qui vous fixaient profondément, son petit nez retroussé, ses lèvres sensuelles, les mignardes fossettes des joues, tout semblait avoir été créé uniquement pour l'amour.

Je lui fis une cour assidue, sans me cacher, sous les yeux mêmes de ma maîtresse. La jeune artiste parut flattée et accueillit avec empressement mes avances et mes hommages. Si j'avais été moins préoccupé de me rendre odieux à Clorinde, j'aurais pu passer des moments exquis auprès de cette adorable jeune fille, car non seulement cette enfant était ravissante de corps, mais elle était vive, enjouée, spirituelle et commençait à prendre au sérieux les sentiments dont je faisais parade.

Clorinde affectait d'être sourde et aveugle, elle ne nous faisait même pas l'honneur d'un regard. J'avais beau m'afficher avec Olympe, elle simulait une indifférence aussi grande que s'il se fût agi d'un étranger. J'étais désespéré, je me piquai au jeu et je poussai l'intrigue si loin que, pour les moins clairvoyants, ma victoire crevait les yeux.

Un soir, en rentrant du théâtre, je trouvai ce quatrain épinglé à la tête de mon lit :

*Berger, de l'aimable Philis
Ne prends pas l'amour sans contrôle,
Avant de savoir si Philis
N'est pas cousine de y...*

Ces vers étaient bien dans la manière de la Célestange ; comme dans toutes ses épigrammes, le mot cru s'y trouvait. Vainement, elle avait essayé de dissimuler son écriture, sa facture l'avait trahie.

Angoissé par cette horrible révélation, je ne fis qu'un bond dans la chambre de Clorinde et je lui montrai le papier que je tenais à la main. Elle le prit avec calme, le lut et le relut comme si elle ne le connaissait pas, tout en observant sous cape les effets de ma terreur. Puis elle le déchira en disant :

— Je suis fixée, c'est tout ce que je désirais. Je t'ai tendu un piège pour me rendre compte si tu étais vraiment l'amant d'Olympe. Tu y as donné tête baissée. Rassure-toi, jusqu'à présent Vénus l'a épargnée, mais je ne supporterai pas plus longtemps de te voir entretenir des relations avec cette fille.

Je lui pris la main et, de rage, je la mordis cruellement.

— Et toi, lui dis-je, ne me donnes-tu pas l'exemple ?

Elle m'appliqua un soufflet, une de ces magistrales giroflées qui comptent dans la carrière d'un amoureux.

Tout ceci se termina par une crise de nerfs d'un côté et de l'autre par un déluge de larmes. Quand l'orage fut apaisé, elle me dit :

— Mon petit ami, ne comparons pas ton acte et le mien. Moi, je ne te trompe pas. Qu'importent les vagues amants auxquels j'accorde quelques faveurs passagères, je te garde précieusement mon cœur. Toi, sans expérience de la vie, avec la fougue de la jeunesse, tu risques de compromettre notre amour qui est le bien le plus précieux que nous possédions. Ceci, je ne le permettrai jamais. Jure-moi de ne plus fréquenter

cette petite dévergondée et, à mon tour, je m'engage à ménager ta jalousie. Que peux-tu redouter, puisque je t'adore !

J'étais reconquis, je promis ce qu'elle voulut, les serments les plus solennels furent scellés par les plus tendres effusions.

Huit jours après, il n'y paraissait plus. Clorinde avait tout oublié, même la fidélité relative qui était la base de nos accords. Dans notre ciel orageux, un nouvel astre venait de surgir. C'était un poète, beau comme le jour. Il lui avait dédié une ode, écrivait pour elle une pièce de théâtre et réclamait la récompense due à ses travaux. Comme il s'appelait Fabre d'Églantine, ce nom lui plut et elle ne la lui refusa pas.

C'est ici, ma Lucrèce adorée, que je réclame toute votre indulgence pour le dernier épisode de ma liaison avec Clorinde.

Il existait à la Comédie-Française une grande rivale en beauté et en talent de M^{lle} Célestange. C'était un contraste frappant de les voir jouer l'une à côté de l'autre. Autant Clorinde était brune et symbolisait une divinité de la Nuit, autant sa camarade était blonde comme un soleil levant. Nul n'avait pu décider quelle était la plus belle. Était-ce Diane parée des sombres attributs d'Hécate ou Vénus, fille de la Lumière et de l'aurore ? Comme on s'en doute bien, Clorinde ne pouvait souffrir cette concurrente dans le royaume de Cythère et lui décochait force quolibets et force épigrammes. C'était entre les deux une guerre de tous les instants et de toutes les minutes. Vénus se faisait un jeu d'enlever les beaux rôles de Diane ; ma maîtresse ripostait par des vers sanglants dans le *Mercur Galant*. Celui qui voulait s'insinuer dans l'intimité de l'une n'avait qu'à apporter en holocauste le cadavre de l'autre.

Ah ! Lucrèce ! je ne me consolerais jamais de l'erreur sentimentale que j'ai commise. Je pris le cœur frivole mais sincère de Clorinde pour le jeter en pâture à... Lorsque Clorinde s'en aperçut, ce fut atroce.



Après la scène effroyable que je viens de raconter et le scandale qui avait suivi, loyalement je devais battre en retraite, afin de suspendre la guerre allumée entre ces deux femmes, mais ma jalousie ne pouvait s’y résoudre. Un événement imprévu vint soudain brusquer le dénouement et me tirer d’embarras.

Tout en ayant embrassé les idées nouvelles, surtout depuis que Simond était son protecteur, M^{lle} Célestange avait gardé cet esprit frondeur qui était le fond de son caractère.

Ayant conservé les livrées de sa domesticité et un carrosse aux armoiries fantaisistes — un ange descendant du ciel tenant une fleur de lys, souvenir de sa liaison passagère avec le comte d’Artois — elle sortait parfois dans les rues de Paris avec cet appareil séditieux. Le peuple commençait à arrêter les voitures de maître et à faire descendre, non sans horions, leurs nobles occupants.

Un jour d’été, il lui prit fantaisie de déployer ce luxe d’ancien régime sur la promenade des Champs-Élysées. Je m’assis à ses côtés, pendant qu’un cocher poudré à frimas gonflait un gros ventre sur le siège. Deux laquais dorés sur tranche étalaient leurs grâces à l’arrière. Sultan nous faisait vis-à-vis sur la banquette de devant. Ce spectacle était tellement désuet qu’on eût dit l’équipage d’un arracheur de dents à la foire Saint-Germain. Il n’y manquait que les fifres et la grosse caisse. Nos costumes complétaient le tableau. J’avais revêtu, sur la demande de mon amie, un vêtement sombre de *demi-converti*, composé d’un habit en velours noir, d’une culotte de Casimir, d’un chapeau rond à boucle et d’un gilet de poulte orné de boutons d’acier d’Angleterre. Un rabat blanc en Irlande ajoutait une note *très Chevalier de Malte* à la préciosité de ma tenue.

Mais Clorinde s’était surpassée. La taille légèrement serrée dans une redingote bleu de roi, une jupe de satin mauve, semée de fleurs de lys, une ceinture dorée nouée au-dessous des seins, faisant avantageusement

ressortir des rotondités captivantes, un monumental chapeau à la Tarare, décoré aux couleurs royales, formaient un ensemble d'une élégance anti-patriotique que n'eussent pas désavoué les plus fougueux partisans de Pitt et Cobourg. Mais déjà à cette époque la plupart avaient émigré, les autres ne manifestaient guère. C'était vouloir, gratuitement, provoquer l'opinion.

Après avoir suivi les Nouveaux Boulevards, tourné Place Louis XV, le carrosse, accompagné de curieux, s'engagea dans l'Avenue de Neuilly. La foule bigarrée, circulant sur cette partie de la promenade, nous accueillit par des sifflets. Je vis des gamins courir de chaque côté des portières en criant : « *À la lanterne !... à la lanterne !* » Une femme, coiffée d'un bonnet rouge, nous montra le poing ; d'autres, désignant les laquais, s'exclamaient : « — Voilà les marques honteuses de la servitude ! » Divers cris éclataient : « — C'est le Polignac !... la Lamballe !... À la Seine les aristocrates ! »

Bientôt, il ne fut plus possible d'avancer, des hommes sautèrent à la tête des chevaux, une ronde infernale se forma autour du carrosse :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Les aristocrates à la lanterne !
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Les aristocrates on les pendra !

J'étais impassible. La position équivoque à laquelle me condamnait le ressentiment de ma maîtresse me rendait le courage facile. En outre, j'avais déconseillé cette promenade et mes prévisions les plus pessimistes étaient dépassées. Clorinde très pâle, très énervée, avait brisé son éventail de plumes dans ses doigts.

C'était la veille de la Fédération, une populace exaltée, venant du Champ de Mars, armée de pelles, de pics et de pioches, poussa à notre vue des cris de menaces. Un homme débraillé, puant le vin et portant une lance, nous interpella grossièrement.

— Tu te fous de nous, catin, descends de là ou je t’embroche avec ce braquemart ! hurla-t-il en brandissant sa pique. Puis, se tournant vers la foule, il cria : Attention, je vais brûler la baraque !

Des hurlements sauvages appuyèrent cette proposition. Il n’était plus question de lutter, mais de nous dérober à la fureur populaire et de sauver notre peau.

Soudain, un flottement se produisit dans la vague d’assaut des énergumènes. Des cris retentirent :

— Place ! place ! n.....de D.... ! ou je casse la gueule au premier qui résiste !

Je regardai ; quel était ce secours qui nous tombait du ciel ? Un cavalier, revêtu du brillant uniforme de la Garde Nationale, suivi d’une escorte, tentait à coups de plat de sabre, de se frayer un passage jusqu’à nous.

— Qui es-tu ? vociféra l’homme à la pique en se retournant menaçant.

— Je suis Tranche-Montagne, le vainqueur de la Bastille ! Un geste de plus et je promène ce soir ta tête dans Paris !

L’homme hésita, un moulinet de Tranche-Montagne le décida à disparaître dans la foule.

Notre ancien camarade de lit mit pied à terre.

— Arrière ! cria-t-il, je vais interroger les ennemis de la Nation.

Une immense clameur lui répondit, des vivats éclatèrent. Tranche-Montagne possédait l’art de dompter les émeutes. Il passa la tête dans l’intérieur de la voiture et nous reconnut aussitôt. Il eut un mouvement de recul vite réprimé. Des visages farouches s’approchèrent.

— Aucune crainte, ce sont des amis ! dit-il en les repoussant.

Puis revenant vers nous, il murmura :

— Quelle imprudence ! vous pouviez être massacrés ! Bénissons le hasard qui m’a jeté sur votre route. Avec deux minutes d’éloquence, je vais vous sauver.

Il se tourna vers les braillards et commanda le silence.

— Mes amis, ce carrosse ne contient ni l’Autrichienne, ni la Lamballe, ni la Polignac, mais Mademoiselle Célestange de la Comédie-Française. C’est une patriote ! Elle vient parmi vous au nom des Droits de l’Homme pour donner une leçon aux ennemis de l’Égalité... Mademoiselle Célestange va rentrer chez elle, assise sur le siège, pendant que les laquais prendront sa place dans la voiture.

Il n’en fallut pas davantage pour déchaîner l’enthousiasme ; des vivats accueillirent ces paroles. Le peuple avait compris. On voulait nous porter en triomphe. Pour couper court à cette ovation dangereuse, Tranche-Montagne tendit la main à M^{lle} Célestange pour l’aider à grimper sur le siège. Il saisit les rênes et s’installa à ses côtés, tandis que j’étais contraint, à ma confusion, de remplir à l’arrière l’office de laquais. Lentement, le carrosse s’ébranla. C’est dans cet équipage grotesque, digne du cortège du Pape des Fous, que nous effectuâmes, aux cris de *Vive Célestange*, une entrée pompeuse à l’hôtel de la Chaussée d’Antin.

Arrivés là, notre succès n’eut plus de bornes. Des mains qui, naguère, voulaient nous écharper, nous lancèrent des bouquets et nous couvrirent de fleurs. Clorinde envoya des baisers au peuple avec cette aisance et cette majesté qu’on ne rencontre guère que dans les reines de théâtre.

Elle prit le bras de Tranche-Montagne et monta lentement les escaliers de marbre.

Lorsque la porte se fut refermée, elle se tourna vers son cavalier.

— Je vous dois la vie, citoyen, déclara-t-elle du ton avec lequel elle disait sur la scène dans le rôle de Rosine : « Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée ! courez, courez monsieur !... »

Elle ajouta avec un sourire sardonique :

— Monsieur Tranche-Montagne, vous avez droit à toute ma reconnaissance.

Ah ! Lucrèce ! Lucrèce ! vous devez penser avec quel serrement de cœur j’entendis ces mots, trop clairs pour moi, tomber des lèvres de Clorinde.

— Oubliez ce nom de Tranche-Montagne, répliqua le héros du jour ; je m’appelle le capitaine Sylvain Guillot, de la section de Saint-Roch. Je fais partie de l’État-Major du général La Fayette.

— Mettons-nous à table, dit Clorinde, je veux dignement fêter la présence chez moi d’un si grand patriote !

Quelques instants plus tard, nous étions assis tous les trois devant un dîner succulent.

— Sacrebleu ! je ne me doutais guère, déclara le capitaine en me tapant familièrement sur l’épaule, d’avoir la surprise de souper ce soir avec mon ex-fiancée ni, ajouta-t-il en jetant un regard en coulisse sur la maîtresse de maison, avec le moine qui devait nous unir !... Le tour était bien joué, j’en ris encore, mais j’ai sur le cœur, pour parler poliment, certaine caresse... un peu rude, qui a failli m’envoyer comme eunuque dans le harem du Grand Turc !...

Clorinde riait sous cape, le nez dans son assiette. Elle gardait un silence profond, laissant le capitaine exhiler amèrement ses plaintes. Irrité de cette indifférence, il la menaça du doigt en disant :

— Quand on connaît le chemin de ronde, la sentinelle est bientôt prise.

On était déjà au milieu du repas et les vins capiteux commençaient à donner de l’aplomb à Tranche-Montagne.

En entendant ces mots, Clorinde releva la tête et dévisagea le soudard d’un air provocateur. Ce ne fut qu’un éclair, mais je vis passer dans ses yeux une flamme lubrique qu’elle voila aussitôt d’un sourire. Hélas ! je la connaissais trop pour me méprendre sur le sens de ce mouvement de sensualité. Elle parut étonnée et affecta une ignorance complète des faits invoqués par notre convive.

— Capitaine, ceci demande une explication. Comment aurions-nous été mêlés ensemble à une aventure galante ? C'est la première fois, je crois, que nous nous rencontrons. Racontez-moi cela, vous piquez terriblement ma curiosité.

— Cessez de me mystifier, répondit l'officier excité par l'attitude de Clorinde, cette main, que je couvre aujourd'hui de caresses, m'a jadis horriblement meurtri.

— Ceci ne me ressemble guère !

— Je revois encore la chambre de Montmorency et le grand lit où, sous les draps, une jolie fille donnait à l'amour plus de soin qu'au sommeil. C'est là, ma toute belle, que vous avez contracté une dette envers moi qui vous oblige à réparer.

— Et que faut-il réparer ? dit-elle de ce petit ton naïf qui la rendait inimitable sur la scène.

— Vous le savez bien ! répliqua Tranche-Montagne interloqué.

Il se pencha, sans doute pour le lui dire à voix basse, mais dans son impétuosité maladroite, il accrocha la manche de Clorinde et la déchira jusqu'à l'épaule. Elle simula une grande colère et maugréa :

— Vous n'êtes qu'un sot ! si c'est ainsi que vous entendez réparer, nous sommes quittes !

Du coup, le balourd était dégrisé. Il baissa le nez et au lieu de s'excuser, il ne souffla mot. Les imbéciles ne savent prendre un accident ni du bon, ni du mauvais côté. J'en eus pitié et, pour changer la conversation, je m'informai par quelles circonstances, lui que j'avais connu sergent un an auparavant, était devenu, comme par enchantement, un brillant officier.

— Je le dois à la création de la Garde Nationale. Les compagnies ont élu elles-mêmes leurs commandants. J'étais ancien sergent aux gardes-françaises ; sur ma prestance, mon air martial, ma science militaire, on m'a

bombardé capitaine et, séduit par tant de qualités, le général La Fayette m'a pris comme aide-de-camp.

Tout à coup, il retrouva toute sa faconde et, s'adressant à Clorinde, il s'écria :

— Oui, ma déesse, je passe pour le plus bel homme de Paris. Vous seule restez insensible à mes avantages physiques. Comment vous prouver ma force et ma puissance ! Avec un bras, je soulève un affût de canon et entre le pouce et l'index, je casse un écu de six livres.

— Vous n'avez cassé, jusqu'à présent, que ma robe ! dit-elle en se moquant. Mais vous devez être la coqueluche de nos modernes Amazones ! Mon cher, si vous rompez l'écu, moi, je n'ai pas l'intention de rompre des lances, je vous préviens.

Mais Tranche-Montagne n'était pas à court d'arguments. Il rapprocha sa chaise et avança prudemment deux doigts vers la gorge de Clorinde. Il la caressa doucement en disant :

— Je touche aux portes du Paradis... ma divine, puisque vous craignez des rivales, je vous épouse. Vous méritez de devenir la femme du capitaine Guillot. Demain, je vous présenterai à La Fayette et toute la Garde Nationale assistera à nos noces.

Un immense éclat de rire accueillit cette proposition ridicule.

— Mais, mon cher, vous avez la manie du mariage. Sans moi, jadis, vous convoliez avec le chevalier et maintenant vous osez briguer ma main. Je voudrais voir la tête de La Fayette ! Néanmoins, je suis flattée de ce choix... mais je refuse, par humilité, ne me croyant pas digne d'un si bel hommage. Vous êtes, il est probable, plus grand seigneur au lit qu'un duc et pair, mais j'estime que le plaisir de coucher ensemble quelques nuits ne justifie pas un pacte pour la vie.

L'officier, rassuré par la fin du discours, se leva et en dépit des convenances, enlaça l'artiste par la taille.

— Ah ! ah ! ma reine ! vous vous figurez pouvoir encore me refouler avec perte ! Mais la place est investie !... la brèche est faite, dit-il en agrandissant la déchirure de la manche... à quand l'assaut ?... cette nuit ?...

Je ne saurais décrire l'état dans lequel me jeta cette scène.

Clorinde ne me perdait pas des yeux et, me voyant écumer de rage, prit un malin plaisir à me pousser à bout.

Elle répondit malicieusement :

— Ceci dépend du chevalier, j'ai quelques engagements avec lui, voyez s'il consent à vous céder la place.

J'étais outré. Cette dernière humiliation était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Je me levai brusquement et je dis :

— Du moment que l'amour se retire, ma chère Clorinde, souffrez que je l'accompagne. Je vous laisse désormais avec la Gloire.

Ayant prononcé ces mots tout d'une haleine, je quittai la salle en claquant les portes, abandonnant le champ de bataille à la discrétion de mon rival.

Je rassemblai à la hâte mes papiers, quelques menus objets, ma petite fortune. Je franchis sans défaillance le seuil de cette maison qui avait abrité tant de joies et tant de douleurs, avec la ferme résolution de n'y rentrer jamais. Mais dès que je me vis seul dans la nuit, désemparé, le cœur déchiré, je m'effondrai sur une borne et je pleurai à chaudes larmes.

**

Ce récit m'a conduit jusqu'au jour le plus beau et à la fois le plus funeste de ma vie. Le 14 Juillet 1790, fête de la Fédération Nationale, est également la date du jour où il m'a été donné, ma Lucrèce, de contempler votre visage pour la première fois. Rien, ce matin-là, n'aurait pu me faire prévoir cet événement qui est certainement le plus considérable de ma courte carrière. Et on parle de pressentiments ! Ah ! que nous sommes peu de choses !

L'homme, à la veille de son destin, n'a jamais reçu d'avertissement de la nature. Pouvais-je le deviner : je descendais dans l'abîme, seul, abandonné, la mort dans l'âme, avec la secrète intention d'en finir avec l'existence et j'allais vers la lumière et le soleil ! Un amour pur était le baume souverain capable de panser ma blessure et ce sont vos chastes mains, mon adorée, que la Divinité avait choisies de toute éternité pour recueillir le pèlerin égaré qui devait au hasard frapper ce matin-là à votre porte.

Dès l'aube de ce jour glorieux, on entendit le canon des Invalides. Il tonna sans arrêt et son roulement lugubre se mêlait au bruit des cloches de Paris qui sonnaient à toute volée. Le ciel était nuageux, la chaleur était étouffante ; depuis la veille, le tonnerre grondait dans le lointain et le soleil avait eu toutes les peines du monde à percer la brume épaisse qui environnait la Capitale. Les rues étaient désertes, toute la population s'était transportée au Champ-de-Mars, Seuls, quelques bataillons de Fédérés retardataires couraient au pas de charge sur la chaussée des Nouveaux Boulevards.

J'avais passé la nuit sur cette promenade publique, assis sur un banc, roulant dans mon esprit les plus noirs desseins. Je ne savais en quels lieux me rendre, ni sous quelle protection me placer. Les habitués de la Chaussée d'Antin, en apprenant ma disgrâce, m'eussent tourné le dos. Seul Fabre d'Églantine, bien qu'il ait été mon rival, m'inspirait quelque sympathie, mais j'ignorais son adresse. Je n'aurais eu garde de me montrer au Théâtre-Français pour me casser le nez sur Mlle  ^[9] ou sur Clorinde.

Le canon tonnait toujours, le spectacle de cette joie populaire me faisait mal. Je résolus de diriger mes pas vers le village de Montmartre et d'y passer la journée. Ah ! mon bon maître ! comme j'ai été puni à cette minute suprême de mon ingratitude à votre égard ! Votre nom, que je n'osais prononcer par pudeur, me brûlait la langue et bourdonnait avec insistance à mes oreilles. Où étiez-vous, Monsieur l'abbé Parjadis, pendant que votre fils spirituel agonisait sur le pavé de cette immense cité ? Qui me découvrira votre retraite ? Mademoiselle Lacaille peut-être. Je l'avais toujours soupçonnée de ne m'avoir dit que la moitié de la vérité. Que ne l'avais-je interrogée ! mais sa méchanceté et son hypocrisie m'avaient toujours rebuté.

Soudain, un nom jaillit du fond de ma mémoire : et M^e Bobin ? pensai-je. J'examinai aussitôt mes papiers, je jetai un coup d'œil sur les pièces qui m'avait été remises par le notaire et je vis qu'il habitait rue de Richelieu, c'est-à-dire à quelques minutes de là. Voilà, me dis-je, l'unique porte où je dois frapper.

L'immeuble où demeurait l'homme de loi était une de ces immenses bâtisses élevées sous le Régent, avec façade sur rue, cour intérieure et corps de logis. Tout, dans cette caserne, paraissait clos ; les locataires du capharnaüm avaient dû émigrer sans exception vers le Champ-de-Mars pour célébrer la fête de la Fédération. À qui m'adresser dans ce dédale de paliers, de couloirs et de portes ? Je montai au premier étage, je frappai sans résultat. Même déception au second. Enfin, ayant perçu un léger bruit à l'étage supérieur, je grimpai les marches de l'escalier quatre à quatre et je tirai le cordon d'une sonnette. J'écoutai avec anxiété, personne ne répondit à mon appel. Pourtant, je ne rêvais pas : des chuchotements, des murmures, parvenaient distinctement à mes oreilles. J'insistai avec le courage du désespoir, des pas se rapprochèrent, une clé tourna dans la serrure et la porte, avec la lenteur d'une aiguille de montre, s'entrebâilla de la largeur de la main. Quelqu'un me demanda d'un ton rogue :

— Qui est là ?

— Je désire parler à M^e Bobin.

— Ce n'est pas ici, me déclara-t-on, en me jetant la porte au nez.

— Je sollicite un renseignement, n'ayez aucune crainte, je suis le chevalier Horace de La Plume-Hardy.

J'entendis aussitôt un colloque à voix basse puis, comme par enchantement, la porte roulait de nouveau sur ses gonds pour me livrer passage.

J'avais donc, sans m'en douter, prononcé un mot magique puisque Sésame venait mystérieusement de s'ouvrir. À cette dernière minute, je ne me doutais guère que, nouvel Aladin à la lampe merveilleuse, j'allais à la découverte d'un trésor auprès duquel tous ceux du conte arabe n'étaient que poussière !

Je me trouvais en présence d'une vieille femme et d'une jeune fille.

Une jeune fille ! sans doute une princesse ! ce nom est trop profane... un séraphin, un habitant du ciel plutôt ! quoiqu'il n'y ait rien d'humain dans ces purs esprits et que vous soyez faite, ô ma Lucrèce, de chair et d'os comme moi. Oui, vous apparûtes, bel ange, à mes yeux éblouis, sous la forme d'une lumière blonde éclairant la pièce. Dès le premier regard, vous m'avez conquis et vivrais-je cent ans, cette minute illuminera ma vie jusqu'à mon dernier jour. Qu'ai-je vu le premier ? votre corps ou bien votre âme ? Je l'ignore. Je serais incapable de dire si une robe blanche vous serrant la taille, descendait glorieusement jusqu'à terre, si votre chevelure se répandait en cascade d'or sur votre nuque et vos épaules adorables, si votre corsage était rouge, vert ou noir ; j'étais sous le coup du miracle de notre rencontre qu'une divinité tutélaire avait préparée dans l'Empyrée depuis des millions de siècles.

— M^e Bobin, me déclara d'un ton radouci la vieille femme, habite l'étage au-dessous. Il est absent aujourd'hui comme tout Français qui s'honore de ce titre. Il n'est pas un citoyen à Paris qui n'ait contribué à la sueur de ses bras à construire l'autel de la Liberté. La citoyenne Lucrèce et moi avons aidé hier les patriotes à combler les ornières du chemin et à orner de branches vertes la Montagne des Fédérés.

Ceci fut dit d'un ton de reproche.

— Madame, commençai-je, le tricorne à la main...

Mais la vieille m'interrompit brusquement :

— Il n'y a pas de madame ici, il y a la citoyenne Rosalie Peschard... et puis, nous n'avons plus rien à nous dire, bon voyage et montrez un peu plus de civisme.

C'est alors que la jeune fille, qui avait gardé jusque-là une réserve timide, rompit le silence.

Là, une parenthèse s'impose, ma tendre Lucrèce. Lorsque vous lirez ces Mémoires, ne m'en voulez pas, si, pour la clarté du texte, je vous fais entrer

dans ce récit à la troisième personne. Je pourrais évidemment m'exprimer d'une autre manière, écrire par exemple : « À cet instant, votre regard était si doux, mon ange adoré, qu'il m'a percé jusqu'au fond de l'âme. » Ou bien ; « En vous interposant auprès de Rosalie, vous m'avez fait entendre pour la première fois votre voix mélodieuse et j'ai cru ouïr une harpe divine. » En employant cette forme directe, je me sentirais plus près de vous, mais je craindrais aussi de n'avoir plus aucun courage pour continuer la tâche que je me suis imposée.

Lucrèce prit à son tour la parole.

— Le citoyen Chevalier peut attendre ici, s'il le désire, le notaire ne tardera guère à rentrer.

Mais Rosalie aussitôt :

— Comment, Lucrèce, vous accepteriez, à l'insu de votre oncle, de passer quelques instants, que dis-je, quelques heures peut-être, en tête-à-tête avec un inconnu ?

— Oh ! un inconnu !... fit Lucrèce en souriant.

Le ton de cette réponse m'intrigua profondément.

Mais la vieille insista :

— N'est-ce point faire entrer le loup dans la bergerie ! Que dirait votre fiancé, le citoyen Ponterie, si jamais il venait à soupçonner une semblable infidélité de votre part ?

Lucrèce haussa les épaules. Je me sentis humilié.

— Ce loup ne me fait pas peur, ma bonne Rosalie. Venez, dit-elle en me prenant par la main, nous allons avoir le loisir de causer ensemble dans ce petit salon.

Je pénétrai à sa suite dans une humble pièce modestement meublée. Mais, je l'avoue en toute sincérité, cette opinion ingénue qu'à la première

entrevue cette jeune fille affectait à mon égard, fut une des causes pour lesquelles, m'étant piqué au jeu, je tentai aussitôt de la séduire.

Elle me fit asseoir à ses côtés sur un canapé.

— Excusez Rosalie, chevalier, me dit la belle enfant lorsque nous fûmes seuls, elle m'a élevée comme sa fille et me couve encore comme un poussin. Son air rébarbatif est de commande et n'a jamais résisté à cinq minutes de conversation.

— Je me demande, Mademoiselle, lui répondis-je, si je ne rêve pas. Il y a quelques instants, j'étais désespéré ; j'arrive, je dis mon nom, on m'ouvre, vous apparaissez, mon courage revient, tout me semble sauvé. Qui êtes-vous donc ? une fée ? c'est de la sorcellerie !

Elle esquissa un sourire un peu voilé pendant que ses yeux ne me défixaient pas. Enhardi par cette première escarmouche, je continuai :

— Parlez, éclaircissez ce mystère... vous m'accueillez avec une confiance peut-être téméraire. Quelqu'un vous aurait-il parlé de moi ?

Je saisis sa main et j'ajoutai :

— Je vous avertis, je suis sans doute un loup aimable, mais je ne suis pas un loup inoffensif.

— M^{re} Bobin m'a assurée du contraire. J'ai suivi avec anxiété ses pas et ses démarches pour vous retrouver. Il m'a raconté votre vie et le récit de vos aventures m'a donné le plus vif désir de vous connaître.

Cette main que je tenais depuis quelques secondes, je la sentis frémir dans la mienne. Je la portai à mes lèvres ; elle ne la retira pas, par politesse, mais je le vis bien, cette familiarité l'avait gênée. Elle m'en gardait rancune.

— Je suis sûr, lui répondis-je, qu'une grande sympathie va s'établir entre nous. On aime sur la foi d'un regard et le vôtre a profondément troublé mon cœur.

Sans m'en rendre compte, je l'avais attirée contre moi.

— Vous dites des bêtises, chevalier, n'en faisons pas.

Elle se leva et, pour détourner la conversation, me demanda :

— Aimez-vous la musique, monsieur ?

— C'est le langage des dieux. N'êtes-vous point déesse ? Vous devez avoir une voix céleste, ne me privez pas du plaisir de vous entendre.

Elle se dirigea vers une épinette, feuilleta des cahiers.

— Du Mozart, voulez-vous ?

— Lui seul a su donner des accents humains à la jeunesse et à l'amour.

Elle plaqua quelques accords et entonna d'un timbre frais et sonore la fameuse ariette des *Noces de Figaro* ;

Viens, cher amant, dans ce lieu solitaire...

Tout d'abord, je savourai ce chant religieusement, mais peu à peu, cette suave mélodie agissant sur mes nerfs, excitant mes désirs, me monta à la tête et me grisa comme un vin généreux. Sous l'empire de cette ivresse, lorsqu'elle prononça cette phrase divine :

*Tout ne respire ici que volupté
Sous ce feuillage où l'ombre m'environne
L'amour m'invite à partager son trône...*

perdant toute mesure, n'écoutant que l'ardeur de mes

sens, je me jetai aux genoux de cet ange harmonieux en m'écriant :

— Lucrèce ! je vous aime !

Cette déclaration inouïe, mais toute spontanée, ne l’effaroucha pas ; on eût dit qu’elle s’y attendait. Elle resta longtemps les doigts sur les touches de l’instrument, observant avec un intérêt non dissimulé l’extase où m’avait plongé la splendeur de sa voix.

Enfin, elle fit un effort, se leva et me repoussa une seconde fois.

— Monsieur, me dit-elle, afin d’éviter tout prétexte équivoque, je vous supplie de renoncer à cet essai de séduction. Si vous ne tenez pas à ma vertu, tenez à votre honneur. Je ne puis, sans compromettre ma dignité, vous permettre des effusions qui sentent le libertinage.

— Rassurez-vous, belle Lucrèce, je n’oublierai jamais le respect dû à une jeune fille. Excusez la hardiesse et la chaleur de mes paroles, je souffre de ne pouvoir vous exprimer mes sentiments aussi librement que je les ressens en moi-même. Que ne vous ai-je depuis longtemps connue !

Elle ferma les yeux et parut se recueillir. Allait-elle affronter une fois de plus, dans la solitude de ce salon, les risques de mes transports amoureux ? ou bien serait-il plus sage de me prier de sortir ?

Tout à coup, elle se ravisa et, répondant à une secrète pensée, elle me dit :

— Non, ce bonheur ne sera pas. Où voulez-vous en venir, chevalier ? Tout nous divise : je suis fiancée, je suis républicaine et vous êtes noble, c’est-à-dire l’ennemi de nos libertés, et puis... mais je ne puis dévoiler le reste. Renoncez à une espérance que je n’ai pas moi-même.

— Lucrèce ! ces mots suffirent à ma passion ! m’écriai-je au comble de la joie, quelle ivresse ! vous vous êtes trahie : tout nous divise, sauf l’amour et c’est le seul argument qui compte. Ma noblesse ! je suis prêt à immoler ces futiles hochets de la vanité humaine sur l’autel de la Liberté. Voyez, il en est temps encore, écoutez !... le canon tonne, j’ai là tous mes titres, tenez, prenez-les, courons au Champ-de-Mars les détruire, c’est un bien mince abandon contre l’échange d’un doux espoir.

Je pris les paperasses de M^{re} Bobin et les jetai aux pieds de Lucrèce, puis, la saisissant par la taille et l'entourant de mes bras, je collai passionnément mes lèvres sur les siennes. L'attaque était brusque, elle parut vouloir s'évader de mon étreinte, mais sa résistance était si faible, je la sentis soudain si près de défaillir, qu'effrayé, je la délivrai aussitôt. Elle ne me chassa pas. Ceci me confirma dans l'opinion qu'une fille sans expérience est incapable de sonder le danger qu'elle a couru. Ma victime se remit lentement de cette alerte. Les yeux baissés, les joues empourprées, elle garda le silence.

Seigneur, me diras-tu par quelle même aberration je trouvai tout naturel ce brutal attentat à la pudeur et aussi la défaite inattendue et naïve de Lucrèce ? Comment, après avoir tenu à ma merci cette adorable créature, je n'ai pas cru devoir tirer parti jusqu'au bout de mes sérieux avantages ? Mon ignorance des femmes y est sans doute pour quelque chose, mais surtout la prière que l'imprudente m'adressa.

Après une longue méditation, elle joignit les mains et me regardant avec une attention étrange où je démêlai un sentiment différent qu'un reproche vulgaire, elle me dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Ah ! monsieur, fuyez, je vous en supplie, afin de ménager ce qui reste de mon honneur et de ma sensibilité ! Vous le voyez bien, je suis sans défense. Ce baiser est une folie, mais malgré la révolte de mes sens, j'ai moins de honte de l'avoir reçu que de regrets de ne pouvoir vous le rendre. Comment se fait-il qu'en quelques instants la fougue de votre jeunesse ait brûlé toutes les étapes de ma retenue et que ma pudeur ne s'en soit pas révoltée ?

— Je vous répondrai, Lucrèce, qu'à l'époque bouleversée où nous sommes, à l'heure où personne n'est sûr du lendemain, la nécessité de vivre vite nous dispense de l'apprentissage de l'amour.

— L'amour ! l'amour ! murmura-t-elle, c'était donc de sa bouche que je devais entendre ce mot pour la première fois ! et c'est lui qui devait me le révéler !...

— N'était-ce pas écrit, Lucrèce ? devons-nous commenter les desseins de la Providence ?

— Ah ! monsieur ! gardons-nous de la faire intervenir !

— Mais l'amour ne choisit pas ses fidèles ! C'est un dieu invisible et capricieux, il apparaît lorsqu'on ne l'attend pas... il redoute le bruit... il adore la solitude. Quand on l'évoque, il se dérobe, quand on le fuit, il accourt. Il s'annonce par un doux frisson, il grandit par le baiser et s'épanouit dans l'étreinte. Adorable Lucrèce, n'est-ce pas cela que nous venons d'éprouver l'un et l'autre ?... et vous seriez rebelle à son appel ?

La jeune fille leva ses yeux bleus vers moi et m'implora du regard.

— Ne vous défendez plus d'un sentiment qui éclate malgré vous, lui dis-je avec véhémence. Tout être humain doit accepter les yeux fermés les mystères et les voix de la nature. Ah ! Lucrèce ! ceux qui lui résistent attirent de grands malheurs sur leur tête ! Dans certains cas, la faiblesse est un devoir.

Je me mis à genoux, je pris ses mains et les serrai dans les miennes.

— Mademoiselle, lui déclarai-je, je fais amende honorable si j'ai méconnu les lois de l'hospitalité. Je suis un honnête garçon et presque un enfant comme vous. Votre innocence a trouvé grâce devant ma conscience. Je peux baiser vos mains, vous couvrir de caresses, presser vos lèvres : quelle que soit la violence de ma passion, je m'engage à rester dans les limites de la morale et de la bienséance. Laissez-vous donc aimer sans contrainte, jamais votre pudeur n'aura été en de meilleures mains.

Elle se leva, entr'ouvrit la porte et s'assura que personne n'écoutait. Elle revint s'asseoir auprès de moi et je ne pus m'empêcher d'observer le rouge de son visage, indice du trouble de son âme.

— Que craignez-vous ? lui demandai-je.

— Tout est à craindre lorsqu'on commet une faute.

Je me souvins alors qu'elle était fiancée et j'éprouvai aussitôt une angoisse mortelle. Il y eut transmission de pensées.

— Hélas, me dit-elle, j'épouse un homme que je n'aime pas, vous l'avez certainement deviné ; sans cela, pourrais-je supporter votre présence auprès de moi ? Mon oncle exige ce mariage, sans doute par convenance, mais surtout pour assurer mon avenir.

— Et vous avez accepté ce sacrifice sans protester ? m'écriai-je, éclairé cependant par cette naïve confession.

— Ce n'était pas un sacrifice ! Sans vous, aurais-je entendu parler d'autre chose ?

— Aussi, oubliez cet indigne prétendant, désormais, votre fiancé, c'est moi !

— Ah ! chevalier ! je ne saurais manquer à la parole donnée. Ma foi de jeune fille est engagée ; malgré vos pressantes prières et mon affliction sincère, ce mariage doit avoir lieu.

En entendant cette déclaration, je me dressai d'indignation.

— Eh quoi ! lui dis-je révolté, pour tenir un serment arraché à votre ignorance, vous refusez la main que je vous tends !

— Oui, chevalier, j'ai reculé jusqu'au dernier moment devant l'aveu de cette impérieuse nécessité. Ne vaut-il pas mieux détruire de suite de chimériques illusions et nous séparer avant les exigences de notre cœur !

— Nous séparer !... ah ! cruelle ! ce mot, sachez-le, doit être à jamais banni de nos discours. Nous séparer !... mais cette idée seule évoque la souffrance et le désespoir ! Je n'y consentirai jamais ! Comment pourrais-je, après une pareille confiance, permettre qu'on vous livre à un amant détesté ! Mais tous les moyens me seront bons pour empêcher cette union maudite !

Lucrèce, le visage dans les deux mains, sanglotait doucement. Aussi attendri qu'elle, j'attendis en silence l'apaisement de son émoi, tout en me demandant quel étrange mystère pesait sur la destinée de cette belle inconnue. Enfin, elle essuya ses yeux et me dit d'un ton désolé :

— Ce serait une mauvaise action de contrarier les desseins de mon oncle. Laissez ce mariage s’accomplir, vos efforts ne serviraient qu’à avancer le moment fatal. Résignons-nous, bénissons la Divinité qui a permis à nos bouches de s’unir une fois sur cette terre et puis, disons-nous un éternel adieu.

Je secouai violemment la tête.

— Faites-le par pitié pour moi, je vous le demande et je vous en supplie. Nous nous connaissons depuis trop peu de temps pour que cette séparation soit vraiment déchirante. Ayez le courage d’effacer dès aujourd’hui cette passion de votre cœur... demain, il serait peut-être trop tard.

J’allais m’élever avec véhémence contre cette prétention lorsqu’un bruit de pas se fit entendre dans l’antichambre.

Lucrèce se redressa toute pâle.

— Mon oncle !... déjà !... j’aurais dû empêcher cette rencontre ! dit-elle d’une voix étranglée.

La porte du salon s’ouvrit brusquement... Que vois-je apparaître sur le seuil !... suis-je bien éveillé ?... au bout de quatre ans, ma main tremble encore en traçant ces lignes... j’aperçois là, immobile en face de moi, me fixant avec sévérité, M. l’abbé Parjadis, mon bon maître.

Je le reconnus aussitôt. Il avait changé de costume et portait la culotte de soie, le rabat blanc, la perruque poudrée et le petit manteau court mis à la mode par les députés du Tiers.

Mais pouvais-je méconnaître ce regard profond, unique, interrogateur, qui semblait me demander compte de ma présence en ces lieux ? Tout s’expliquait maintenant : les craintes de Rosalie, l’accueil énigmatique de Lucrèce et le malaise étrange qui avait pesé sur notre première entrevue.

À la vue de ce revenant, j’avais perdu toute contenance, j’écarquillai les yeux et les baissai aussitôt. Bientôt, de grosses larmes s’échappèrent de mes paupières et roulèrent sur mon habit ; je n’essayai pas de les dissimuler.

Lucrèce était près de moi ; à mon humble attitude, elle put se rendre compte de la pureté de mes intentions. M. Parjadis n'avait pas fait un geste. Enfin, je me précipitai à ses genoux. Comme l'Enfant prodigue, je l'entourai de mes bras en murmurant :

— Mon père, pardonnez-moi, parce que j'ai beaucoup péché !

Et cet homme admirable me releva avec bonté en me disant :

— Mon fils, ne vous avais-je pas prévenu ! Ne nous mêlons jamais aux gens du siècle.

**

— Je le savais, mon fils, vous me reviendriez, me dit M. Parjadis hors de la présence de Lucrèce et après avoir écouté le récit de toutes mes vicissitudes depuis le jour où la fatalité nous avait séparés.

— Oui, répéta-t-il, je n'ai jamais eu aucune inquiétude et j'ajoute que je ne vous ai pas perdu de vue. La vache Io, avec laquelle vous m'avez abandonné, ne m'a pas caché votre vie de dissipation et les dangers qu'elle vous a fait courir. Grâce à elle, j'ai pu donner votre adresse à M^c Bobin.

— Avez-vous connu, mon père, cette chanoinesse de La Plume-Hardy qui m'a laissé son nom et sa petite fortune ?

À cette question, pourtant si naturelle, je vis le front de M. Parjadis se rembrunir. Il se frotta longuement le menton avant de parler.

— Je pécherais, jeune homme, en vous cachant que j'ai connu la chanoinesse Halbran de La Plume-Hardy. Elle était au nombre des prébendières des Puritines de Remiremont. J'ai été directeur spirituel de l'ordre et confesseur ordinaire de cette dame. C'était une belle femme, d'une figure agréable, qui n'avait de religieux que le titre.

De la façon évasive avec laquelle m'avait répondu le Révérend Père, je n'insistai pas.

— Et maintenant, que vais-je devenir ? demandai-je avec anxiété.

— Mais, monsieur, il ne vous reste qu'à retourner, il me semble, auprès de votre Eucharis. N'est-elle pas la plus belle nymphe découverte dans la grotte de Calypso ?

— Ah ! mon père ! lui répliquai-je les larmes aux yeux, Mentor n'avait-il pas compris le danger que cette sirène faisait courir à Télémaque ? Ne se jeta-t-il pas à la mer pour le sauver de ses charmes perfides ? Je suis toujours Télémaque, n'êtes-vous plus mon Mentor ?

Mentor, en entendant ces mots, parut ému.

— Sachez-le, mon cher petit, l'heure de se jeter à la mer n'est pas très éloignée. De la façon dont marchent les événements, le Peuple ne tardera pas à nous y jeter avec usure. Bientôt, on ne pourra plus marier sa fille sans danser la Carmagnole autour de l'arbre de la Liberté. Je viens d'assister à la Fédération, le Roi est perdu. On a beau lancer des fleurs sur son passage, ce sont des haches qui retombent. Le tigre populaire est altéré de sang ; il suffit qu'une main imprudente ouvre le robinet pour que le monstre se pourcele les babines. Chevalier, écoutez mon conseil : émigrez ou jouissez vite. Dans quel lit serez-vous mieux si ce n'est dans celui de la femme qui, depuis un an, vous verse à pleins bords des rasades de volupté ? En l'abandonnant, vous répondez à ses bienfaits par une noire ingratitude, vous manquez d'élégance et vous n'agissez pas en gentilhomme.

— Ah ! mon père ! m'écriai-je en joignant les mains, me conseillez-vous de partager son amour avec Tranche-Montagne ?

— Pourquoi pas, beau Céladon ? Tranche-Montagne me paraît au contraire le seul amant intelligent et sympathique qui ait gravité autour de cette étoile de première grandeur. C'est un homme gai, indice d'un bon estomac, facétieux, ne vous a-t-il pas fait monter derrière un carrosse à la place des laquais ? Voilà une idée symbolique. Il y a dans Tranche-Montagne un grand philosophe qui s'ignore. Patience, patience, bientôt, en France, tous les laquais seront dans les carrosses et Tranche-Montagne sera roi.

— Ah ! mon Révérend Père ! il y a bien autre chose !...

— D’abord, monsieur, je vous pris de m’appeler Philopœmen, c’est le nom sous lequel je suis inscrit à la Section des Piques.

— ... Je n’aime plus Clorinde !

— Voilà bien nos petits-maîtres ! Quelle inconvenance ! Quand vous n’avez plus faim, quittez-vous la table comme un goujat en brisant les verres et les assiettes ?

— Elle m’a trompé.

— Vous êtes jeune. Cela n’a rien à voir avec le sentiment qu’elle a pour vous. En vous trompant, elle suit une loi naturelle. Vous n’avez pas la prétention d’accaparer pour vous seul un chef-d’œuvre ? Tout amateur d’art peut admirer la Vierge à la Chaise de Raphaël ; pourquoi voulez-vous empêcher les amateurs d’amour de jouir d’une Vierge au Cubicule qui est un véritable bijou érotique ?

— Je ne la reverrai de ma vie.

— Chevalier, ceci vous regarde et chacun est le seigneur de sa conscience, mais il ne m’est pas possible de vous garder auprès de moi. Après avoir recueilli un petit héritage, je me suis trouvé dans la nécessité d’adopter une orpheline, Lucrèce, la fille de mon frère et il ne serait pas décent de vous installer sous le même toit que cette jeune fille. Elle est fiancée et va épouser le sieur Ponterrie, mon collaborateur dans la direction des ballons, en récompense de ses travaux. J’ai pu faire part de mes projets à monsieur de Lavoisier, l’ancien Fermier-Général. Il suit avec grand intérêt nos expériences sur la dilatation des gaz. J’ai imaginé un dispositif très ingénieux. J’ai pris un pot à feu muni d’un long serpentin qui pénètre dans l’enveloppe de l’aérostat. J’allume le pot à feu, le serpentin chauffe, le gaz se dilate, le ballon monte. J’éteins le pot à feu et le navire aérien descend. Dans quelques jours, nous devons essayer ce nouveau système au Champ-de-Mars. Ah ! mon enfant, concevez-vous l’émotion qui m’étreint ? Là, devant l’Autel de la Fédération, en présence des autorités constituées et du Peuple assemblé, mon ballon s’élèvera majestueusement dans les airs, planera quelques minutes sur la Capitale puis s’élancera à la conquête des terres inconnues pour y planter le drapeau de la Liberté.

Il baissa la voix et me dit dans le creux de l'oreille :

— Je donne cette raison aux énergumènes qui nous gouvernent afin de les intéresser à mes travaux. Dans le fond, vous le savez, un seul désir m'anime : quitter au plus tôt cette terre de malheur. Si Philopœmen a été le dernier des Grecs, je serai le dernier des Français. Les autres vont s'égorger.

À ce moment, un individu entra sans frapper.

— Voici Ponterie ! s'écria M. Euloge Parjadis en tapant familièrement sur l'épaule du nouveau venu.

J'examinai attentivement mon rival.

C'était un ouvrier de trente-cinq à quarante ans, modestement vêtu d'une culotte grise et d'une veste en bourracan très usée. Sa main calleuse indiquait suffisamment sa profession et son grasseyement le Faubourg Saint-Antoine où il était né.

C'était sans doute pour plaire à ce sans-culotte que tout le monde se traitait de citoyen chez Philopœmen.

Mon bon maître, que la question des ballons venait une fois de plus d'accaparer, me poussa doucement vers la porte.

— Il y aura toujours une place pour vous à ma table, mon cher fils.

En vain, je cherchai Lucrèce, elle avait disparu.

— Eh quoi ! m'écriai-je en sortant, voilà le lourdaud qu'on lui destine ! Cette jeune fille ferait les frais du ballon ! Ah ! Monsieur Parjadis, le voyage de Vénus coûterait trop cher ! je saurai bien m'y opposer.

En face de la maison de mes amis, je trouvai une chambre et je m'y installai. Je m'étais promis de souper avec eux le soir même et j'attendis l'heure avec impatience. Hélas, je passai le repas en tête-à-tête avec Philopœmen qui me fit avaler un cours complet d'aérostatique. Lucrèce daigna faire une courte apparition. On eût dit que tout avait été concerté pour m'éloigner d'elle.

Je regagnai mon toit solitaire, l'âme en peine et le cœur déçu. La souffrance seule donne, je crois, du prix à ce que nous aimons. La première plaie n'était pas encore fermée, qu'une seconde s'ouvrait déjà, mais celle-ci était trop nouvelle pour pouvoir en sonder la profondeur.

C'est à peine si j'aperçus Lucrèce pendant les huit jours qui suivirent ; elle paraissait me fuir. Sans doute, me gardait-elle rancune de fréquenter, malgré ses prières, la demeure de son oncle.

Pourtant, par une contradiction incompréhensible, je ne pouvais douter de son amour : ne me l'avait-elle pas avoué ? et son attitude révélait suffisamment les ravages que cette passion contrariée produisait dans son âme.

Un soir où Philopœmen et Ponterie étaient absorbés dans un problème de thermométrie, j'épiai le moment favorable et j'arrêtai la jeune fille entre deux portes.

Mon apparition soudaine la surprit, car elle étouffa un cri et dut s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber.

Je me précipitai pour la soutenir, mais elle repoussa ma main et me dit d'une voix empreinte de tristesse et de découragement, avant de me donner le temps de m'excuser :

— Oh ! monsieur, vous m'avez fait peur ! quelle émotion ! Ne voyez-vous pas que je fais l'impossible pour vous éviter !

— Pour m'éviter !

— Oui, certes ! Vous le savez bien, pourquoi donc me poursuivre ? Qu'espérez-vous ? Dois-je, pour me soustraire à cette persécution, me retirer dans un couvent ?

Elle avait prononcé ces mots très vite, d'une voix tremblante, comme si un remords l'étouffait.

Je répondis aussitôt :

— Puisque mon amour ne peut vous attendrir, inhumaine, allez-vous faire fi de ma douleur ? Vous exigez que je disparaisse de votre vie ? Soit, mais accordez-moi un dernier entretien.

On entendit du bruit dans le salon ; elle m'imposa silence et disparut.

Je la quittai la rage au cœur. Quel était donc l'obstacle qui se dressait entre nous ? Aurait-elle été la maîtresse de Ponterie et se croirait-elle tenue au mariage pour réparer cette faute ? Mais ils semblaient à peine se connaître, aucune intimité n'existait entre eux. Soudain, une pensée me vint à l'esprit : cet homme ne serait-il qu'un paravent pour dissimuler... — c'était fou ! — M. Parjadis lui-même ?

Cette nuit-là, je restai les yeux grands ouverts, interrogeant les ombres et créant des fantômes. Il fallait à tout prix me ménager une entrevue avec Lucrèce et implorer d'elle une explication.

L'heure était justement propice : l'abbé, afin de procéder aux suprêmes préparatifs de son ascension, sortait dès l'aube et ne rentrait qu'à la nuit close. Je fis le mot à Rosalie, gagnée à ma cause, et le lendemain matin, elle me mit en présence de Lucrèce. En me voyant seul auprès d'elle, je fis taire autant que possible mes sentiments tumultueux, afin d'endormir sa méfiance. Allais-je enfin obtenir la révélation du mystère qui nous séparait ?

— Écoutez-moi, Lucrèce, lui dis-je, pourquoi m'avoir caché que Monsieur Parjadis était votre oncle ? Je lui ai voué, sachez-le, un culte profond. Il a été l'éducateur et le conseiller de ma jeunesse ; à ce compte-là, vous m'êtes deux fois plus chère. Ne trouvez-vous pas providentiel le destin qui nous a réunis ? Qui donc, maintenant, pourrait s'opposer à notre union ? N'est-elle pas au contraire légitime et toute naturelle ?

Je l'avais saisie par les poignets et mon regard l'interrogeait avec angoisse. Elle détourna les yeux et je vis une pâleur mortelle envahir ses traits. Allait-elle s'évanouir dans mes bras ? Je la soutins, je la conduisis lentement vers un divan et je m'assis auprès d'elle. Je tentai alors, comme le premier jour, de l'apprivoiser par des baisers et des caresses, mais je le compris vite, ce n'était pas en lui montrant ma sensualité que je vaincrais sa rigoureuse

obstination. Je n'insistai pas, de peur de la rebuter. Enfin, après une longue hésitation, elle finit par me déclarer :

— Ah ! chevalier, je suis maudite ! je vous ai menacé de rentrer au couvent, je n'en ai pas eu le courage ! J'ai manqué de caractère et d'énergie, j'ai eu peur surtout de votre désespoir : si vous alliez attenter à vos jours ! J'ai étudié votre nature, vous êtes violent et passionné et vous possédez un mauvais moral. Aussi, cette nuit, j'ai longtemps pensé à vous ; voici le fruit de mes réflexions.

M'attirant vers elle, et penchant la tête sur mon épaule pour me dérober la rougeur de son visage, elle me murmura doucement à l'oreille en me tutoyant soudain d'une manière adorable et charmante :

— Mon cher Horace, j'ai le plus grand désir d'atténuer le mal que ma rigueur te fait endurer, mais je ne veux plus voir ta figure triste et bouleversée ; il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour apaiser ton cœur. Tu n'as qu'un geste à faire — que dis-je — un regard suffira, et... je deviendrai ta maîtresse. Pas dans la demeure de mon oncle, bien sûr, je dois la respecter, mais dans Paris, loin des importuns.

Elle parut réfléchir ; sans doute attendait-elle un encouragement, mais je gardai le silence. Elle ajouta d'une voix plus craintive :

— Tu loueras une chambre et j'irai te rejoindre. Il me sera si doux de te donner des marques de mon affection. Ne me réponds pas encore !... Si je sentais passer dans tes yeux un reproche, une hésitation, j'en mourrais de honte. Maintenant, écoute-moi bien, si tu acceptes, promets-moi de ne jamais montrer autre chose ici qu'un visage de marbre. Évitions d'attirer sur nous l'attention de mon oncle.

Cette dernière condition gâta immédiatement la beauté du geste et confirma toutes mes craintes. Aussi, je lui répondis :

— Ma chérie, ma chérie, comment reconnaîtrai-je jamais une pareille preuve d'attachement ! Mais je ne puis vous suivre dans cette voie. À quoi bon nous dissimuler, lorsque tout nous invite, au contraire, à faire éclater

nos sentiments véritables au grand jour ? Ce soir, vous serez ma fiancée et bientôt mon épouse devant Dieu.

À ces mots qui contrariaient tous ses projets, elle me saisit la main et la serra avec colère en disant :

— Jurez-moi de ne jamais dévoiler vos intentions à mon oncle !

— Je ne saurais faire ce serment, répondis-je, il n'est pas dans mon cœur !

— Ce sera notre séparation définitive, répliqua-t-elle.

— Vous tenez donc beaucoup à être Madame Ponterie ! dis-je avec amertume.

Elle haussa les épaules, je l'avais froissée. Elle se leva, souleva le rideau de la fenêtre et parut se désintéresser de moi.

— Lucrèce, vous jouez ma vie !

— Non, je joue la mienne, répondit-elle simplement.

— Si j'éprouve un refus de la part de mon bon maître, je me tue sous vos yeux ! m'écriai-je avec l'accent du désespoir.

Elle revint vers moi les traits crispés.

— Vous n'hésiteriez pas à commettre ce crime, je m'en doutais. Il y a deux existences en jeu, je vous avertis !

Elle ajouta :

— Cela vaudrait peut-être mieux.

— Lucrèce ! quel secret renferme donc votre vie !

— Laissons cela, fit-elle en me repoussant.

Elle se dirigea vers la porte. C'était fini, je ne devais pas obtenir un mot de plus. Je fis néanmoins un dernier effort pour m'affranchir du grave soupçon qui m'obsédait, mais je changeai de tactique : je l'attaquai dans sa dignité de femme, je feignis de croire qu'elle avait le cœur assez corrompu pour tromper son mari en ma faveur après le mariage.

— Ne comptez pas que j'accepte d'être votre amant, lui dis-je, si vous devenez l'épouse d'un autre ! L'offre de votre corps que vous venez de me faire ne peut contenter mon amour... c'est votre âme que je veux.

Le coup terrible avait porté, je le compris aussitôt.

— Assez, supplia-t-elle, allez-vous en ! je n'épouserai jamais Ponterie ! vous non plus ! je suis à bout de forces ! laissez-moi !

— Ah ! cruelle ! je devine maintenant ce qui nous sépare ! dis-je étourdiment.

Son regard me fixa avec stupeur, je la vis pâlir affreusement, mais se reprenant presque aussitôt, elle me répliqua d'un ton plus dur :

— Eh bien ! parlez !... vous gardez le silence... vous ne savez donc rien... retirez-vous !

— Lucrèce ! m'écriai-je, si vous me laissez franchir ce seuil sans un mot d'espoir, je ne reviendrai plus.

Un long frisson la fit tressaillir. Je vis clairement écrit dans ses yeux qu'elle redoutait cette issue autant que moi. Elle eut pourtant la force de me pousser dehors en murmurant :

— Ce sera votre devoir !

J'entendis la porte se refermer, il me sembla soudain être descendu au fond d'un abîme. Mais, Lucrèce, je venais d'acquérir la certitude qu'une puissance redoutable avait pesé sur votre décision. Devrais-je me brouiller, me dis-je, avec M. Parjadis, je lui arracherai la vérité.

Aussi, c'est d'un esprit résolu que j'abordai, le soir, mon bon maître, pour lui demander votre main.

À cette proposition, il parut aussi effrayé que si je lui avais offert de commettre un crime. Il me toisa de la tête aux pieds, fit claquer ses doigts, ce qui était chez lui l'indice d'une profonde contrariété et me dit avec une brusquerie inaccoutumée :

— Vous ! l'époux de Lucrèce !... jamais !

Comme j'insistai :

— Mon fils, me dit-il, laissez-moi travailler. Demain, je reçois le baptême de l'air. C'est un premier essai. À midi, je dois m'envoler du Champ-de-Mars en compagnie de Ponterie. J'ai d'autres soucis en tête que vos amours avec ma nièce !... Adieu !... ne devenez pas fou, ajouta-t-il en me congédiant.

Je n'osais poursuivre. Devant le ton autoritaire de mon ancien maître, toutes mes belles résolutions étaient parties en fumée. Je me dis : à quoi bon exiger de ce vieillard un aveu pénible ? la preuve n'est-elle pas faite ?

Sur le moment, je fus atterré ; puis un revirement se produisit dans mon esprit et j'en vins à une appréciation plus juste du rôle de Lucrèce. Que pouvais-je lui reprocher ? Était-elle à mon égard comptable d'un passé qui ne m'appartenait pas ? Avait-elle le droit de changer ses affections parce que je faisais irruption dans sa vie ? N'avait-elle pas été admirable, au contraire, de délicatesse et de sentiments, jusqu'à me sacrifier le dernier rempart de sa pudeur ? Avec quelle cruauté n'avais-je pas répondu à l'appel de son cœur et quels regrets éternels allaient m'infliger mon orgueil et ma bêtise ! Désormais, je ne devais plus songer à paraître devant elle. Aussi, pour ne pas succomber à la tentation de la revoir, je résolus de m'éloigner de Paris pour toujours.

*
**

Mais la Providence tenait à me montrer une fois de plus que nul ici-bas n'est maître de sa destinée.

Je poussai la porte de ma chambre. Un homme était assis à ma table, plongé dans la lecture d'un journal.

— Fabre d'Églantine ! m'écriai-je aussi ennuyé que surpris.

— Vous devez être étonné de ma présence, dit-il en me tendant la main. En me voyant, vous n'êtes pas tombé à la renverse. Je dois votre adresse à Mademoiselle Lacaille. Deux hommes qui ont couché avec la même femme n'éprouvent-ils pas le besoin d'échanger leurs impressions ? J'ai quitté Clorinde...

— Ah ! fis-je d'un ton indifférent.

— Oui, depuis votre départ, elle n'était plus à prendre avec mes mouchettes. Son salon est devenu une pétaudière et sa chambre à coucher un petit lupanar où tout le monde rentre et sort devant un factionnaire de la Garde-Nationale : Monsieur Tranche-Montagne. Un soir, la voyant entourée de muscadins, j'ai eu le malheur de dire :

Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout.

Le mot portait ; elle l'a pris fort mal et nous nous sommes brouillés.

— Tout cela, lui répondis-je, me rappelle un passé odieux et les faits et gestes de Mademoiselle Célestange n'ont plus le don de m'émouvoir. J'ai éprouvé aujourd'hui une déception qui efface toutes les autres.

Je lui racontai brièvement ma rencontre avec Lucrèce, l'espoir que j'avais eu un moment de l'épouser et les terribles soupçons qui empoisonnaient ma vie.

— Chevalier, me répondit le poète, le mariage est la dernière étape de l'amour. Il en est aussi l'oraison funèbre. Vous êtes dans le cas du mauvais convive qui se réserve pour le dessert.

— Vous avez raison, je n'ai goûté à aucun plat, mais il n'y a pas de dessert !

— Mon cher, dit-il, vous n'en méritez pas car vous manquez de psychologie, c'est là un grave défaut pour un jeune homme qui veut se lancer dans la galanterie.

— Selon vous, m'écriai-je, la passion doit étouffer la conscience ! Nul ne peut repousser les avances d'une femme. J'aurais humilié Lucrèce et commis une faute...

— Irréparable, si vous y persévérez. Mais vous êtes trop intelligent pour maintenir un arrêt qui, vous le reconnaissez vous-même, est un outrage. La femme est un être délicieux mais décevant ; ne la jugeons pas avec notre propre tempérament, nous nous tromperions du tout au tout sur les mobiles qui la font agir. Vous exigez de l'amour céleste, elle n'en a pas, elle ne peut pas vous en offrir. Elle possède son corps qu'elle défend au nom d'une certaine morale pour vous faire apprécier la valeur du don qu'elle vous fait. Le jour où sa pudeur a été affranchie, la suite est secondaire ; l'amour est un acte, pour elle, aussi naturel que la maternité. Cette belle théorie m'a aidé à comprendre les femmes. Pourquoi s'embarrasser de trente-six maximes et d'autant de préceptes, lorsque nous n'avons qu'un seul but à satisfaire : la possession ! Les philosophes ont compliqué la vie sensuelle. Ce sont des ergoteurs dont il faut se méfier. La femme, sentimentale par définition, aime les belles phrases et les beaux serments. Promettez tout et ne tenez jamais. J'ai vaincu les résistances de la blonde Ravary avec un mot : « C'est peu d'aimer, il faut aimer toujours », ce qui ne m'a pas empêché de la tromper dans les bras de la Deresmont et d'épouser finalement Mademoiselle Lesage. Elles ne m'en veulent pas et nulle ne s'est accrochée désespérément à ma barque lorsque j'ai remis à la voile. Voilà comment il faut agir avec votre Lucrèce. Ayez de l'audace, soyez aimable et acceptez les présents de Vénus sans en discuter la qualité.

— Ah ! lui répondis-je, Lucrèce n'est pas une femme comme les autres !

— On dit toujours cela au pied du lit avant de faire la couverture, mais après, vous constatez que ces éphémères ne diffèrent que par la science amoureuse qu'elles ont pu acquérir. Clorinde vaut cent Lucrèce et vous me donneriez à choisir, je n'hésiterais pas à accorder tous mes suffrages à cette artiste incomparable. Quand vous serrerez Lucrèce dans vos bras, vous aurez des désillusions !

— Lucrèce dans mes bras ! m'écriai-je, supposez-vous donc qu'une réconciliation soit possible entre nous après ce qui s'est passé ?

— Je ne le suppose pas, beau Léandre, j'en suis sûr. Elle vous tiendra sans doute rigueur du retard, que vous aurez apporté à la réalisation de ses désirs, mais elle se considère, jusqu'à nouvel ordre, comme votre maîtresse puisque vous êtes le dernier auquel elle s'est offerte. En amour, la femme rend toujours responsable d'une faute celui de ses amants qu'elle n'aime pas. Quel est son amant ?

— Monsieur Parjadis, sans doute !

— Monsieur Parjadis !... Auriez-vous quelque répugnance à partager les faveurs de votre bon maître ? C'est un rival qui ne manque pas d'esprit, il saura faire la part du feu. Lucrèce se hâtera de lui mettre sur le dos le poids de ses péchés.

— Ah ! quelle douleur pour moi, mon cher Fabre, de tromper cet homme ! Si jamais il venait à s'en apercevoir, j'en mourrais de honte !

— Oh ! là-dessus, je suis bien tranquille, n'ayez aucune inquiétude ! Vous connaissez le mot de Figaro : « Oh ! les femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la ! » Cet oncle a combiné tout ce qu'il fallait pour favoriser vos desseins. Il ne lui manquait plus que de monter en ballon. Il s'empare du ciel et vous laisse la terre. La journée de l'ascension est à vous, heureux mortel ! Sans perdre un instant, écrivez un billet à votre idole, elle doit l'attendre avec impatience et vous en vouloir de lui avoir chanté tout à l'heure une autre romance. Assignez-lui un rendez-vous ; croyez-moi, elle n'oubliera pas de s'y rendre.

Un amoureux qui se noie se raccroche à toutes les branches. Fabre venait de me lancer une bouée de sauvetage, je m'empressai de la saisir. Je pris une plume et je traçai quelques mots. Il lisait par dessus mon épaule.

— Enfant que vous êtes ! s'écria-t-il en m'arrachant le papier des mains, quel besoin avez-vous de clamer à tous les échos votre désespoir et votre repentir ? Les femmes amoureuses n'aiment pas cela. Prenez-le au contraire sur le ton du badinage. Qu'elle ne se doute pas de votre souffrance, ou vous

passeriez pour un niais ! Elle prendrait goût à vous retourner le poignard dans la plaie. C'est un jeu très à la mode depuis Rousseau. Tenez, sans connaître l'aimable personne à laquelle je les adresse, voici des vers dans le goût de Parny qui sont de nature à séduire l'objet de vos désirs. L'amour marche de pair avec la poésie.

Il prit la plume et après quelques minutes de réflexion traça les lignes suivantes :

À Lucrèce :

*Ma Lucrèce, quittons Paris,
Partons fêter notre jeunesse,
Emportons ta grâce et tes ris,
Le vin, le flacon et l'ivresse !*

*Nous irons jusqu'au Point-du-Jour
Par les bords fleuris de la Seine,
Toi cueillant des belles de jour
Et moi tes baisers d'une haleine.*

*Nous suspendrons nos doigts unis
À la légère escarpolette,
Je t'enlèverai jusqu'aux nids
Où les tourtereaux sont en fête.*

Envoi

*Sous ces vers, marque de ta main
L'heure divine du voyage,
Ce soir, cette nuit ou demain ?...
Je mourrai si c'est davantage.*

En recopiant ce madrigal, j'avais, à dessein, omis la strophe suivante, comme de nature à effaroucher la pudeur de Lucrèce :

*Un lit de feuillage est l'esquif
Qu'en secret l'amour nous apprête,
Mon baiser sera le récif
Et tes doux soupirs la tempête.*

— Quoi ! me dit d'Églantine en relisant, vous supprimez le principal : vos intentions ! C'est surtout cela qui intéresse cette amoureuse. Elle n'a pas suffisamment de loisir pour perdre son temps en marivaudage. Son oncle ne monte pas tous les jours en ballon, elle est fatiguée de jouer à *l'émigrette*^[10] avec son cœur, elle veut maintenant le placer. Ne ménagez donc pas ce qu'un plus brutal vous enlèverait sans scrupule.

Combien, ma maîtresse adorée, me serais-je révolté en ouissant, une heure auparavant, un pareil propos ! Mais depuis qu'il ne m'était plus permis de douter, hélas, de votre déchéance, je vous aimais peut-être autant, mais je vous respectais moins. À grandes enjambées, je traversai la rue, je frappai discrètement à l'appartement de ma jeune amie et, d'une main tremblante, je tendis le billet à Rosalie.

Je me retirai chez moi, fort inquiet sur le résultat de ma démarche. Lucrèce accueillerait-elle ces vers avec la faveur prédite par le poète ? Les heures s'écoulaient et je finissais par en douter. Je me reprochai d'avoir agi sans réflexion et de compromettre, par ce sot madrigal, la dignité de mon amour. Ne va-t-elle pas me prendre, me dis-je, pour un vulgaire suborneur ? Fabre m'a donné là un conseil de libertin ! Je n'aurais jamais dû le suivre ! N'était-il pas plus naturel de me rendre auprès de Lucrèce au lieu de lui écrire ?

Vers minuit, je crus percevoir dans l'escalier un léger bruit ; j'ouvris précipitamment ma porte, je regardai dans l'obscurité : personne ! mais je vis un petit papier qu'une main inconnue venait de glisser dans le trou de la

serrure. Le décacheter et le lire fut l'affaire d'une seconde. Il contenait ce seul mot : *Demain*.

**

Je sonnai, le matin de ce jour tant désiré, jour terrible et déchirant entre tous, à la porte de Lucrèce. Rosalie me fit entrer aussitôt. Quelques instants plus tard, ma bien-aimée était devant moi. Notre raccommodement fut aussi spontané que notre querelle avait été rapide et brutale. Il nous suffit d'être en présence pour nous jeter dans les bras l'un de l'autre.

Que vous étiez belle, ma Lucrèce, sous cette robe si simple de mousseline rose, la seule que je vous aie connue, sans poudre et sans fard, vos cheveux blonds s'échappant par touffes du bonnet de linon blanc où vous aviez piqué une petite cocarde de soie aux couleurs nationales ! Un spencer de satin rayé vous serrait la taille et ses vastes revers s'évasaient sur votre poitrine comme les ailes bleues d'un papillon.

Je pris Lucrèce par le bras et j'emportai ce trésor avec la rapacité d'un corsaire.

En suivant le quai du Louvre, je rencontrai un coucou vide ; nous y prîmes place et moins d'une heure après, nous étions au village d'Auteuil, attablés l'un contre l'autre, devant une friture de poissons, dans l'ombre et la fraîcheur d'un délicieux cabinet de verdure.

Je garde le précieux souvenir de cette merveilleuse promenade que nous fîmes, après notre frugal repas, le long du chemin de halage, sous la charmille qui borde le fleuve ! Nous étions si étroitement enlacés qu'un seul être paraissait vivre en nous ! Les doigts noués, les lèvres unies, on se racontait en silence l'histoire divine du baiser et de la caresse et rien n'existait plus si ce n'est la hardiesse de mes gestes et l'offrande sublime de votre corps.

À dessein, nous avions écarté d'un commun accord tout sujet de conversation qui aurait pu troubler la limpidité de cette heure exquise. On eût dit qu'un dieu aimable avait étendu un voile d'oubli sur le passé pour

limiter notre vie à l'extase de la journée présente. L'amour sépare ainsi, paraît-il, les amants du monde extérieur pour leur permettre de goûter, dans la plénitude des sens, l'approche du désir.

Un petit bois touffu, tapissé de fleurettes, nous invita à nous enfoncer davantage dans le royaume d'une mystérieuse solitude.

Ah ! quel enchantement, Lucrèce, ce joli sentier où nous nous sommes aventurés à la recherche d'un nid propice à de plus intimes effusions !

Avec quelle lenteur énervante et capricieuse n'avons-nous pas suivi les méandres complices de la forêt, retardant l'un et l'autre, par une volontaire coquetterie, l'apothéose de notre amour !

Comme il eût été dommage d'en écourter la délicieuse préface ! Je vous tenais par la taille, je me serrais contre votre chair et, dans le recueillement de tout mon être, j'entendais les battements de votre cœur. Parfois, vous vous arrêtiez, vos regards étaient si prenants, vos soupirs si éloquents, qu'un baiser vous eût fait défaillir sans retour dans mes bras.

Pourquoi la nature m'a-t-elle laissé vivre après l'étreinte suprême qui vous a livrée tout entière au délire de ma passion !

Lorsque la reine des abeilles, ai-je lu quelque part, obéissant à la merveilleuse loi de l'espèce, a choisi le prince qu'elle veut entraîner avec elle dans l'azur, elle monte avec lui jusqu'à ces régions désertes où l'aigle lui-même ne saurait troubler le mystère de son hymen. Là, l'élu la saisit, la pénètre et tourbillonne quelques secondes dans un éther de volupté. Puis les ailes se détendent, le corps se vide et l'insecte foudroyé tombe dans l'abîme avec le dard de la reine au cœur.

Que n'ai-je subi le sort de cet amant ! Si jamais, Lucrèce, dans ce pays lointain où vous avez porté vos pas, ces lignes passent sous vos yeux et que l'obsession de m'avoir cédé hante encore votre pensée, rappelez-vous, pour le rachat de cette faute, que l'expiation a commencé à la minute où notre extase mutuelle a pris fin.

Tant que je vivrai, je vous reverrai assise sur ce tronc d'arbre, seul témoin de nos tendres ébats, la tête enfoncée dans vos mains, de gros soupirs s'échappant de votre poitrine et des larmes, oui des larmes, inonder vos paupières.

Sur quoi pleuriez-vous ainsi ? n'était-ce pas au contraire le moment de faire éclater votre joie, d'entonner une hymne de reconnaissance à la Divinité qui nous avait unis ! La nature, paraît-il, venge la morale en envoyant la tristesse dans la chair du débauché. Mais les amants sincères ne sont jamais tristes. Ils considèrent l'acte qu'ils ont accompli comme le plus noble parmi tous ceux que Dieu a révélés à l'homme. Lucrèce, je puis bien l'avouer aujourd'hui : tout en vous aidant à faire disparaître le désordre de votre toilette et les traces visibles de notre ardeur amoureuse, je me suis indigné de voir que ni mes baisers, ni mes caresses, n'étaient capables de ramener la sérénité sur votre visage.

À genoux, j'essayais de la calmer.

— Eh quoi ! lui dis-je, ma Lucrèce, tu ne serais pas plus abattue si je t'avais outragée ! Hier, ne m'as-tu pas offert d'être ma maîtresse ? Aurais-tu des regrets ? M'en voudrais-tu de t'avoir prise au mot ? Mais l'amour excuse tout ! Il serait inhumain d'exiger de ma vertu un courage hors nature. Voyons, souris-moi, mon aimée, ne vas pas empoisonner par des remords les plus beaux instants de notre vie ! Sommes-nous fous de nous lamenter au lieu de nous réjouir !

Elle fit un geste évasif et répondit dans une sorte de monologue intérieur :

— Il ne saurait être question d'outrage, encore moins de maudire l'élan spontané qui m'a jetée dans tes bras. Mais Dieu pourrait-il séparer dans le ciel ceux qu'il a unis sur la terre ? toute ma terreur est là.

— Enfin ! dis-je en lui sautant au cou, tu consens à devenir ma femme !

Elle me fixa avec une tristesse infinie.

— Cette joie, mon ami, nous est refusée. Mais console-toi, je t'aime et je t'aimerai toujours. J'ai tout envisagé et tout accepté, même les terribles

conséquences de mon inconduite. Une fatalité pèse sur nous ; ne tente jamais, je t'en supplie, d'essayer de percer ce mystère, tu me perdras sans retour.

Je restai un long moment pensif, accablé par cet aveu. Je compris dans un éclair toute l'horreur de notre situation. Elle ne connaissait pas le fruit de mes méditations et, dans cette ignorance, elle acceptait pour elle-même un partage odieux. Ô naïveté de l'amour féminin ! La femme, comme l'autruche, cache sa tête dans le sable sans se rendre compte des ravages exercés autour d'elle par la jalousie. Ah ! mon bon maître, était-il donc écrit que je devais vous maudire !

Lucrèce se méprit sur mon silence et, se jetant à mon cou, elle s'écria :

— Horace ! cher trésor ! à quoi bon insister ! je ne peux pas te répondre !

J'allais lui demander l'explication de ces paroles étranges, mais, hélas, trop claires pour moi, lorsque le bruit sourd d'un coup de canon retentit.

— Voilà le signal, déclara Lucrèce, c'est le canon du Champ-de-Mars. Il est midi, le ballon va partir, sortons du bois, chevalier, nous l'apercevrons peut-être.

Son visage s'était enflammé, ses yeux s'étaient séchés, sa main crispée me saisit le bras et m'entraîna hors des lieux qui avaient vu le couronnement de mon amour et le réveil de ma jalousie.

— Comme elle l'aime ! pensai-je avec amertume.

Nous atteignîmes rapidement la berge de la Seine et de là, nos regards purent dominer toute la vallée du fleuve. Au loin, on apercevait les fumées de Paris ; un soleil de plomb tombait à pic sur nos têtes.

Soudain, en face de nous, sur la rive opposée, un globe immense parut.

— Le ballon !... le ballon !... s'écria Lucrèce en battant des mains avec enthousiasme.

Je levai la tête, l'aérostat, après s'être complètement détaché des arbres, voguait maintenant majestueusement dans les airs. C'était un appareil sphérique, légèrement allongé à la base, enfermé dans un immense filet décoré de petits drapeaux tricolores. Une caisse, en forme de bateau, au-dessous de laquelle se balançait un oriflamme bleu, blanc, rouge, complétait le dispositif de cet équipage aérien. L'ensemble était imposant et gracieux à la fois. Lucrèce me serrait le bras à me faire crier.

— Il est là ! il est là ! murmura-t-elle, je vais le voir ! je vais le voir !

Tout en dissimulant mon émotion, je maîtrisai son élan naturel. Espérait-elle, à cette distance, rejoindre son amant ?

Le ballon montait toujours et s'avancait vers nous avec la sérénité d'un dieu porté par les zéphirs, mais il était trop élevé pour permettre de distinguer les intrépides habitants de la nacelle.

— Quel dommage, me dit Lucrèce dévorant le ciel des yeux, nous ne les verrons pas ! ils vont passer au-dessus de nous sans qu'on puisse leur envoyer des baisers !

Je ne l'avais jamais vue dans un état pareil. Elle, généralement si réservée, ne gardait même pas vis-à-vis de moi l'attitude qu'aurait dû lui inspirer la plus élémentaire des retenues.

— Comme vous êtes froid, chevalier ! agitez donc votre mouchoir !

Elle avait à peine prononcé ces derniers mots qu'une fumée épaisse, pareille à ces nuées sur lesquelles les peintres religieux font reposer le Père Éternel, enveloppa le ballon. Une grande flamme jaillit, nous aperçûmes des débris de toutes sortes projetés dans l'espace, puis plus rien... nous avions beau écarquiller les yeux, le ballon avait disparu.

À n'en pas douter, une catastrophe venait de se produire. Lucrèce avait poussé un cri déchirant. Je fouillai de mes regards l'immensité... c'était fini, un petit nuage noir indiquait seul la place où naguère se balançait le glorieux aérostat. Une détonation sourde frappa nos oreilles ; ce fut là toute l'oraison funèbre de M. Parjadis.

Je baissai les yeux, Lucrèce était effondrée à mes pieds. Je me précipitai à son secours.

— Ils sont morts, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle en se tordant les mains de désespoir... Je ne me consolerais jamais de sa perte... il était si bon, vous le savez bien !... Chevalier ! Chevalier ! Dieu nous a punis !

Je ne pus m'empêcher de m'écrier, malgré la douleur profonde qui m'étreignait :

— Ah ! Lucrèce ! quel amour vous aviez pour lui !

Elle ouvrit de grands yeux et me fixa avec épouvante ; elle avait compris le fond de ma pensée.

— Seigneur !... Qu'avez-vous imaginé ?... C'est mon père !...

Mais c'était le coup de grâce, Lucrèce atteinte dans ses plus chères affections, le cœur meurtri, me jeta un regard de terreur, et s'évanouit dans mes bras.

Je la crus morte. Elle avait le visage décomposé, la lèvre exsangue, elle ne remuait pas, on eût dit une statue de cire. Quel affreux malheur ! quelle terrible angoisse ! tout perdre à la fois !... Je tapai dans ses mains, je la soulevai de terre, sa tête retomba inanimée sur sa poitrine. C'était à devenir fou ! Il était son père !... et moi, misérable, qui avais cru... non ! non ! cette pensée est horrible ! Ah ! quand on a trop vécu dans les milieux de libertinage, on croit trop facilement au mal... Lucrèce ! Lucrèce ! ma voix l'appelait, elle ne répondait pas... C'en est fait, me dis-je, des deux êtres les plus chers que j'avais au monde ! Elle était sa fille ! n'aurais-je pas dû le deviner ?... Je donnerais ma vie pour racheter cette erreur ?... Je faisais en moi-même ces réflexions douloureuses, je me lamentais sur un sort cruel, tout en chargeant le corps de Lucrèce sur mes épaules pour le transporter dans une maison d'Auteuil.

De braves gens m'accueillirent et appliquèrent sur le front de ma maîtresse des compresses d'eau froide qui la ranimèrent aussitôt. À cette vue, je suffoquai de joie, moi qui croyais n'avoir ramené qu'un cadavre.

Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, m'aperçut et sourit. Je saisis sa main et la portai à mes lèvres.

— Mon pauvre chevalier, murmura-t-elle, j'ai eu un moment de faiblesse, mais je vais mieux. Je suis encore trop fatiguée pour rentrer à Paris. Allez prévenir Rosalie qu'elle accoure à mon chevet pour me donner ses soins. Vous, Horace, vous avez une grande mission à remplir. Il s'agit de retrouver le corps de votre bon maître, afin de lui rendre les devoirs que vous inspire, j'en suis sûre, une pieuse affection.

Je m'approchai d'elle, elle me tendit son front à baiser. Au moment où je l'effleurai de mes lèvres, elle murmura très bas.

— Cher enfant ! je n'ai plus que toi sur la terre.

Deux heures après, j'étais rue de Richelieu. Prévenir Rosalie, la faire partir par la même voiture, fut l'affaire de quelques instants.

De mon côté, je ne pouvais m'aventurer au hasard sans être renseigné sur les lieux où la catastrophe s'était produite.

J'allais, dans mon désarroi, me diriger vers le Champ-de-Mars, lorsqu'un individu me frappa sur l'épaule. C'était un de ces commissionnaires dont on se sert à Paris pour porter les billets à domicile.

— J'ai l'honneur de parler au chevalier de La Plume-Hardy ? demanda-t-il d'un ton obséquieux en mettant ce qui lui servait de chapeau à la main.

— Oui, dis-je, que désirez-vous ?

— Voici un billet de la part d'une personne désirant garder le bénéfice de l'incognito.

— Donnez ! dis-je d'un ton brusque.

— Pas dans la rue, monsieur, mais chez vous, c'est l'usage.

Je montai dans ma chambre, l'homme me suivit. Il tira d'un petit sac un papier cacheté de cire, sans armoiries ni initiales, et me tendit ce message.

Je l'ouvris et je lus :

« Monsieur le Chevalier,

« Permettez à un censeur de la morale publique de vous offrir les félicitations auxquelles a droit votre miraculeuse conversion.

« Vraiment, après avoir scandalisé tout Paris par votre présence assidue dans la loge et dans le lit de Mademoiselle Célestange, vous avez décidé de l'édifier par le plus bel exemple de piété filiale qu'on puisse citer à notre époque de libertinage. Vous avez tout quitté pour remplir vos devoirs de fils et de frère. Si le sacrifice a été dur, il n'en est que plus méritoire. Aussi, vos amis, dont je suis, vous décernent une couronne civique. Prenez garde cependant : le monde est méchant et les mauvaises langues racontent que votre amour fraternel n'est pas désintéressé. Lucrèce n'avait pas d'amant, vous étiez fatigué des traits de Clorinde, vous avez pensé qu'en éduquant votre sœur, elle deviendrait une maîtresse plus fidèle qu'une fille vouée, par tempérament et par métier, au culte de Vénus.

« Un ami de la vérité. »

Je tremblais d'émotion en lisant cet immonde factum, l'indignation me suffoquait, je trépignais de rage à mesure que j'avancais dans cette lecture ; mon cœur battait violemment, un paquet de sang me montait à la face. C'est à peine si je pus déchiffrer les dernières lignes du hideux papier. Je jetai un regard autour de moi, le messenger avait disparu. Ah ! si je l'avais tenu là, à portée de ma main, il n'y a pas de tortures que je ne lui eusse infligées pour lui arracher le nom de l'infâme auteur de cette atroce calomnie.

— Lucrèce est ma sœur ! Lucrèce est ma sœur ! Je froissai le papier et je le foulai aux pieds de dégoût.

— Lucrèce est ma sœur ! Je me souviens d'avoir prononcé ce mot dix fois, cent fois peut-être, sans en comprendre le sens, comme une obsession dans un cauchemar, puis mes yeux s'obscurcirent et à mon tour, je perdis connaissance.



À la suite de ces terribles secousses, une fièvre cérébrale s'était déclarée. Je suis resté, paraît-il, un mois entre la vie et la mort. Mais l'anéantissement, dans ces maladies, n'est pas tellement complet qu'on ne garde cependant certains contacts fugitifs avec la vie.

Je revois la chambre, le lit, des personnes affairées autour de moi, parmi lesquelles j'aurais juré reconnaître Lucrèce, tout cela très vague, très imprécis, se mouvant comme dans un brouillard. Peu à peu, cependant, ma jeunesse et la vigueur de mon tempérament eurent raison du mal qui m'avait terrassé. Un dieu barbare me rappela à l'existence et au souvenir du passé. Ma première fonction fut de penser, mais j'étais encore si faible que les idées se posaient sur mon cerveau comme de légers papillons. Enfin, le mieux s'accroissant de jour en jour, je pus reprendre possession de mon être.

Je dénombrai aussitôt les ruines qui s'étaient accumulées autour de moi. Mon bon maître... que dis-je, mon père, mon véritable père par la nature et par l'esprit, victime de son inconcevable folie. *Quos vult perdere Jupiter dementat prius*. Pourtant, quelle clairvoyance dirigeait tous ses actes ! N'avait-il pas reconnu le premier que la terre était devenue inhabitable et la France un pandémonium ? que seule Vénus offrait quelque sécurité aux hommes raisonnables ? Puisses-tu aujourd'hui, mon bon maître, reposer dans cette belle planète, objet de tous tes vœux, et m'y retenir une place auprès de toi.

Mais Lucrèce, ma sœur Lucrèce ? Ce nom me brûlait les lèvres. Comment effacer cette page de ma mémoire ? Allaient-ils tinter longtemps à mes oreilles ces mots sinistres : « Tu es l'amant de ta sœur » ?

Le doute n'était plus permis. Lucrèce connaissait les liens du sang qui nous unissaient. Son attitude, ses propos, sa honte, tout la trahissait ; par un indigne quiproquo, je leur avais attribué une signification différente, je devais maintenant restituer à ses actes leur juste valeur.

Lucrèce, c'était visible, avait d'abord reculé devant l'inceste, mais le destin, plus fort que sa volonté, nous avait entraînés tous les deux dans l'abîme. Oh ! Dieu ! ce crime me fait horreur ! Enlèverai-je jamais cette souillure de

ma chair ! Malheureuse !... Comme je partage aujourd'hui les larmes que je t'ai vu verser ! Oh ! femmes ! femmes ! femmes ! après avoir été l'instrument de vos vices, je suis devenu la proie de votre immoralité.

Faut-il, mon père, que je vous retrouve toujours, embusqué à chaque carrefour de ma vie ! Vos paroles prophétiques retentissent encore à mes oreilles : la femme est un animal aimable mais cruel. Son rôle est de plaire, sa fonction est de nuire.

Après avoir répudié ma première maîtresse, dont les mauvaises mœurs avaient été le tombeau de mon amour, j'avais espéré trouver la sérénité du cœur sous les traits d'une créature pure et chaste et je n'ai rencontré qu'un monstre. Car, ma Lucrèce adorée, vous êtes un monstre et votre amour, une effroyable perversion.

Seule, une société corrompue comme la nôtre, où tout est bouleversé par la faillite de la conscience et le libertinage des passions, peut offrir à l'étude du philosophe d'aussi étranges phénomènes. Éducation viciée, honneur factice, famille compromise, voilà le grand crime du règne de Louis XV et le restaurateur du siècle ne pouvait être que le bourreau.

Une femme, d'un âge canonique, vaquait aux soins du ménage. Par ordre de la Faculté, je ne recevais aucune visite et toute longue conversation m'était sévèrement interdite.

Pourtant, un soir, vers la fin de ma convalescence, quelqu'un frappa à ma porte et entra presque aussitôt. C'était Tranche-Montagne.

— Chevalier, me dit-il en me tendant la main, il est plus difficile de prendre d'assaut votre chambre que les remparts de la Bastille ! Clorinde m'a prié, parole d'honneur, de vous ramener au bercail, quel que soit votre état. Elle se charge de vous soigner et de vous guérir. Si vous y mettez un peu de bonne volonté, elle vous rendra, j'en suis sûr, une santé florissante !

Clorinde ! murmurai-je, comme c'était déjà loin ! Je ne gardais plus de cette femme, jadis tant aimée, que le souvenir irrité de ma passion néfaste.

Pendant mes réflexions, Tranche-Montagne dévidait son chapelet.

— Oui, mon cher, elle vous adore. Elle nous rend tous responsables de votre perte et moi particulièrement, sacrebleu ! Quand elle a appris par Lacaille votre maladie, elle n'en dormait plus. Elle a commandé en cas de malheur une élégie à André Chénier, son nouveau poète, et une marche funèbre à Mehul. Son caractère s'en est ressenti. Elle s'est prise de querelle avec Lacaille à qui elle a reproché d'avoir favorisé votre fuite et d'être l'inspiratrice de mauvaises épigrammes qui courent au théâtre sur son compte. Bref, un soir, sur la scène, Clorinde en Phèdre a appliqué une formidable paire de claques à sa suivante Œnone, à la grande joie des spectateurs, laquelle a riposté avec usure. Un crépage de chignons en règle a suivi, à la suite duquel elles ont donné leur démission de la Comédie ! Sous l'ancien Régime, notre belle amie eût passé sa mauvaise humeur à [For-l'Évêque](#). Avouez-le, mon jeune camarade, la liberté a du bon. Le député Simond, *l'homme au masque de fiel*, comme l'a surnommé Mirabeau, a sollicité une mission à Londres dans l'unique but de distraire cette terrible enfant de Melpomène. Quel scandale dans la Cité de Pitt où elle a écrasé de son luxe et de ses folies, la célèbre Hamilton.

À moins qu'il n'eût appris ce discours par cœur, je ne manquai pas d'observer que Tranche-Montagne, depuis qu'il fréquentait l'État-Major de La Fayette, les théâtres, les artistes et en particulier Clorinde, s'exprimait avec l'élégance de feu M. le maréchal de Richelieu.

Mais son bavardage m'amusait et je reconnus, suivant l'appréciation de mon bon maître, que ce géant valait mieux que sa réputation.

— Mais vous, beau citoyen, continua le capitaine, vous dardez deux yeux qui jouent à cache-cache sous les arches d'un pont. Vous avez trop jeune abusé de la vie. Il faut des cuisses comme les miennes pour monter tous les jours la jument Vénus sans être désarçonné. Vous êtes au fond un sentimental. Il vous faut la vie calme de la campagne. Suivez mon conseil, mariez-vous avec une fermière. Je sais quelqu'un qui vous irait comme un gant : Edmée Picassou, ma cousine. Elle se meurt d'amour pour vous, sacré don Juan ! Ah ! la garce ! on se demande comment l'esprit vient aux filles ! elle a bien su découvrir, à votre insu, qu'un galant se cachait sous vos jupes ! Elle est moins bête que moi. La plus simple, là-dessus, nous en remontrerait.

— Edmée Picassou, murmurai-je, cherchant au fond de ma mémoire encore très affaiblie, quelle pouvait être cette obscure adoratrice.

— Ne faites donc pas le dégoûté, elle n'est pas jolie, jolie, mais c'est un cœur d'or. Cela ne vous dit rien ! Vous êtes comme moi, vous sacrifiez à l'amour sur l'autel de la beauté, si j'en juge par la très belle blonde que j'ai rencontrée un soir à votre porte. À ma vue, elle a grogné en me montrant une rangée de perles que je suspendrais volontiers à mon cou.

Je me dressai sur mon lit.

— Vous avez vu, capitaine, une femme blonde à la porte de ma chambre ? demandai-je avec anxiété.

— Oui, beau ténébreux, elle m'a très aimablement éconduit après m'avoir donné de vos nouvelles et rassuré sur votre état de santé. Ah ! le charmant minois ! palsambleu ! Comme dit Voltaire,

*Qui ne serait en effet idolâtre
De ce cou blanc qui fait honte à l'albâtre ?*

M'autorisez-vous à la conduire un soir aux ombres chinoises, chez Séraphin ? on y attrapera des puces, je les lui chercherai.

Il ne fallait pas gratter bien longtemps pour retrouver le soudard.

— Je possède des talents de société incomparables, dites-le lui bien ! Je joue à cul baissé, je fais quinola au reversi, je jongle avec deux couteaux et un verre... et je lis l'avenir dans le marc de café.

Mais, je n'écoutais plus. Lucrèce, désormais, absorbait mes pensées, mon cauchemar ne m'avait pas trompé, c'était elle que j'avais aperçue à mon chevet dans mes rares moments de lucidité.

À l'instant, je fus pris d'un intense désir de la revoir, d'un de ces désirs de malade qui envoie promener, au risque de la vie, toutes les ordonnances de

la Faculté.

Après le départ de cet homme, je m'habillai à la hâte et, appuyé sur une canne, je descendis lentement mes deux étages. Oh ! Lucrèce ! quelle folie ce furieux retour de ma passion ! Je traversai la rue et je pénétrai sous la voûte de votre maison. Je calculais déjà dans mon esprit le nombre de marches qui me séparaient de vous, lorsque la voix du gardien de l'immeuble se fit entendre :

— Ne vous donnez pas la peine de gravir l'escalier, me dit le Cerbère, Mademoiselle Parjadis et sa gouvernante sont parties depuis plus d'une semaine pour une destination inconnue.

La respiration s'arrêta dans ma poitrine.

L'homme continua :

— Elle a laissé une lettre pour vous, la voici.

Il me tendit une longue enveloppe sur laquelle, Lucrèce, je vis, tracé de votre main :

*« Au chevalier Horace de La Plume-Hardy
À lui remettre huit jours après mon départ »*

Que signifie cette bizarre réserve ? Je remontai dans ma chambre avec mon précieux billet, je l'ouvris d'un doigt fébrile et voici ce qu'il contenait :

« Mon cher Chevalier,

» Lorsque vous lirez ces lignes, je serai loin de vous. Dès l'instant où j'ai eu la certitude que vos jours n'étaient plus en danger, j'ai pris la résolution de disparaître. J'aurais risqué ma vie éternelle pour vous épargner la douleur de cette suprême séparation, mais l'infâme lettre anonyme trouvée dans votre chambre m'a prouvé que vous n'ignoriez plus les liens de parenté qui nous divisent. Je vous aime trop pour compromettre le salut de votre âme. J'ai détruit, après la mort de notre père, tous les papiers de

famille afin de garder pour moi seule la responsabilité du péché que mes mauvais penchants vous ont fait commettre.

» Aujourd'hui, je dois me confesser humblement à vous, ô mon frère. J'ai été coupable de préméditation et d'intention criminelle, mais Dieu m'a punie. Il n'a pas voulu que je retire l'avantage que j'escomptais de cette faute et il s'est servi de la bassesse de Mademoiselle Lacaille pour rompre à tout jamais nos relations incestueuses. Cette femme avait dû recevoir de Monsieur Parjadis la mission de vous guérir d'un amour monstrueux et de vous détourner d'un mariage impossible. Elle s'en est acquittée dans un esprit de haine et de vengeance.

» Nous sommes jumeaux et bien réellement les enfants de Monsieur Euloge Parjadis ou, plus exactement, du Vicomte Charles, Jean de Pompignac — Parjadis étant le nom d'un ancêtre : Parjadis de la Tarjette — et de noble dame Alphonsine, Framboise, Édith, Halbran de La Plume-Hardy, sa sœur utérine, chanoinesse de l'Ordre des Puritines, Prébendière des dames de Remiremont. Une envie qu'elle avait sous le sein gauche lui avait valu le prénom de Framboise. Notre père étant de Malte et dans l'impossibilité d'épouser sa sœur, rentra dans les Ordres. Par un accord logique, il se chargea de votre éducation et la Chanoinesse de la mienne. Je fus élevée chez les dames de Remiremont et c'est là, par l'indiscrétion d'une religieuse, que j'ai appris le secret inavouable de notre naissance.

» Des liens invisibles unissent les jumeaux jusqu'à la mort, l'avez-vous entendu dire, Chevalier ? Ne dois-je pas attribuer à ce phénomène étrange l'attraction que vous avez exercée dès ce jour-là sur mon imagination, et ce sang incestueux qui déjà coulait dans nos veines, n'était-il pas l'exécrable aliment qui devait dévorer plus tard mon cœur et le vôtre ?

» À la mort de la Prébendière, je fus recueillie par Monsieur Parjadis, mon père naturel. Alors vous êtes apparu et j'ai compris l'étendue de ma faiblesse. Je le jure cependant, Chevalier, j'ai lutté, pour me soustraire à votre désir, avec toutes les forces dont m'a gratifiée la nature. Mais votre présence continuelle était un brasier placé sur un baril de poudre. Comment vous travestir mes sentiments ? Était-ce possible ? ils éclataient à vos yeux malgré moi. Ne fallait-il pas, à tout prix, cacher à notre pauvre père le danger que votre passion exaltée me faisait courir ? Quel argument

aurait-il pu trouver pour s'opposer à notre mariage ? Ne devais-je pas, même au prix de ma vertu, lui éviter la malédiction de son fils ?

» Vous connaissez la suite, vous savez comment la porte de ce Paradis défendu, un instant entr'ouverte, s'est refermée avec fracas ? Maintenant, voici le pire : en me livrant à vos baisers coupables, la nature ne m'a pas épargné le triste privilège d'en perpétuer la trace. Oui, mon cher amant, ce qui me reste à vous apprendre est plus terrible encore et je n'aurais jamais osé, sans en mourir de honte, vous l'avouer de vive voix : je porte dans mon sein le fruit de notre amour criminel et c'est ce petit être, fait de votre sang, qui m'a rattachée à la vie.

» Je quitte Paris, j'abandonne la France, ne tentez pas de me poursuivre, n'essayez pas de découvrir les lieux de ma retraite ; toutes mes précautions sont prises, vous n'y parviendrez jamais.

» En terminant, mon frère, je vous dois un conseil. Il faut arracher de votre cœur le souvenir de nos relations sacrilèges. Si vous n'y parveniez pas, ce serait le poison de votre existence. Mariez-vous. Ne recherchez pas une femme qui possède la fragile beauté du corps, le piège tendu par le démon aux appétits charnels, les seuls dont vous devez vous défendre ; exigez la beauté de l'âme, bien plus durable, qui vous permettra de fonder une nouvelle famille et de rompre ainsi la chaîne incestueuse de la nôtre.

» Adieu, je me sépare de toi ici-bas, afin que Dieu, dans sa miséricorde, nous réunisse dans l'éternité.

Ta sœur

Lucrèce.

Cette lettre, je l'ai relue cent fois. J'en connais tous les termes par cœur, elle est là, sur ma poitrine, Lucrèce, elle m'accompagnera dans ma tombe, je ne désire pas d'autres fleurs.

Dès que ma guérison fut complète, j'achetai un cheval et je refis à rebours tout le chemin jadis parcouru avec mon bon maître.

Je frappai un soir à la porte des Révérends Pères Génovéfains. Le vieux frère portier vint m'ouvrir, me reconnut et me tendit les bras.

Il ne restait plus que quelques vieillards dans ce collège anciennement si célèbre. Tout le troupeau avait été dispersé par le vent révolutionnaire. Lorsque je fus en présence du Révérend Père Balthazar, je courbai le genou devant lui et je fis le signe de la croix.

— Entrez, mon fils, s'écria-t-il avec une grande expression de bonté.

Il me donna l'accolade en disant :

— Remercions le Seigneur de votre retour. En vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le Paradis pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui entrent au ciel.

QUATRIÈME PARTIE

Les terribles événements de 93 me chassèrent de ma retraite. En octobre, les officiers du district fermèrent le couvent et dispersèrent mes derniers compagnons. J'avais conservé mon cheval, je repris mes vêtements civils et je m'acheminai, le cœur rempli de tristesse, vers la Capitale.

Je refis scrupuleusement mes anciennes étapes. Les chemins, les carrefours, les bois, les prairies, tout évoquait en moi le souvenir de l'homme admirable dont l'affection aveugle m'avait arraché à mes chères études religieuses pour me lancer dans les tourbillons de la vie. Devais-je lui en vouloir ? Dès l'instant où sa main paternelle s'était retirée de moi, j'avais sombré dans la débauche. Ses conseils avaient été impuissants à m'arrêter sur cette pente fatale. Comme Cazotte, il avait vu venir l'ouragan populaire et prophétisé, nouveau Jérémie, l'écroulement gigantesque d'une monarchie de droit divin et l'immonde gouvernement qui nous remplit tous les jours d'épouvante et d'horreur. Ah ! mon père ! combien votre mort a été douce à l'égard de celle qui nous attend !

Je passai par Senlis où la municipalité me délivra un passe-port ; je m'attardai mélancoliquement sur le bord du ruisseau où, pour la première fois, j'avais pu repaître mes regards d'une divinité païenne et, au coucher du soleil, ayant aperçu la ferme de la tribu des Picassou, je m'y dirigeai.

Toute la famille était à table et les sept ou huit paires d'yeux, plongés dans une assiette à soupe, se relevèrent sur moi avec surprise.

— Jeanneton ! cria Edmée.

— Son frère ! répondis-je en jetant les rênes de mon cheval à un valet.

Le père et la mère Picassou me tendirent de larges mains calleuses ; je les saisis avec effusion et ces humbles paysans me firent place à la table familiale avec une spontanéité si touchante que je sentis les larmes me monter aux yeux.

Augustin et tous les hommes valides étaient partis comme volontaires dans l'armée du Nord. C'était aux vieillards et aux femmes qu'incombaient les soins de la ferme. Ah ! la liberté coûte cher ! Toutes les filles Picassou étaient mariées, sauf Edmée qui, restée vieille fille, aidait son père aux travaux des champs.

Elle me dit en rougissant :

— J'allons coiffer sainte Catherine.

— Sainte Frimaire, foutue bête ! rectifia le père en m'observant avec méfiance.

— Sainte Frimaire ! Que le diantre m'essorille si j'coiffons une aussi vilaine sainte ! j'som's point tant couenne que le maire de Chantilly qu'a baptisé sa fille Pluviôse et son gars Thermidor ! Notre verrat, j'le nommons Marat et la bourrique, Robespierre ! c'est tout ce que j'pouvions faire pour la République !

Je livre aux mânes de Fabre d'Églantine cette piquante conception du calendrier républicain.

Un silence angoissant s'établit. Picassou tremblait comme une feuille, on envoyait tous les jours des gens à la guillotine pour bien moins que cela.

Je regardai Edmée placée en face de moi. C'était assurément une forte et robuste campagnarde, une véritable luronne au teint hâlé, aux bras et aux épaules rôtis par le soleil, pleine de vigueur et de santé. Mais son cou empâté, son menton plat et son nez camard la déparaient vraiment trop. Aucune trace de beauté sur son visage. Sa jeunesse elle-même, mûrie aux intempéries, avait disparu ; on lui eût donné dix ans de plus que son âge.

— Heureux, pensai-je, l'homme qui aura le courage d'épouser cette femme ! elle porte le bonheur dans ses haillons ! pour cela, il faut aimer les peaux puantes et les haleines fortes.

Après le souper, mes hôtes se retirèrent. Où était-il le temps où le vieux Picassou entonnait un joyeux branle en se cramponnant à la table ?

Edmée vint s'asseoir auprès de moi.

— Alors, votre sœur est en bonne santé ? me demanda-t-elle ironiquement.

— Elle est morte, ripostai-je.

Un petit éclat de rire narquois accueillit cette réponse.

— Qu'il est drôle ! dit-elle. Mon pauvre gars, j'avions deviné de suite, sous votre biau costume de princesse, que j'chantions pas le même refrain.

Elle ajouta avec un petit sourire égrillard :

— Les poules reconnaissent les coqs à la crête.

Elle plaça sa tête si près de la mienne, que je sentis la chaleur de sa respiration dans mon cou.

— Qu'a dû penser Augustin ? demandai-je pour faire diversion, lorsqu'il s'est aperçu de la supercherie ?

— Nous nous sommes bougrement foutus de lui, répliqua-t-elle d'un ton moqueur intraduisible. C'est une ben jolie farce, j'devons même vous avouer que jamais en avons joui d'une plus belle. Mais j'étions ben triste quand vous êtes parti. J'avions suivi quelques pas sur la route lorsque vous étiez avec monsieur votre tante, mais vous ne vous êtes tant seulement pas retourné et ne m'avez point vue.

Elle s'était emparée de ma main et l'avait portée à ses lèvres. Son baiser, chaud et passionné, me remua jusqu'au fond de l'âme. C'était exquis et terrible à la fois. Je n'osais me livrer et pourtant, malgré moi, je subissais le charme de cette curieuse passion.

— Ah ! soupira-t-elle, j’craignons ben ne jamais vous revoir. J’avons eu beaucoup de chagrin, je vous le jure. J’pensions à vous jour et nuit et j’travaillions comme une bête dans les champs à la seule fin de vous oublier. Le soir, j’m’jetions harassée sur le lit et j’pouvions pas fermer les yeux. J’m’disions : il est trop grand seigneur pour songer à une p’tite paysanne comme moué. Il est si gentil ! les bel’s dames de la Cour me le garderont. Elles ont de biaux habits, de grandes perruques blanches, des minois fardés, ça sent bon ! Moi, j’som’s une pauv’ fille en souillon, au teint noir, aux mains sales, j’savions même pas parler français. C’est une folie de se miner comme cela ! Mais j’avions un cœur plus grand qu’elles et j’perdions pas tout espoir. N’est-ce pas que j’som’s cruche ?

— Mais non, mais non, ma petite Edmée, répondis-je très troublé par la naïveté de cette déclaration et plus attendri que je ne le laissais paraître.

— J’demandions un jour votre nom à Tranche-Montagne, continua-t-elle.

— Le Chevalier, me répondit-il. Le Chevalier ! c’est pas un nom, ça, pensai-je. Comment faut-il que j’vous appelions ? Que de fois j’voulions prier pour vous et j’n’savions quasiment comment dire.

— Horace ! fis-je d’une voix altérée par l’émotion.

Elle répéta ce nom plusieurs fois, afin de le graver dans sa mémoire.

— Horace ! bon Dieu ! j’aurions jamais deviné ! c’est encore qué’que titre de noblesse !

— C’est un prénom, ma chère petite. Du reste, tous les titres de noblesse sont abolis et le Peuple est roi !

— Fichue royauté, gémit-elle, qui enlève tous les hommes et ne laisse que les yeux pour pleurer. !

Décidément, Tranche-Montagne avait raison, cette paysanne était folle de moi. Elle se serrait contre mon épaule, comme un bon chien frileux, au point que j’en fus singulièrement remué. À ce moment, ma chère Lucrèce, votre recommandation me vint à l’esprit : « Ne recherche pas une femme qui possède uniquement la beauté du corps, exige la beauté de l’âme. » Je

tenais presque cette épouse idéale dans mes bras. Je n'avais qu'un mot à prononcer, un geste à faire et ma destinée était accomplie.

Ce geste, je ne le fis pas, mais je tins cependant à rendre à Edmée l'hommage qui lui était dû ; je déposai un baiser sur son front avant de me lever de table. C'est le plus chaste baiser que j'aie donné de ma vie.

À la lueur de la lampe, je vis le visage de mon adoratrice se contracter ; quelques larmes parurent.

— Edmée, lui dis-je en lui caressant la joue, une mission importante m'appelle à Paris. À mon retour, si vous êtes dans les mêmes dispositions, nous pourrons étudier ensemble un projet de mariage.

Elle prit le flambeau, l'éleva à la hauteur de mon visage et m'examina avec une attention presque outrageante, puis souffla la lumière.

— menteur ! tu ne reviendras pas ! me dit-elle.

J'entendis un sanglot et ce fut tout. Edmée avait disparu.

Telle fut cette idylle, la seule qui eût sans doute mérité d'enchaîner mon cœur, si mon cœur avait été encore accessible à l'amour.

Aussi touchante qu'elle soit, je n'ai aucun regret d'avoir repoussé l'offre de cette honnête fille, un monde nous séparait. Son éducation et son milieu ne pouvaient me retenir auprès d'elle, le désir lui-même ne m'y poussait pas et l'amitié n'est pas une chaîne assez solide pour lier deux existences.

Je remontai sur mon cheval et je m'éloignai lentement dans la nuit.

Je rentrai à Paris le 31 Octobre, le jour de l'exécution des Girondins. Ce n'est pas dans mes projets de me perdre ici en considérations politiques pour approfondir les conséquences de cet assassinat suivi, hélas, de bien d'autres. Je laisse aux historiens futurs le soin de dégager une leçon humaine de tant de sang et de tant de sacrifices. Le bonheur du Peuple exige-t-il cet holocauste ? Génie, jeunesse, beauté, sont autant de crimes qu'il faut expier sur l'échafaud ; la vieillesse n'est plus une excuse,

l'enfance n'est pas une sauvegarde^[11]. La Terreur n'a été possible qu'avec l'invention du docteur Guillotin ; la facilité de couper rapidement le cou a décuplé le nombre des victimes. Samson a un billet à ordre sur nous tous, l'échéance seule diffère. Vous ne reconnaîtriez plus Paris, mon aimée, la guillotine accapare l'attention générale. Plus de fêtes, plus de danses sans la présence de cette hideuse fée ; mais ce sont les têtes seules qui sautent et la salle de bal est un panier. On y monte par *l'escalier des Parques*, on en descend en *raccourci*.

Ah ! mon bon maître ! comme je comprends ton immense mépris de l'humanité ! Quelles tares étaient à la base d'une société dont les représentants se laissent égorger comme des moutons ! Quelle est cette civilisation qui engendre des assassins et cette République qui prétend éclairer le monde du haut d'un instrument de supplice ! Ce serait du plus haut comique, si ce n'était tragique, de voir que nos nouveaux prophètes n'ont trouvé d'autre argument, pour réformer les gens, que de leur couper la tête.

Je me fixai d'abord dans un modeste hôtel garni, rue des Mauvais-Garçons, une sorte de coupe-gorge qu'on m'avait recommandé comme offrant un asile sûr contre les persécutions de la police. La table d'hôte réunissait une vingtaine de pensionnaires à chaque repas. Je ne crois pas avoir, de ma vie, rencontré une clientèle plus sobre et plus discrète. Personne, dans ce bouge, ne se connaissait et nul n'eût osé adresser la parole à son voisin. J'eus l'impression d'assister à un dernier banquet de condamnés à mort. Là, l'effroi régnait en maître, tous ces gens s'observaient et, au moindre bruit, les convives disparaissaient comme des fantômes. Il m'était impossible, dans ces conditions, d'assigner un état social à ces malheureux. Était-ce des proscrits, des conspirateurs, des coupables, des victimes ? nul n'aurait su le dire. Je ne fus pas long à le comprendre ; on était au début de la Terreur et chacun commençait à trembler pour sa peau. Moi-même, je m'en rendis compte, j'étais obligé à beaucoup de prudence, ne possédant encore aucune des pièces exigées par les décrets de la Commune.

Je me mis immédiatement à la recherche de Fabre d'Églantine, le seul ami qui pouvait, dans ces circonstances, me tirer d'embarras. Je le trouvai à la Convention. Il faisait partie, avec Camille Desmoulins, du groupe Danton,

encore très puissant à cette époque, et son amitié n'était pas négligeable. Il me reçut les bras ouverts, déplora ma longue absence et se mit à ma disposition pour faciliter mon séjour à Paris. Ni lui, ni moi ne prononçâmes le nom de Clorinde ; on eût dit que ce souvenir était à jamais aboli entre nous. Bien qu'un sentiment de curiosité m'eût poussé à m'enquérir de mon ancienne maîtresse, je respectai son silence.

Il me présenta à son collègue, le conventionnel Chabot. Cet ex-capucin avait acquis une situation prépondérante dans les milieux politiques et financiers, grâce à son mariage avec Léopoldine Frey, la sœur des riches banquiers autrichiens. Ces Juifs avaient quitté Vienne pour vivre en France sous un régime de liberté. Les malheureux ! quelle cruelle désillusion les attendait !

Chabot me fit un accueil très sympathique, me prit sous sa protection et me céda pour un prix modique le petit appartement qu'il avait occupé rue Saint-Honoré, avant d'habiter rue d'Anjou l'hôtel fastueux de ses beaux-frères. Grâce à lui, j'obtins facilement une carte de civisme et je fus inscrit au nombre des membres de la section des Filles-Saint-Thomas.

Sauf aux heures des repas, je sortais rarement de ma chambre. Pourtant, un matin de novembre, je voulus revoir les lieux où vous aviez vécu, ma Lucrèce, et le toit qui avait abrité mon bon maître, M. l'abbé Parjadis. Je me dirigeai rue de Richelieu^[12] où je fis les cent pas en proie à une indicible émotion. En dehors des alentours du Palais de Justice, les rues de Paris sont désertes depuis la dictature sanglante de Robespierre ; les gens épouvantés se barricadent chez eux et ne sortent guère avant la nuit, mais derrière chaque porte et chaque volet est un œil qui épie et un espion qui guette. Mon allure indécise, mes allées et venues, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de quelque mouchard à la solde du Comité de surveillance. En effet, je ne remarquai pas, en rentrant pour dîner rue des Mauvais-Garçons (bien nommée), que j'étais filé par trois bons limiers de la Sûreté générale.

À peine étais-je assis au bout de la table, devant une écœurante assiette de potage, qu'un individu poussa la porte et jeta un regard circulaire sur l'assistance. Ce particulier avait un aspect sinistre ; revêtu de la Carmagnole, un bonnet phrygien sur la tête, il portait à sa ceinture un

immense couteau de chasse et à la main un gourdin tortueux aussi lourd que la massue d'Hercule. Il avait une figure chafouine, des yeux verts de crapaud, très saillants, un air bravache et faux à la fois.

— Mets un couvert là, dit-il à la servante en montrant du bout de sa trique une place libre à mon côté.

Malgré moi, j'eus un mouvement de recul.

— Ne te dérange pas, citoyen, s'écria-t-il en s'asseyant. C'était une entrée en matière, je le compris aussitôt.

— Tu n'es pas de Paris, cela se voit, dit-il en brusquant les convenances, ton costume ne correspond guère à la dernière mode. Tu es sans doute venu de ta province pour assister aux fêtes patriotiques de la Raison qui vont avoir lieu dans quelques jours.

Les Fêtes de la Raison ! je n'avais jamais entendu parler de cela. Je dévisageai mon interlocuteur avec surprise. Devant mon ahurissement, il reprit aussitôt :

— Comment ! tu ignores cette grande manifestation qui va consacrer la fin d'une religion odieuse et la destruction du fétichisme ! Tu ne suivras pas le cortège des hommes libres ? Tu n'acclamera pas les cohortes de jeunes filles couronnées de fleurs, entourant le char de la divinité ? C'est la citoyenne Célestange, la plus jolie artiste de Paris, une patriote celle-là, qui a été désignée par Chaumette pour remplir le rôle de la déesse.

Je tressaillis à ce nom et je faillis me trahir sous le regard inquisiteur de cet homme. Il insista :

— On ne pouvait mieux choisir. Elle est grande, belle, avec une tête à la romaine et symbolise merveilleusement la Majesté Nationale renversant les anciennes idoles.

Je dévisageai ce *Sang impur*. Me connaissait-il pour m'enfoncer aussi brutalement un poignard dans le cœur ? Il continua sans sourciller.

— On détruira les effigies de la superstition et on dansera la Carmagnole sur leurs débris. La Raison sera glorifiée dans la ci-devant Cathédrale, la Célestange debout sur le maître-autel, un drapeau tricolore à la main, chantera la Marseillaise en présence des membres de la Commune, pendant que Chaumette allumera l'immortel flambeau de la Liberté. Je déplore que tu n'honores pas de ta présence cette belle cérémonie ; la Nation, citoyen, n'aime pas les indifférents, elle les confond souvent avec ses ennemis, elle n'a pas tort. Prends garde ! ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous ! Il pourrait t'en cuire ! Crois-moi ! suis mon conseil ! Tu dois avoir sur toi ta carte de civisme, montre-la moi pour que j'inscrive ton nom et ton adresse. Je te ferai parvenir un billet d'entrée dans le Temple de la Nature régénérée. Tu viendras avec moi pour prêter serment de fidélité à la République !

Le bon apôtre ! je l'aurais étranglé, mais je refoulai tout mouvement de violence et me contentai de lui répondre :

— Je demeure rue Saint-Honoré dans l'appartement du conventionnel Chabot, mon ami.

Ce fut magique, il se leva d'un bond en disant, non plus avec cette arrogance qui m'avait tout d'abord exaspéré, mais avec la platitude d'un valet :

— Excuse-moi, citoyen, je t'avais pris pour une vile canaille !

Il disparut aussitôt. Depuis longtemps, dans la salle, tout le monde avait fui. Je me levai et me dirigeai vers la porte. L'hôte m'arrêta et me dit brutalement :

— Tu attires les oiseaux de proie, tu sens la charogne. Ne mets plus les pieds ici, je te préviens, ou gare à toi !

— C'est bien, lui dis-je, mais rends-moi un dernier service : quel est cet énergumène ?

Il regarda autour de lui avec méfiance, s'assura que personne n'était derrière la porte et finit par me souffler dans le plus grand mystère :

— C'est Héron, l'âme damnée du Comité de salut public... le pourvoyeur attitré de la guillotine !

Je m'enfuis épouvanté. Ah ! M. Parjadis, dans vos plus sombres rêveries, avez-vous jamais approché d'aussi près que votre malheureux fils le monstre intégral ? Héron ! le noir recruteur des bandes de septembre ! l'assassin de la princesse de Lamballe ! le bourreau de sa propre femme ! le suppôt de Chaumette !... Chaumette ! ce nom seul me faisait frissonner ! un scélérat doublé d'un imbécile qui a pu se figurer un instant avoir chassé Dieu de l'Univers. Ce nouveau Satan serait-il devenu l'amant de Clorinde ? Quelle déchéance ! Et comment pourrais-je en douter ? N'est-il pas l'instigateur de l'immonde parodie où elle doit elle-même remplir un rôle sacrilège !

Je remontai vivement dans ma chambre, en proie aux plus sombres pensées. Ah ! m'écriai-je, la malheureuse ! si jamais elle ose un pareil crime, son nom est voué à l'exécration publique. Voilà l'œuvre des Philosophes ! non contents d'avoir déifié la Raison dans leurs écrits, ils veulent la faire adorer, en chair et en os, sur les autels !

J'avais gardé de mon ancienne liaison avec Clorinde une empreinte profonde. Bien qu'un abîme infranchissable nous séparât, trop de souvenirs étaient attachés à sa personne pour qu'il n'en survécût pas quelque chose.

Aussi, j'éprouvai un malaise subit, une sorte de pincement au cœur, à l'annonce de cette prostitution officielle et publique de la femme que j'avais aimée. Cette constatation m'infligea une peine morale impossible à surmonter qui, loin de valoir mon indulgence à mon ex-maîtresse, me la fit prendre au contraire en horreur. N'était-ce pas là une forme nouvelle de la jalousie ?

— Clorinde, la déesse de la Raison ! m'écriai-je, elle incarne au contraire la débauche, l'inconstance et la folie ! Vraiment, la République a bien mal choisi son modèle !

Quelqu'un gratta discrètement à la porte. J'allais ouvrir, un officieux me tendit un billet bleu, cacheté de cire rouge et fleurant discrètement la lavande ; c'était le parfum préféré de Clorinde.

Encore sous le coup de l'indignation, je l'ouvris en tremblant et je lus ceci :

« Mon cher petit,

« Fabre d'Églantine vient de m'apprendre que tu es depuis quelque temps à Paris. Tu n'as donc aucune hâte de me revoir, puisque tu as oublié le chemin de notre demeure ! Qui t'a donné la force et le courage de vivre loin de moi ? Jamais, non jamais, je n'accepterai ton mépris, encore moins ton indifférence. J'attends ta visite tous les jours et je ne me couche pas sans me dire : ce sera sans doute pour demain. Tu n'étais pourtant pas méchant ; pourquoi me faire souffrir ainsi ? Qu'importent les faiblesses de la chair ! ne t'ai-je pas tenu dans mes bras et n'as-tu pas été mon unique passion ! La joie de nous revoir ne doit-elle pas effacer les erreurs du passé ! Comment n'as-tu pas compris que seules comptent les trahisons où le cœur a sa part ! Reviens sans crainte, mon chéri, je n'ai jamais aimé que toi, je le jure sur ce que j'ai de plus sacré : sur notre amour ! Ne me fais pas languir, toute minute de retard est un baiser de moins et j'en ai accumulé tant et tant depuis ton absence, que je ne saurai sur quelles lèvres les placer si les tiennes se dérobent.

» Dès la réception de ce billet, suis l'officier que je t'envoie, c'est un homme sûr, je te garantis sa fidélité et sa discrétion. J'enverrai prendre tes bagages et nous nous enfermerons dans ton ancienne chambre, tous les deux seuls, pour feuilleter égoïstement nos tendres souvenirs.

« Ta Clorinde pour toujours. »

Le messager avait attendu respectueusement dans un coin de la pièce.

— C'est bien, lui dis-je, citoyen, je te remercie de ton message, je porterai moi-même la réponse.

Il s'inclina et sortit.

Je relus plus attentivement ce billet en arpentant fiévreusement la chambre.

— Quelle inconscience ! pensai-je, elle m'appelle auprès d'elle, elle se réclame du passé, elle invoque notre amour, tandis qu'elle subit sans doute à l'heure présente le joug de cet ignoble Chaumette.

Je réprimai un mouvement de dégoût. Cette lettre me brûlait les doigts, je la déchirai en mille morceaux, je m'approchai de la fenêtre ouverte, j'ouvris la main et le vent l'emporta.

Je suivis longtemps d'un regard indifférent ces tristes débris voltigeant sur les toits et je crus voir l'âme de Clorinde s'échapper pour toujours de mon cœur.



J'habitais un appartement composé d'un petit boudoir, d'une grande chambre à dormir, le tout éclairé par deux vastes fenêtres donnant sur la rue Saint-Honoré.

Au fond de la chambre était une alcôve dont le lit avait été dissimulé sous d'épaisses tentures en gros de Tours. L'ensemble était délicieux, on sentait qu'un voluptueux avait présidé à cette élégante installation. Les murs étaient tapissés de gravures libertines, la cheminée s'ornait d'une femme nue en marbre blanc de Houdon ; des bergères profondes, un canapé moelleux, semblaient placés là uniquement pour des rendez-vous galants. Dans un coin, une gracieuse épinette en vernis Martin attendait qu'une main agile vînt réveiller l'harmonie assoupie de ses flancs. Quelques partitions éparses indiquaient quel avait été le goût musical du premier possesseur de ces belles choses : *Il pleut bergère* et *L'Amour au village* voisinaient avec la *Guillotine d'amour*,

*Ô ma tendre musette
Musette mes amours*

avec *La Marseillaise* et *Le Chant du départ*.

Malgré le charme de ce petit nid, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que mes faibles ressources ne me permettraient pas d'user de ce luxe superflu. Je fis part à Chabot de mes craintes. Il me proposa fort aimablement, pour augmenter mon maigre budget, de me faire nommer Juré auprès du Tribunal Révolutionnaire. Je repoussai cette offre avec effroi. Je n'acceptai pas davantage le poste de rédacteur à la Convention que me faisait espérer Fabre d'Églantine.

J'avais une haine profonde de la politique. Depuis l'exécution des Girondins, je n'osais plus ouvrir une gazette. Fabre se moquait de moi et s'amusait de ma sensibilité.

— Il faut hurler avec les loups, disait-il. Puisque la politique a tout envahi, envahissons la politique !^[13]

— Crains, lui répondis-je, qu'elle ne te mène à *L'abbaye de Monte-à-regret* !

Tout cela ne me donnait pas de quoi manger. Au début de Nivose, passant un jour près du Palais-Égalité, je rencontrai Talma. Depuis trois ans, je l'avais perdu de vue ; je l'arrêtai et fus obligé de me nommer pour qu'il se souvînt de moi. Cet aimable artiste se dérida aussitôt. Il me prit par le bras et me conduisit au cabaret ; là, il me raconta tous ses déboires avec sa Compagnie, son duel avec Naudet et la nécessité où il avait été de se séparer de ses camarades pour fonder le Théâtre de la République. En entendant ces mots, j'eus une inspiration.

— Ne pourrais-tu pas, lui dis-je, me confier un petit rôle dans ta nouvelle troupe ? un bouche-trou, de quoi ne pas mourir de faim ?

— Non, cher ami, ces emplois-là ne sont pas rétribués, mais j'ai mieux à t'offrir. Un ancien moine doit avoir une excellente écriture ; consentirais-tu à copier les rôles de mes pièces ? Je m'engage à te les payer vingt sous par acte.

Je sautai sur cette proposition, j'étais justement un calligraphe réputé et ce genre de travail me plaisait beaucoup. J'avais toujours rêvé de faire du théâtre, n'était-ce pas là le moyen de gravir le premier échelon ?

Je le remerciai chaleureusement et, pour ne pas laisser refroidir son beau zèle, je l'accompagnai séance tenante à son domicile pour prendre possession de ces manuscrits providentiels.

Je rentrai chez moi avec mon précieux fardeau. Il y avait en tout une dizaine de pièces dont les auteurs de quelques-unes m'étaient connus : *Fénelon* de Chénier, *Cincinnatus* d'Arnault, *Le Contre-Révolutionnaire* de Dorvo, *L'Émigrante* de Dugazon.

J'avais pris comme ménagère la nièce de la concierge de l'immeuble. C'était une grosse dondon d'une vingtaine d'années, assez fraîche de teint, mais vulgaire, effrontée et pleine de prétentions. Elle s'appelait Marianne, assez soignée de sa personne, elle arborait, comme les tricoteuses, un large bonnet orné d'une immense cocarde tricolore et croisait sur sa poitrine un fichu de linon blanc suffisamment évasé pour permettre de plonger dans sa gorge opulente.

Elle allait et venait dans l'appartement avec l'assurance d'une personne qui est chez elle. Je la soupçonnais d'avoir été la maîtresse de Chabot et de vouloir me faire accepter sa succession.

Sauf pour mon service, je lui adressais rarement la parole, par prudence d'abord et aussi par crainte de me lancer dans une intrigue qui eût compliqué ma vie. J'avais le cœur trop meurtri pour songer à de nouvelles amours. Par contre, Marianne ne cessait de parler pendant des heures entières. Sa langue ne prenait aucun repos et mon mutisme, loin de la décourager, l'autorisait à donner libre cours à son bavardage.

Elle avait assisté à toutes les grandes exécutions capitales, placée au premier rang, derrière la haie de soldats. Elle ne me faisait grâce d'aucun détail. Elle avait vu exécuter Louis XVI et entendu le cri déchirant que le Roi avait poussé sous le couperet. N'avait-elle pas trempé son mouchoir dans le sang de la Reine et suivi la charrette de M^{me} Roland jusqu'au pied de l'échafaud ! C'était une sorte de lubricité. Elle éprouvait, je crois, à la vue des supplices, une excitation érotique qui se traduisait par un dérèglement des sens et d'insatiables appétits charnels.

Je m'en aperçus le jour de l'exécution de M^{me} du Barry. Bien entendu, elle s'y rendit et me fit le soir le récit de cette triste fin. Elle qualifia les défaillances de l'ancienne favorite de lâcheté et se répandit en sarcasmes et en moqueries contre cette malheureuse victime de nos dissensions politiques^[14].

J'étais outré. La température était très basse, il avait neigé dans la journée et, malgré moi, en écoutant cette diatribe, je tremblais autant d'indignation que de froid. Elle s'en aperçut et me dit :

— Tu ne m'écoutes pas, citoyen, toujours plongé dans tes écritures. Est-ce donc si pressé ? Travaillerais-tu pour les tyrans ?

Je ne répondis pas.

— Méfie-toi ! ajouta-t-elle en riant, j'irai te voir éternuer dans le sac !

Je haussai les épaules.

— J'ai de la peine à te voir grelotter ainsi. Il est tard, va te coucher.

— Crois-tu, lui dis-je, qu'il ne fait pas meilleur ici que dans un lit glacé !

— Qu'à cela ne tienne, s'écria la fille, je vais le bassiner.

Elle s'éloigna aussitôt et je ne m'occupai plus d'elle. Tout à coup, j'entendis :

— Hé ! citoyen ! dépêche-toi, le lit est chaud ! hâte-toi ! ne le laisse pas refroidir !

Intrigué, je passai dans la chambre, je me dirigeai vers l'alcôve où je percevais des rires étouffés, j'écartai les rideaux et je vis Marianne étendue dans mes draps, la tête enfoncée dans l'oreiller, le gorge nue, me faisant un appel significatif avec les lèvres.

— Voilà, dit-elle, une bassinoire sur laquelle, mon cher, tu ne comptais guère ! Approche ! viens te chauffer à l'ardeur de mes feux !

Ce don grossier me répugna ; je détournai la tête.

— Allons, ricana la fille, enlève tes nippes, je veux faire de toi un sans-culotte. La chasteté est une vertu d'aristocrate.

Mais loin de partager son enthousiasme, je m'avançai froidement et je lui dis :

— Citoyenne, je te remercie de ta complaisance et du soin que tu prends de ma santé, mais je ne saurais profiter du feu que tu m'offres, je craindrais de me brûler sans enflammer ton cœur. Ce serait une désillusion et tu ne me le pardonnerais pas.

— Nigaud ! maugréa-t-elle en rejetant les couvertures.

Elle rassembla ses vêtements et s'enfuit sans ajouter un mot.

Je ne l'ai jamais revue.

Un soir, au moment où le jour commençait à baisser, j'entendis des pas nombreux dans l'escalier, un cliquetis d'armes et un poing brutal s'abattre sans ménagement sur ma porte.

— Ouvre ! au nom de la Loi ! criait-on du dehors.

Ah ! depuis un an, quelle terreur nous inspirent ces visites domiciliaires ! et quel Français peut se vanter de dormir tranquille toutes ses nuits !

La porte s'ébranla sous l'assaut redoublé. Je restai coi.

— Veux-tu ouvrir, n. de D... ou j'enfonce tout !

J'obéis et me trouvai en présence d'un individu de haute taille, ceint d'une écharpe tricolore, accompagné de soldats, baïonnette au canon.

D'un coup d'épaule, il me repoussa brutalement dans la chambre et entra, suivi d'un particulier habillé de noir et coiffé d'un bonnet rouge.

Je suis perdu ! pensai-je, c'en est fait de moi ! Qui s'acharne ainsi à ma perte ? Je me vis aussitôt traîné au pied du sanglant tribunal devant Fouquier-Tinville et je perçus le fameux *Tu n'as pas la parole*, tombant comme un rasoir sur ma nuque.

— Tu t'appelles Horace La Plume-Hardy, ci-devant noble ? me demanda l'homme dont la figure atroce s'ornait d'un bandeau noir sur l'œil gauche.

J'acquiesçai de la tête.

— Je viens mettre les scellés chez toi.

— Les scellés ! m'écriai-je.

— Tu es accusé de conspiration contre la sûreté de l'État, d'intelligence avec Pitt et Cobourg et de menées liberticides. Voilà l'ordre de perquisition. Je suis Spartacus, le commissaire du district.

Il me tendit un papier crasseux sur lequel je jetai un vague coup d'œil et que je lui remis aussitôt.

Il dit à son compagnon :

— Le Vengeur ! assieds-toi à cette table, nous allons procéder à l'examen des papiers.

J'étais indigné, le sang me montait à la tête. Mourir pour mourir, n'aurais-je pas dû assommer ces misérables !

— Que me reproche-t-on ? ripostai-je, est-ce ainsi qu'on respecte la liberté ! Moi, un conspirateur ! allons donc ! les preuves, où sont-elles ?

— N'as-tu pas lu le rapport ? répliqua le commissaire, tu ne t'attendais pas à ma visite ? Tu fais partie de la bande Chaumette, Fabre, Chabot et consort. N'habites-tu pas l'appartement de Chabot ? On a découvert ton nom et ton adresse chez la Célestange, une p..., le mauvais génie de Chaumette ! dit-il avec un rire ignoble. Chabot est sous les verrous, Fabre vient d'être arrêté et ce n'est pas fini !

Que m'apprenait-il là ? Quoi ! Fabre ! Chabot !... Et Clorinde, était-elle compromise ?... Pourquoi, à cette pensée, ai-je frémi d'épouvante ? Quelle honte de voir son nom accolé à celui de l'immonde Chaumette, ce scélérat couvert de crimes !

— Tu en doutes ? continua l'homme au bandeau, entends les bruits de la foule et les cris des colporteurs ! tu seras vite renseigné ! dit-il en ouvrant la fenêtre.

J'écoutai, une rumeur étrange que j'avais prise tout d'abord pour le tapage qui accompagnait chaque soir la charrette des condamnés, monta de la rue et frappa mes oreilles.

Le paquet de tragédies gisant à terre avait attiré l'attention de Spartacus. Il sauta dessus avec l'avidité d'un fauve qui saisit sa proie. Il feuilleta un instant ces cahiers ; tout à coup, il poussa un rugissement de joie.

— Par la Sainte Guillotine ! nous tenons les fils du complot ! plus d'hésitation, n. de D., nous avons mis la main sur le pot aux roses ! J'avais le flair !

Il donna un coup de pied à un fauteuil qui s'effondra avec fracas.

— Ça sentait l'aristocrate ici ! Nous sommes chez un complice de l'infâme de Batz. Voilà la belle prise ! Amar sera content de nous !

Il brandissait les innocents manuscrits sous mon nez.

— Toi, ton compte est bon ! couic !

Il trancha l'air avec la main.

— Écris, le Vengeur !

« Nous, Spartacus, commissaire de la V^e section, membre du Comité de surveillance de la Seine, avons opéré une descente chez le nommé Horace La Plume-Hardy, aristocrate dangereux, ami et complice de Chabot. Après avoir procédé à son interrogatoire, nous avons trouvé les papiers suivants :

» 1^o) Un pamphlet contre les institutions et les lois de la République, intitulé *Le Contre-Révolutionnaire* —

» 2^o) Le plan d'une vaste conspiration tendant à faire une Saint-Barthélemy de patriotes, de complicité avec un certain Fénelon, ex-évêque —

» 3^o) Une longue correspondance avec une émigrante —

» 4^o) La vie de Cinnatus, ci-devant saint, honteux produit du fanatisme et de la superstition.

Il se tourna vers moi :

— Les saints, vois-tu, la République, elle s'en fout !

Malgré ma terrible position, je faillis lui éclater de rire au nez.

— Allons, me dit-il, plie bagage et suis-nous, je t'arrête ! Il fit mine de me mettre la main au collet, je le repoussai.

— Prends garde à ce que tu vas faire, citoyen Spartacus ! m'écriai-je, ces dossiers appartiennent au citoyen Talma, du Théâtre de la République ! Ce ne sont pas des documents de conspirateur, mais des drames populaires écrits par ordre du Comité du salut public pour célébrer la Liberté et flétrir les tyrans. Si tu tiens à ta tête, n'y touche pas !

Ces paroles et mon attitude énergique frappèrent profondément Spartacus.

Il se tourna vers le Vengeur et l'interrogea du regard. Celui-ci prit les dossiers, les examina à son tour et déclara :

— Le citoyen a raison, ce sont là des pièces de théâtre. Au surplus, je connais Talma, c'est un excellent patriote, je ne le crois pas capable d'entretenir des relations avec les traîtres et les ennemis de la Nation.

À peine avait-il prononcé ces mots que Spartacus arracha le secrétaire de son siège et l'entraîna au fond de la pièce où une dispute eut lieu à voix

basse. Il paraissait lui reprocher cette démarche imprudente. Enfin, il m'adressa la parole.

— Citoyen, me dit-il, je note tes déclarations, je te laisse ici prisonnier sur parole jusqu'à plus ample informé. Salut et fraternité !

Au moment de franchir le seuil, je lui lançai d'un ton ironique :

— Un conseil, citoyen Spartacus : ne dis jamais de mal de Fénelon, c'était un fameux sans-culotte, quant à saint Cinnatus, c'est un saint dangereux, il est le patron de Robespierre !

Je fermai la porte, j'étais sauvé. Mais, je ne me le dissimulai pas, ma vie n'avait tenu qu'à un fil.

Aussitôt seul, je me précipitai à la fenêtre ; je me penchai pour regarder au-dessous de moi. La rue était noire de monde, on distinguait dans la pénombre des groupes confus d'où s'élevaient des paroles de menace et de haine, des appels et des chants obscènes. Parfois des rires éclataient et se perdaient dans le bruit de cette houle humaine.

Soudain, j'entendis distinctement :

— « Grande trahison de Chabot, Chaumette et Fabre d'Églantine. Voici l'arrestation des coupables et de leurs complices ! »

Plus de doute, l'homme avait dit vrai, la Révolution, comme Saturne, suivant l'expression de Vergniaud, dévorait ses propres enfants.

Et Clorinde ! me dis-je en sentant un frisson me parcourir tout le corps, et Clorinde !... serait-elle arrêtée ? jetée dans un cachot ?... jugée peut-être ?... Dieu ! assez ! assez ! Je m'affalai sur un fauteuil, le visage entre les mains, repoussant cette horrible vision. J'étais anéanti.

De la rue, un cri formidable montait vers le ciel : « Vive la République ! »

Depuis, j'ai soupçonné Marianne de m'avoir, par dépit, dénoncé au Comité de surveillance générale.

Fabre d'Églantine avait raison : la politique envahit tout, même l'amour !

**

Le 24 Germinal, quelques jours après la mort de Danton, de Camille et du malheureux Fabre d'Églantine, mes regards tombèrent sur la liste des gagnants à *la loterie de Sainte Guillotine*. Cette nomenclature des condamnés est créée chaque soir dans les rues de Paris. Oh ! ciel ! que vois-je sur ce méchant papier chandelle ! le nom de Clorinde s'étale à ma vue ! Clorinde ! Clorinde ! est-ce possible !... Clorinde que je n'avais jamais revue depuis mon départ de la Chaussée d'Antin et dont j'avais, quelques mois auparavant, repoussé les avances ! Clorinde ! qui dira tous les sentiments que cette nouvelle brutale souleva soudain dans mon cœur. Le doute n'était pas possible ! mes jambes se dérobaient sous moi, mes yeux se voilaient de larmes, c'était bien ce nom-là, au milieu de tant d'autres ! *Fille Célestange, ci-devant artiste dramatique*. Il y avait dix-neuf malheureux qui allaient, ce même jour, payer de leur vie l'honneur d'être citoyen d'un régime de fraternité !

D'un doigt tremblant, je suivis le terrifiant martyrologue. J'y relevai Lucile Duplessis, ex-femme Desmoulins et Françoise Goupil, veuve d'Hébert, accolées au sinistre Anaxagoras Chaumette. D'anciens prêtres, des commissaires et des officiers de l'armée de Ronsin, Gobel, le ci-devant évêque de Paris, tous étaient envoyés pêle-mêle à la boucherie avec les épaves de l'amour. Oui, les amants de Clorinde étaient aussi de cette fournée ! Simond, ex-constituant, Sylvain Guillot, dit Tranche-Montagne, ex-capitaine de la Garde Nationale. Le destin, par une ironie bien digne de notre époque infernale, réunissait ces deux anciens rivaux dans un suprême et sanglant baiser.

Aussi étrange que cela paraisse, l'amour que je croyais mort se réveilla soudain avec l'intensité du premier jour. Clorinde ! Clorinde ! j'ai revécu en quelques secondes toute notre vie passée, notre poétique rencontre dans le bois de Chantilly, le voyage en berline, la vieille auberge de Montmorency, l'arrivée à Paris et notre premier souper sous une pluie de baisers et de caresses. Il me semblait encore sentir ses doigts effleurer mes joues et ses lèvres presser les miennes. Ah ! les barbares ! les barbares ! Être Suprême ! Maître de la Nature ! que ne m'as-tu rappelé dans ton sein pour m'épargner

la douleur de vivre un jour si funeste ! Créature divine ! corps adorable de ma Clorinde ! des êtres ignobles vont porter sur toi une main sacrilège ! Je frissonne d'horreur ! Dieu ! vais-je blasphémer ton saint nom ! N'as-tu pas permis, dans ta clémence, que je la revoie une dernière fois ?

L'exécution devait avoir lieu à six heures, barrière du Trône. En me plaçant à quatre heures au coin du Pont au Change, j'étais sûr d'assister au passage des charrettes. Je gravis ce calvaire. Je me mêlai à la foule hideuse des tricoteuses et des sans-culottes qui, chaque jour, attendait les victimes pour les abreuver d'outrages.

Bientôt, j'entendis une immense clameur, un remous se produisit devant moi. Des canons, mèches allumées, passèrent d'abord dans un bruit effroyable, puis des cavaliers, sabre au poing, enfin quatre charrettes chargées de leur sinistre cargaison humaine. Le peuple, si on peut appeler de ce nom la lie que j'avais sous les yeux, criait, chantait, hurlait. Des femmes à moitié nues, des enfants loqueteux, coiffés de bonnets rouges, formaient des rondes au chant de la [*Carmagnole*](#), des ivrognes traînaient des piques, des marchands vendaient des petits pains et de l'eau de coco. Tout le cortège s'acheminait, dans un nuage de poussière, de mauvaises odeurs, de ricanements féroces, vers sa sanglante destinée.

Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour fouiller dans cette sombre cohue. Rien dans la première charrette, des hommes seulement, ni dans la seconde ; dans la suivante, je reconnais Lucile Desmoulins assise, les yeux levés au ciel ; enfin dans la dernière, debout, impassible, le front superbe, comme figée dans son rôle tragique, j'aperçois Clorinde, les cheveux coupés, les bras liés derrière le dos. Elle n'avait pas perdu la puissance de ses charmes, elle regardait cette populace comme une reine qui parcourt son royaume. Derrière, était le député Simond, dans une attitude farouche, provoquant du regard la horde en furie et à ses côtés, presque effondré, le colosse Tranche-Montagne. Mais Clorinde dominait tout. Les visages, frappés d'admiration et d'horreur, étaient tournés vers cette dernière apparition de la beauté comme un suprême hommage rendu à sa splendeur périssable. Quelqu'un murmura près de moi : « C'est un crime d'immoler cette femme ! » Un misérable s'écria : « La Raison va perdre la tête ! »

Mais les tricoteuses, s'acharnant sur leur proie, hurlaient : — À mort !... à mort !... c'est la queue de Danton qui passe ! Un embarras s'étant produit, le cortège ralentit et la voiture s'arrêta. Je me montrai et mes yeux rencontrèrent les siens. Elle me sourit de loin. Je bondis vers elle, aucun obstacle ne m'eût retenu. Je saisis dans mes doigts crispé les bords de la ridelle et je me suspendis à la charrette.

— Toi ! toi ! mon amour ! est-ce possible ! je ne te quitte plus ! nous mourrons ensemble ! lui criai-je d'une voix désespérée.

— Pas d'enfantillage, chevalier, me répondit-elle, ne va pas risquer ta tête sans espoir de sauver la mienne.

Les voitures repartaient ; elle chanta d'une voix aussi assurée que si elle se fût trouvée sur la scène. :

*Nous n'irons plus au bois,
Les têtes sont coupées,
Le galant que voilà
Ira les ramasser...*

Ce furent les derniers mots que j'entendis. Un cavalier

passant au galop m'arracha de la voiture avec le poitrail de son coursier. Je tombai, meurtri, sur le pavé, l'escorte me passa dessus. Les chevaux ne me firent aucun mal, ils respectèrent l'homme que l'homme ne respectait pas.

Je me relevai aussitôt, je pris le pas de course avec la ferme intention de suivre mon infortunée maîtresse jusqu'au bout et d'assister à ses derniers moments. Mais la foule s'étant refermée devant moi, formait un mur infranchissable. Il fallut y renoncer, mais en même temps, un nouveau projet surgit dans mon esprit : couper par une rue transversale, trouver un fiacre et, à prix d'or, me faire conduire bride abattue sur le lieu de l'exécution.

Hélas ! un long temps s'écoula avant d'avoir pu découvrir le citoyen complaisant qui voulût bien consentir à me rendre ce service. Lorsque j'arrivai, tout était fini, le soleil avait disparu à l'horizon et la foule, lentement, s'était écoulée. Je vis des charrettes arrêtées et, à la lueur de quelques mauvaises lanternes, des ombres empressées circuler autour de l'échafaud.

Je me précipitai. Déjà, les paniers sanglants étaient hissés sur le plancher des voitures. Je jetai ma bourse à l'homme qui tenait les rênes des chevaux.

— Montre-moi une tête de femme ! lui fis-je.

Il ricana.

— Eh ! laquelle !

— La plus belle !

Il saisit un lumignon, se pencha, et, après quelques minutes de tâtonnements et de recherches, — un siècle ! — il retira du panier par les cheveux une sorte de masque sanglant qu'il me présenta. Un autre homme s'avança, tenant à la main l'éponge qui avait servi à laver le fatal couperet ; il la trempa dans un seau d'eau et la passa sur le visage de la suppliciée.

Aussitôt, Clorinde m'apparut. Ses yeux étaient grands ouverts et me fixaient avec le regard définitif de la mort. Sur sa lèvre un peu retroussée, restait gravé par le triangle d'acier le pli d'un rictus dédaigneux. Je m'avançai et je déposai sur cette bouche encore tiède un suprême baiser que le bourreau brutalement brisa en rejetant froidement la tête dans le panier. Je ne la reverrai plus jamais ! jamais !

Je me reculai de quelques pas et je hurlai de toute la force de mes poumons :

— Vive le Roi !!!

— Fous le camp ! scélérat ! me cria Samson, crois-tu, bougre de muscadin, que je n'aie pas assez de besogne !...

Il me lança de loin l'éponge qu'il tenait encore à la main. Elle me frappa en plein visage. Je la ramassai pieusement et je m'enfuis en emportant sur mon cœur cette sanglante relique.

Je fus arrêté le 12 floréal an II de la République une et indivisible.

.

Nul n'avait interrompu le chevalier jusqu'à la fin de sa lecture. Lorsqu'il se tut, tout le monde pleurait, sauf l'abbé de Tavannes qui s'était endormi le nez dans sa tabatière.

Le héros de ces Mémoires plia soigneusement son manuscrit et se leva au milieu d'un profond silence sans que personne osât lui adresser la parole.

Après s'être incliné devant l'assistance et avoir baisé la main des deux artistes, le chevalier, en bon muscadin, agita son mouchoir et se retira du salon, laissant après lui un léger parfum de musc.

— Voilà bien l'histoire qui convient à des gens promis à la guillotine ! s'écria Radix de Sainte-Foix.

— En attendant, messieurs, répliqua la duchesse en se dirigeant vers l'épinette, dansons la Carmagnole !

Saint-Leu. Janvier 1933.

1. [↑](#) Mademoiselle Lange avait été arrêtée à la suite de la représentation de *Paméla* ou *La Vertu récompensée*, pièce suspecte de François de Neufchâteau.
2. [↑](#) Je n'ai compris que plus tard le sens caché et terrible de cette étrange divination.

(Note marginale du chevalier.)

3. [↑](#) En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage et le rendrai sage en le rendant amoureux. (*L'Émile*.)

(Note marginale du Chevalier.)

4. [↑](#) [Traduction de l'abbé Delille](#). (*N. de l'É.*)

5. ↑ Ce mari complaisant avait du servir de trait d'union entre les deux femmes. (*Note du Chevalier.*)
6. ↑ Plus tard Julie Talma.
7. ↑ Cette théorie de M. l'abbé Parjadis, que je ne fais qu'esquisser, mériterait un plus complet développement. Je me promets, si Samson m'en laisse le loisir, de reprendre et de commenter ce merveilleux système philosophique. (*Note marginale du Chevalier.*)
8. ↑ Cinq pages de texte ont été soigneusement raturées. Il a été impossible d'en déchiffrer un seul mot. Mais la personnalité de M^{lle} Lange n'est pas en doute. On se rappelle qu'elle assistait à la lecture de ces Mémoires et le Chevalier a cru devoir ménager, par convenance, le rôle trop intime joué dans cette relation galante par une de ses auditrices. Tout Paris connaissait la rivalité de ces deux comédiennes. Les épigrammes de Clorinde sur sa rivale, contre laquelle elle exerça une verve impitoyable, coururent à cette époque les coulisses des théâtres. Voici les plus célèbres :

*Quoi ! qualifier d'inouis
Les tarifs de la Célestange !
Si Céleste vaut un louis
Pour la moitié on h... Lange.*

Dans la célèbre comédie de François de Neufchâteau qui fit incarcérer une partie de la Comédie-Française sous l'accusation d'incivisme, Mademoiselle Lange joua le rôle de Paméla. Elle y remporta un gros succès.

*Quand Lange joua Paméla
Le parterre applaudit à l'aise.
Pauvres sots ! ils se pâment là
Lorsque pour cent sous on la h...*

Après la pièce de Desmoutiers, « Les Femmes », on imagina une apothéose olympienne. Quelques belles artistes, attachées avec des

cordes, furent soulevées jusqu'aux frises.

*Desmoutiers fit monter au ciel
Lange et Mézeray toutes nues.
Ou bien l'Olympe est un b.....
Ou Lange tombera des nues.*

(Note de l'éditeur.)

9. ↑ Le nom est effacé, (n. de l'É.)
10. ↑ « *L'émigrette* » : Voici d'après les Goncourt quel était ce jeu : « Une roulette de bois ou d'ivoire évidée comme une navette, un long cordon introduit par la rainure s'attache à l'axe de la roulette qui monte et redescend avec un mouvement que la main détermine avec plus ou moins d'adresse. » (*La Société Française pendant la Révolution.*)
(Note de l'Éditeur.)
11. ↑ À propos de cette fameuse Égalité sociale qui a fait couler tant de sang, M. Parjadis avait coutume de dire : « La folie du législateur démocrate équivaut à celle d'un jardinier qui détruirait les plus riches et les plus belles fleurs de son jardin, pour donner de l'espace et de l'air aux ronces, aux orties et aux chardons, sous prétexte qu'ils ont droit, comme la rose, à la lumière et au soleil. »
(Note du Chevalier.)
12. ↑ Aujourd'hui rue de la Loi (N. du C.).
13. ↑ Dans un sens plus large, M. Parjadis disait : « Pour manœuvrer les masses populaires, il faut savoir spéculer sur la bêtise humaine ! »
(N. du C.)
14. ↑ Est-ce vraiment de la lâcheté ? Le Peuple, je crois, aurait depuis longtemps arrêté la Terreur si les victimes montraient moins d'orgueil et de forfanterie devant la guillotine. (*Note marginale du Chevalier.*)